De Londres, notre envoyé spécial Merry Bromberger vous relate les dernières péripéties du duel

CHURCHILL CONTRE ATTLEE

Vous cherchez un **appartement ?**
Venez consulter le
" Service d'Echanges " **gratuit**
des
GALERIES BARBÈS
AMEUBLEMENT
55, Bd, Barbès - Paris
Aucun frais pour vous, ni engagement d'achat de marchandises.

Paris-presse l'intransigeant

TOUTE DERNIÈRE

MARDI 21 FÉVRIER 1950

7e Année. - N° 1.611

Corse et Afrique du Nord : 9 FRANCS. Espagne : 1 PESETA.

100, RUE DE RICHELIEU - PARIS (2e)
TEL. RIChelieu 81-54 (6 lignes groupées)

PRIX : 8 FRANCS

Adr. télégraphique : PARISPRES-PARIS
Chèque postal : PARIS-4154-31

DUBLY Détective 30e ANNÉE
Renseignements intimes, confidentiels
FILATURES, TOUTES MISSIONS
MATÉRIALITÉ DES FAITS
Preuves à l'appui
Spécialistes des surveillances discrètes
RECHERCHES DIVERSES
Fugues, vols, etc.
Enquêtes avant mariage et sur moralité
Ouvert tous les jours même le samedi
FACE HOTEL TERMINUS GARE St LAZARE
121, RUE St LAZARE PARIS.8e EUR 52-59 37-36 48-55

10 MILLIONS DE FRANÇAIS MOYENS

(commerçants, médecins, avocats, architectes, etc... unis pour la première fois)

se croiseront les bras mercredi

par François CHARBONNIER.

LES superimpôts votés par l'Assemblée — augmentation de la patente et de la taxe à la production, notamment — ont constitué la goute d'eau qui fait déborder le vase.

Le Front Economique, dont font partie la Confédération nationale des petites et moyennes entreprises, le Comité de liaison des classes moyennes, la Fédération des exploitants agricoles, le Conseil national du patronat français, et des représentants des professions libérales : avocats, médecins, architectes, vétérinaires, dentistes, etc.... a déjà conseillé à ses membres, on le sait, de ne payer la patente que sur la base de 1948. Elle a décidé, en outre, d'organiser mercredi dans toute la France, une journée de protestation.

— A 13 h. 45, un meeting, auquel assisteront des délégués de ces différents groupements, se tiendra à la salle Pleyel ;

— Les commerçants fermeront leurs magasins de 13 à 17 h. ;

— A la campagne, les marchés du mercredi n'auront pas lieu ;

— Les médecins ne feront que les

SUITE PAGE 3.

C'est dans les cuisines que se décident actuellement les élections britanniques

Un tract imprimé sur papier savonneux est une des « trouvailles » les plus amusantes du parti conservateur. Après avoir souligné les raisons qui doivent amener tout bon Anglais à voter pour le parti de M. Churchill, le tract conseille à l'électeur de se laver les mains avec la feuille savonneuse, « comme il le ferait avec le socialisme ».

(LIRE L'ARTICLE EN PAGE 5.)

L'AFFAIRE : CONTRE-ATTAQUE SOCIALISTE

« Publiez le rapport sur la fuite de Peyré! » *réclament les S. F. I. O.*

LA commission d'enquête ne reprendra ses travaux que demain avec l'audition de M. Pignon, haut commissaire en Indochine, ce qui ne veut pas dire que la journée d'aujourd'hui ne verra pas la mise au jour de nouveaux documents.

Mercredi, la commission entendra les dépositions du lieutenant-colonel Bonnefous et du chef de bataillon Malplatte, officiers de la Sécurité militaire.

Jeudi, elle procédera à l'audition du général Mast. Enfin le point culminant de cette semaine sera la confrontation Coste-Floret-Mast, qui aura lieu vendredi prochain.

La lettre du général Revers, adressée à M. Michelet, a provoqué une vive déception. Elle est vide. Et les renseignements sensationnels de Peyré le premier téléphoniste de presse eût pu les fournir.

Mais voici un fait nouveau. Les socialistes se fâchent. On parle beaucoup d'eux et jamais d'autres...

Ils s'étonnent que chaque publication de documents mette en cause l'un des leurs, que cette publication se fasse en ordre dispersé, sans suivre celui de l'audition des témoins, si bien que les personnes incriminées doivent souvent rester plusieurs jours sous le coup d'accusations graves avant de pouvoir y répondre.

Et « Le Populaire » de menacer :

N'y a-t-il pas d'autres documents que l'on pourrait faire connaître sans plus attendre ? On a parlé de la fuite de Peyré et des protections qui l'ont rendue possible : pourquoi ne pas rendre public tout de suite un autre procès-verbal d'interrogatoire qui est, lui aussi, à la disposition de la commission ? Est-ce parce qu'il révèle trop clairement les véritables protecteurs de cette fuite et comment ils ont voulu utiliser celle-ci pour une manœuvre politique ?

D'autre part, il est certain que les comptes rendus analytiques de la commission font preuve d'une objectivité contestable. Le général Revers a protesté là contre. Le 16 février, l'ancien chef d'état-major aurait mis en cause M. P.-H. Teitgen, or le compte rendu n'en a fait nulle mention !

Avant de reprendre ses auditions, la commission devra donc régler cet incident, ainsi que celui qui vient d'opposer M. Kriegel-Valrimont à M. Michelet.

Le directeur de la Sécurité du territoire attaque le général Revers

M. Wybot, directeur de la Sécurité du territoire, mis en cause par le général Revers, a envoyé une lettre de protestation et de mise au point au président de la commission d'enquête parlementaire ; il a demandé à Me André Blumel d'intenter une action auprès des tribunaux contre le général Revers.

Ce dernier avait déclaré que M. Varin, dit Wybot, avait été condamné avant la guerre pour outrage aux mœurs.

Un démenti du Quai d'Orsay

On dément catégoriquement, au ministère des Affaires étrangères, l'affirmation du général Revers, selon laquelle un second télégramme, envoyé à la demande de l'information, aurait enjoint à l'ambassade de France à Washington de cesser toutes démarches, demandées par un télégramme du 12 décembre, pour faire ajourner la publication par l'hebdomadaire « Time » d'un article mettant en cause le général Revers.

Pourquoi Comment

Les voyageurs ne voyagent plus

C'EST le lundi 23 janvier qu'est entrée en vigueur la hausse des tarifs voyageurs de la S.N.C.F. Elle représentait une augmentation de 33 % du prix des billets de 3e classe, porté de 3 à 4 francs le kilomètre ; pour certains tarifs de banlieue, l'augmentation ressortait à 50 % environ.

Les recettes ne suivent pas la hausse

OR, nous avons sous les yeux les recettes voyageurs de la S.N.C.F. pour les deux premières semaines d'application des nouveaux tarifs. Elles nous paraissent désastreuses. La direction des chemins de fer pouvait, en effet, espérer, sinon une progression des recettes correspondant au pourcentage d'augmentation des tarifs, du moins un accroissement d'au moins 25 %.

Nous en sommes très loin : les recettes ne se sont relevées que d'un pourcentage insignifiant par rapport à la hausse des tarifs. Celle-ci a tout simplement découragé les voyageurs sans profit notable pour les caisses de la S.N.C.F.

Des chiffres

ON nous permettra de donner des précisions chiffrées :

AVANT LA HAUSSE :

1re semaine de 1950 : recettes, 1.288 millions de francs, contre 1.210 millions pour la semaine correspondante de 1949 ; soit une augmentation de 6,4 0/0.

2e semaine de 1950 : recettes, 961 millions, contre 902 millions en 1949 ; augmentation de 6,4 0/0.

3e semaine de 1950 : recettes, 891 millions, contre 883 millions en 1949 ; augmentation de 0,9 0/0.

Ainsi, avant l'augmentation des tarifs, les recettes voyageurs de la S.N.C.F. étaient supérieures à celles de l'an dernier de 6,4, 6,4 et 0,9 %.

APRES LA HAUSSE :

Semaine du 21 au 27 janvier : 910 millions de francs, contre 891 millions pour la semaine correspondante de 1949 ; soit une augmentation de 2,1 0/0. (A noter que les augmentations n'ont été appliquées qu'à partir du 23.)

Semaine du 28 janvier au 3 février : 1 milliard de francs, contre 921 millions pour la semaine correspondante de 1949 ; l'augmentation est de 8,5 0/0.

Il n'y a pas lieu de paroiser. A lire la succession des plus-values de recettes hebdomadaires : 6,4, 6,4, 0,9, 2,1 et 8,5 %, on ne se douterait jamais qu'entre la troisième et la quatrième semaine a été appliquée une hausse considérable des tarifs. C'est que le nombre des voyageurs diminuait en même temps dans la proportion de quatre à trois.

Le kilomètre trop cher

NOUS avons ici le signe irréfutable que, cette fois, le public ne peut plus supporter, sans une gêne considérable, l'aggravation des tarifs et que la hausse finit par dévorer la clientèle. Pareille expérience a été faite l'an dernier, par les chemins de fer britanniques.

Cette situation est inquiétante pour la S.N.C.F., dont le déficit prévu de 84 milliards de francs en 1950 doit être, en principe, comblé par 50 milliards de subvention, 2 à 3 milliards d'économies, 12 milliards au titre du relèvement des tarifs voyageurs et 18 milliards par un emprunt à l'étranger.

Or, les économies prévues, si faibles qu'elles soient, paraissent compromises. Quant à la hausse des tarifs voyageurs, elle commença par une déception.

LA FAMEUSE SUSPENSION
"GRÉGOIRE"
A FLEXIBILITÉ VARIABLE.
adaptable aux voitures CITROËN se monte aux
ETS POMMIER
Concessionnaires de la "Susp. GREGOIRE" Paris et la Seine
91-97, Bd. Aug.-Blanqui, PARIS-13e - GOB. 72-14
Concessionnaires "Susp. GREGOIRE" dans toute la France

BONS YEUX à BON COMPTE
Plus besoin de se priver de verres à double foyer, permettant de voir de près et de loin avec la même lunette
Offre exceptionnelle — Le forfait LEROY consenti pour une durée limitée.
1 EXAMEN DE LA VUE
2 UNE MONTURE MODERNE
3 DEUX VERRES DOUBLE FOYER (sphériques jusqu'à 6 dioptries)
4 UN BEL ETUI
Tout est compris pour 1.825 frs.
ou avec verres d'un seul foyer 925 frs.
Sur présentation de cette annonce
Valable uniquement
10, RUE VIVIENNE - 30, Bvd BARBÈS
52, RUE du COMMERCE
LEROY
1er OPTICIEN DE PARIS

VOIR EN PAGE 3 l'offre de « PARIS-AMEUBLEMENT »

LA " SHIRLEY " anglaise à Paris

JEANNETTE SCOTT, la « Margaret O'Brien » anglaise est à Paris pour deux jours. Vedette du film « Jennifer », la jeune star assiste ce matin à sa présentation. Agée de onze ans, elle est très grande pour son âge. Elle portait une robe en broderie blanche et ses deux longues nattes lui tombaient dans le dos. Toute simple, très peu vedette, elle est restée constamment blottie près de sa maman, l'actrice Thorn Hird. Celle que les Anglais n'appellent plus que « Jennifer » remportera auprès des Parisiens, dans ce film qui eût pu être dangereusement moraliste, un succès tout naturel par sa simplicité, sa jeunesse, son impressionnant talent et sa capacité d'émotion.

DE TEYSSIERE.

LE CHAUFFEUR DE COLOMBES a été tué par des "novices" connaissant la localité

Le crime a rapporté environ 4.500 fr. à ses auteurs

LES assassins du chauffeur de Colombes ne sont toujours pas retrouvés. On connaît la macabre découverte que fit hier matin, un peu avant 9 heures, un retraité des P.T.T. de la localité, M. François Pech. Passant rue de l'Indépendance, il aperçut un taxi immatriculé 5950 R.P.-9, qui paraissait abandonné.

La surprise du postier fut d'autant plus grande que la rue de l'Indépendance est une ruelle en impasse au bord de la voie ferrée.

M. Pech s'approcha. Le corps du chauffeur, M. Louis de Teyssière, né le 24 janvier 1893, à Coux-et-Bigaroque, près de Saint-Cyprien, dans la Dordogne, gisait dans la voiture.

Alerté, le commissaire principal de Colombes, M. Victor Gérard, procéda aux premières constatations, tandis que des inspecteurs de la brigade criminelle commençaient leur enquête sous la direction du commissaire Meyer.

M. de Teyssière avait été tué d'un coup de pistolet tiré à bout portant.

Entrée un peu au-dessous de l'oreille gauche, la balle était ressortie à la base du cervelet, côté droit. Une douille vide du calibre 6 mm. 35 a d'ailleurs été retrouvée sur le marchepied de la voiture.

Il s'agit, de toute évidence, d'un crime crapuleux. Le portefeuille du malheureux chauffeur a, en effet, disparu.

— Il devait, nous a dit sa femme, Mme Inès de Teyssière, contenir au maximum 4.500 francs. Mon mari avait emporté 2.000 francs samedi, et sa recette quotidienne ne dépassait guère 2.500 francs.

Des points troublants

Certains points restent, néanmoins, troublants :

1° Le taxi était ensanglanté, nous l'avons déjà dit. Mais on n'a relevé

SUITE PAGE 3.

LE FUYARD de l'avenue Montaigne EST ARRÊTÉ

Deux inspecteurs de la deuxième brigade ont arrêté, hier soir, l'Algérien Yves Deyt Assage, qui avait réussi à s'enfuir, samedi, avenue Montaigne, alors que son complice, l'Egyptien Edouard Johnavedian, était abattu par deux agents sur lesquels il avait tiré.

Selon les premières informations, ce serait lui le principal responsable de l'affaire et l'Egyptien n'était que son tueur à gages.

Deyt Assage, né en 1922, à Maison-Carrée (Algérie) et domicilié 15, rue d'Argenson, à Paris, avait joué à la « passe anglaise » avec un Italien, Elsio Bachetta, qui, ayant perdu 20.000 francs, n'avait pu donner que les 7.000 francs qu'il avait sur lui. C'est le règlement de cette dette qui devait provoquer le drame de samedi.

courses

PRIX DE RIBEAUVILLE

1. Belle Nicole (R.-C.Sim.)(813) G. 67 à M. A. Daubin ..... P. 26
2. Bravo II (J.Chyriacos) (815) P. 44
3. Belga D (A.Deheegher) (816) P. 19

Temps : 3'15"8/10, 3'17"2/10, 3'17" 8/10. — Réduction km. : 1'26"1/10.

N. pl. : 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 814, 817, 818, 820, 821, 823, 825.

EFFERVESCENCE DANS LA MÉTALLURGIE

Débrayages ce matin chez Renault

L'augmentation de 5 % proposée par les patrons sera-t-elle rejetée ?

LES efforts de la C. G. T. tendent à déclencher une grève générale de la métallurgie parisienne. Le motif de cette agitation réside dans la lutte que les syndicats ont ouverte à propos des 3.000 francs.

On sait que, saisi de la demande d'augmentation générale des salaires, le conseil d'administration du groupe des industriels métallurgistes de la région parisienne a proposé aux délégués ouvriers une augmentation de 5 0/0 applicable par les entreprises qui l'estimeraient possible à dater du 20 février.

« Effort insuffisant »

Les syndicats jugent cet effort insuffisant.

De cette opposition est née l'agitation qui s'est manifestée, ce matin, à la Régie Renault.

La direction des usines ayant fait afficher un avis annonçant aux ouvriers qu'elle accorderait au personnel l'augmentation de 5 0/0, des débrayages ont eu lieu, tandis qu'une consultation était organisée — sans d'ailleurs aucune des garanties qui auraient pu permettre d'engager l'ensemble du personnel — dans tous les ateliers.

A la fin de la matinée, la grève était partielle au département 74, à l'île Séguin, qui occupe 1.200 ouvriers à la chaîne de montage.

A 12 h. 30, des meetings avaient lieu dans la plupart des ateliers des usines.

Referendum général

Précisons que les représentants de la métallurgie de la région parisienne, C.G.T., C.F.T.C., F.O., C.G.C. et autonomes, ont confirmé, à l'issue de leur réunion commune, de ce matin, leur « unanimité pour considérer comme insuffisantes les propositions patronales » et indiqué qu'ils ont décidé de « continuer solidairement l'action entreprise pour l'obtention immédiate de 3.000 francs.

Au cours de la prochaine réunion, qui doit avoir lieu demain à 20 h. 30, les responsables fixeront vraisemblablement la date d'un referendum, dont le principe a été adopté ce matin. En outre, ils mettront au point une lettre adressée aux dirigeants patronaux de la métallurgie de la région parisienne, leur demandant une nouvelle entrevue.

C'est parce qu'il se croyait trompé que M. Cueillette tatoua son épouse au rasoir

(DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER.)

TROYES, 20 février.

SUR un lit d'hôpital de Troyes, une femme pleure. Elle est défigurée à coups de rasoir, balafrée, tondue. Pris de boisson, dans un accès de jalousie sauvage, son mari a voulu tatouer sur son corps, à de nombreux exemplaires, la « croix des vaches » qui, chez les gens du milieu, marque de façon indélébile l'infidélité féminine.

Les époux Cueillette se rendaient, samedi soir, au cinéma, laissant, dans leur masure, cité des Amis, quelques-uns de leurs dix enfants.

Au retour, Marcel, le mari, qui avait bu plus que de coutume, dans la journée, s'en prit à sa femme, Madeleine. Sa belle-mère, qui semble avoir perdu la raison, lui avait dit, en effet, que Madeleine le trompait.

45 croix et de l'encre violette

A coups de nerfs de bœuf, Cueillette obligea sa femme à se dévêtir. Il lui coupa les cheveux, puis, à l'aide d'une lame de rasoir, lui traça quarante-cinq croix sur le front, les joues, les cuisses et le ventre avant d'arroser les plaies d'encre violette.

— Avoue... mais avoue donc... quel est ton amant ?

Au paroxysme de la douleur, la femme jeta le premier nom qui lui passait par la tête, celui d'un voisin :

— C'est André Livet...

Fou furieux, Cueillette fit lever sa fillette, âgée de 10 ans, la força à contempler sa mère, puis, prenant son nerf de bœuf, se rendit chez Livet. Il ouvrit la porte, trouva le voisin au lit et commença à le frapper. Mme Livet qui voulait s'interposer, reçut, elle aussi, de serieux coups.

Pendant ce temps, le fils aîné de Madeleine Cueillette alertait des voisins qui firent conduire la blessée à l'hôpital.

Une heure après, le mari était arrêté.

DE GAULLE dans les Hautes-Pyrénées

Le général de Gaulle se rendra le 24 février dans les Hautes-Pyrénées. Il prendra la parole au cours d'une réunion R.P.F. qui se tiendra dans une propriété privée des environs de Tarbes.

Est-ce la fin du monde ?

Après la bombe atomique, les soucoupes volantes, la bombe à l'hydrogène qui menacent déjà sérieusement le monde, on annonce le retour prochain de l'APOCALYPSE et de ses sinistres cavaliers. Cette nouvelle menace de l'extermination de l'humanité est magistralement illustrée par un nouveau grand film, une production grandiose sans précédent dans l'histoire du cinéma et qui sera présentée en exclusivité à partir du mercredi 22 au RITZ, place Pigalle et au ROYAL-HAUSSMANN, Richelieu-Drouot.

Ne manquez pas d'aller voir l'APOCALYPSE, le film le plus sensationnel du demi-siècle.

Les dernières images du film qui sont atroces, ont une force tragique extraordinaire. A des scènes comme celle-ci, on juge un metteur en scène.

ROGER REGENT « L'EPOQUE »

ALLEZ VOIR AU "MANÈGES" BALZAC - HELDER - SCALA - VIVIENNE

A PARTIR DE MERCREDI
COLISEE AUBERT-PALACE GAUMONT-THEATRE
RELLYS
LEO JOANNON
Le 84 prend des vacances
SCENARIO ORIGINAL D'ALEX JOFFE
DIALOGUES de JEAN LEVITTE
AVEC YVES DENIAUD JOSE NOGUERO MARY MARQUET ET GABRIELLO
SIRIUS

33 ANS CONTRE LE CRIME, par le commissaire principal BASCOU

Résumé des deux chapitres précédents. — *Après avoir été à Alès (Gard), sa ville natale, un écolier nourri de la lecture des exploits de Nick Carter, détective américain, puis (pour son temps de service) artilleur en Algérie, Edmond Bascou est détaché, pendant la guerre 14-18, à un service de surveillance. C'est la naissance de sa vocation. En 1919, il devient inspecteur de la Police Mobile à Lyon où il fait le rude apprentissage de son métier. Par la suite, Edmond Bascou est nommé à Paris. Il raconte ici son enquête sur la fameuse affaire Mestorino.*

Dans un fossé, en forêt, un cadavre carbonisé : Truphème

Aussitôt un suspect : LE BIJOUTIER MESTORINO

...Mais il a un alibi

La 39.977e autopsie du docteur Paul - Etiquette et carnet révélateurs - L'homme blond et une auto café au lait - Traite en main - Horaire bouleversé - "Inattaquable!" - Enquête à zéro!

L'AFFAIRE MESTORINO se range, sans conteste, parmi les plus sensationnelles de cette période, pourtant riche en énigmes criminelles, qui suivit l'autre guerre. Pourquoi eut-elle pareil retentissement ? Un journaliste répondrait sans doute qu'elle réunissait tous les éléments d'intérêt et de curiosité : le milieu social de la victime, les conditions dans lesquelles le cadavre avait été découvert, l'existence d'une auto mystérieuse, voire même toute la série d'hypothèses que permettaient les premières constatations... Et plus tard, l'assassin confondu, le rebondissement de l'intérêt en raison de sa propre personnalité.

Une page de la grande histoire criminelle, donc. Et, pourtant, à peine cinq années nous séparaient de l'affaire Quémeneur, quatre seulement de la condamnation de Seznec et moins encore, de l'assassinat de Malou par Guyot.

Pour nous, policiers, l'affaire Mestorino se traduirait par une enquête sans doute méticuleuse, aux débuts difficiles, mais, à tout considérer, rapidement concluante. Sans doute, la chance nous servit. Mais aussi, la parfaite collaboration qui s'établit entre la Préfecture de Police et la Sûreté Générale — depuis devenue Nationale. Et, enfin, la méthode que j'ai toujours considérée comme supérieure à toutes les autres, y compris la « collaboration » des indicateurs : celle du « porte-à-porte ». La méthode, somme toute, de ce « Maigret », à qui, prétendent quelques-uns de mes amis, je ressemble comme un frère.

Mais levons le rideau :

« Le cadavre est signé »

Le lundi matin, 28 février 1928, le pavillon où sont installés à Versailles, 6, avenue de Paris, les services de la première brigade de police mobile, s'anime tout d'un coup. Notre chef, le divisionnaire Gabrielli, vient de recevoir de la gendarmerie de Tournan (S.-et-M.), un message urgent qui réclame notre concours.

On a découvert, vers 8 heures, dans la forêt d'Armainvilliers, près d'Ozoir-la-Ferrière, le cadavre à demi carbonisé d'un homme. Les macabres débris avaient été dissimulés dans un fossé :

« Au travail, messieurs » !

Cette invitation était faite à mon ami et collègue Février, depuis disparu, et à moi-même. Nous prîmes la route sans tarder.

Les premières constatations... C'est une formule qui revient souvent sous la plume des policiers et des journalistes. Les « premières constatations »... Las ! Elles sont souvent, aussi, les dernières. Est-il besoin de dire que, pour cette raison, elles sont presque toujours déterminantes dans l'acheminement d'une enquête ?

Souvenirs recueillis par Georges ARQUE

Réunir tout de suite le plus de faits possibles, de faits probants, c'est le plus grand souci de l'enquêteur. Cela ne lui est pas toujours possible. Le témoin, l'homme de la découverte, a évidemment, devancé le policier. Puis arrivent les gendarmes, aussitôt prévenus lorsque l'affaire se déroule dans une localité rurale.

Les premières constatations sont même l'essentiel du rôle de la maréchaussée. Les « mobilard » tout en rendant un sincère hommage à cette utile collaboratrice, souhaiteraient pourtant être les premiers sur les lieux : leur tâche en serait simplifiée de beaucoup.

Revenons à « l'affaire Mestorino ». En l'espèce, nous relevâmes tout de suite un indice particulièrement précieux. Je dirais, si je ne craignais de tomber dans la plus détestable des littératures, que le cadavre, sinon le crime, était signé. Si la bâche et la couverture de voyage qui l'avaient enveloppé ne pouvaient plus servir à l'identification, tant elles étaient abîmées, la poche intérieure du veston, que les flammes avaient épargné en partie, contenait l'adresse d'un tailleur.

C'est à ce commerçant que Février et moi nous fîmes notre première visite. Sa comptabilité était bien tenue. Il ne nous fallut que quelques minutes pour apprendre l'identité de son client : Gaston Truphème, courtier en bijoux, employé chez Mme Van Serveren, négociante en pierres précieuses. Truphème était aussi son pensionnaire.

Un carnet de rendez-vous

Un beau coup de chance, somme toute, cette rapide identification. Mais la découverte de l'assassin serait-elle aussi aisée ?

Car, il y avait eu, incontestablement assassinat.

Mme Van Serveren avait reconnu formellement le corps. Et aussi le père de la victime, huissier au Sénat, survenu dramatiquement alors que le docteur Paul commençait à autopsier, à la morgue de l'hôpital de Tournan, son malheureux enfant.

« Assommé, puis peut-être étranglé », allait conclure le praticien.

Au sujet de cette autopsie, un quotidien du matin devait écrire qu'elle était la... 39.779e, pratiquée par le célèbre médecin légiste.

Je me rappelle avoir fait, à l'époque, un rapide calcul qui m'avait permis de conclure qu'il eût fallu, au praticien, à raison d'une opération par jour, plus de cent ans pour atteindre un pareil chiffre. Je connaissais le grand art du sympathique docteur Paul. Tout de même, eût-il poussé à l'extrême celui de savoir paraître jeune, je ne pouvais lui consentir un aussi grand âge. Il m'affirma pourtant que le journal avait raison ; il en était bien à sa 39.779e autopsie : il en pratiquait, en moyenne cinq à six par jour.

En cette circonstance, le docteur Paul devait être pour la police un auxiliaire plus utile encore qu'à l'ordinaire. S'il m'en souvient bien, c'est lui qui découvrit sur le pauvre Truphème le carnet qui devait bientôt nous mettre sur la piste de l'assassin. Le carnet où la victime notait assez régulièrement l'emploi de son temps et inscrivait ses rendez-vous.

Blondeur et café-crème

Entre temps, Février et moi nous avions parcouru toute la région d'Ozoir-la-Ferrière dans l'espoir d'y retrouver la trace d'une certaine auto de couleur jaune-café au lait. Cette voiture avait été aperçue sur la route de Chevry-Cossigny, à Brie-Comte-Robert, le matin même du jour où le cadavre avait été découvert.

Deux faits avaient attiré l'attention des témoins : le conducteur, un homme blond, jeune et élégant, s'était débarrassé en les jetant sur la route, de quatre bidons d'essence vides. Or, le cadavre retrouvé dans la proche forêt d'Armainvilliers avait été arrosé de ce liquide. Non loin du lieu où avaient été abandonnés les récipients, on devait aussi retrouver le pardessus, également imbibé d'essence et à demi-consumé, de Gaston Truphème.

Tout accusait donc l'homme blond de l'automobile café au lait, ce que confirma encore le témoignage du garagiste de Brie-Comte-Robert qui avait vendu l'essence.

Mais, hélas ! comme en toutes ces sortes d'affaires, nous fûmes plusieurs fois conduits sur de fausses pistes, tant à Paris qu'en grande banlieue. Et les commentaires et les versions les plus opposés allaient leur train.

C'est alors que nous parvint le si précieux carnet. Le carnet où figurait, au haut d'un feuillet, à la date du lundi 27 février, entre autres annotations, celle-ci : 10 h. 30 Mestorino.

Patiemment, longuement, nous refîmes en nous basant sur ce document, tout le périple qu'avait effectué le courtier en bijoux avant de tomber sous les coups de son assassin. Sous la direction du commissaire divisionnaire Guillaume, chef des Brigades criminelles de la Police Judiciaire, le brigadier Mongel était, à son tour intervenu. Mais il apparut bientôt évident que l'ordre des déplacements de Truphème, ce matin-là, s'était trouvé bouleversé. A la suite de quel événement ? L'établir ce serait peut-être faire le pas décisif.

AUTOUR DE LA VOITURE DE MESTORINO... MAIS LES ENQUETEURS NE SONT PAS ENCORE SURS QUE CE SOIT CELLE QUI A SERVI A TRANSPORTER LE CADAVRE DU COURTIER TRUPHEME.

Comme il avait été convenu avec lui.

— J'ai réglé la traite qu'il m'a présentée, nous déclara-t-il en nous montrant l'effet demeuré entre ses mains. Et puis, ajouta-t-il, Truphème est parti rapidement en me disant qu'il allait déjeûner, comme à l'accoutumée, chez sa patronne.

Rien, dans les déclarations du commerçant, ne pouvait être retenu comme suspect. Il avait, je l'ai dit la traite en main. Il ne niait rien. Les renseignements recuellis sur lui étaient bons. Ses affaires à première vue, du moins, ne semblaient pas aller trop mal. Il occupait plusieurs ouvriers. Il habitait à La Varenne un pavillon qu'il partageait avec sa femme. Les époux semblaient très unis. Leur existence n'était nullement dispendieuse. Ses employés affirmaient n'avoir rien vu ni entendu d'anormal au cours de la matinée du 27. Comment eussions-nous pu traiter Mestorino en coupable ?

Et pourtant nous le soupçonnions !

Mestorino avait une auto dont les caractéristiques répondaient à celles de la mystérieuse voiture de Brie-Comte-Robert. Son signalement, à lui, correspondait à celui du conducteur. **Mais son garagiste de La Varenne affirma péremptoirement que Mestorino n'avait sorti le véhicule du garage ni le lundi 27, ni le mardi 28 février. Ce témoignage innocentait tout à fait le bijoutier.**

Nous revînmes, la tête basse.

Il fallait rependre l'enquête à zéro.

(Copyright 1950 by « Paris-presse-l'intransigeant » and Edmond Bascou. Reproduction, même partielle, interdite.)

MARIE GALANTE

LE ROMAN DE « MARIE DES ISLES »

par Robert GAILLARD

Résumé des chapitres précédents. — *Le chef des flibustiers, Le Fort, s'est embarqué pour la France où il compte faire éclater au grand jour les intrigues de la Martinique et sauvegarder ainsi les intérêts de Marie du Parquet, la « gouvernante » que le major Merry Roole poursuit d'une haine mortelle. Il a fait le voyage avec son chapelain et ami, le Père Fauvel, un autre religieux, le Père Feuillet, qui se rend auprès du roi en mission pour Marie, et le chevalier de Villers, âme damnée de Merry Roole. Le Fort a fait mine d'entrer dans le jeu du chevalier qui voudrait dérober les lettres de créance du Père Feuillet. A Paris, le flibustier semble avoir été pris en amitié par le lieutenant de police criminelle Jacques Tardieu, devant qui une rixe l'a conduit. Jacques Tardieu a promis à Le Fort et aux deux religieux de les faire recevoir en audience par Mazarin.*

65. - Un tronçon d'épée inutile...

LE FORT se dirigeait d'un pas alerte et vainqueur vers la rue Saint-Denis. Chemin faisant, il se remémorait les différentes phases de l'entretien qu'il avait eu avec le lieutenant criminel Jacques Tardieu et il se demandait comment sa nature méfiante ne l'avait pas plus tôt mis en garde contre le magistrat.

Tout cela apparaissait à l'aventurier comme une hypocrite comédie. C'était l'évidence même : Jacques Tardieu, par un miraculeux hasard s'était trouvé en possession d'un secret grâce auquel il allait déjouer les plans de Le Fort et du Père Feuillet, au profit de son ami le chevalier de Villers. Dame ! il n'avait pas caché combien il lui paraissait gênant et difficile de s'attaquer à ce jeune gentilhomme !

Et Yves se disait qu'avant d'entreprendre quoi que ce fût, il lui était nécessaire de faire le point.

A peine eût-il franchi la porte de la taverne, qu'il vit le propriétaire s'élancer vers lui comme s'il voulait se jeter dans ses bras pour exprimer une vive reconnaissance et, le premier mouvement d'Yves, fut de le morigéner. Mais il ne put même pas esquisser son geste. Le tavernier, déjà, se prosternait littéralement à ses pieds, les mains jointes dans une attitude de prière, et s'écriait :

— Illustre gentilhomme, pour l'amour de Dieu ! Ne revenez plus dans cette maison que vous avez ruinée !

— Vraiment? fit Le Fort en écartant le bonhomme du revers d'une main et en avançant d'un pas, le visage tout à coup menaçant à l'adresse des consommateurs qui considéraient la scène d'un air curieux mais sans prononcer un mot.

Il bouscula un peu plus fort le tavernier et gagna d'un pas majestueux le fond de la salle où il avait choisi une table non loin de la porte de la cuisine.

— Ah ! s'écria Piétrequin, en proie à un violent désespoir je vous ai prévenu ! S'il vous arrive quelque chose, c'est vous qui l'aurez voulu !

Deux des consommateurs se levèrent alors et gagnèrent la porte après avoir jeté une pièce de monnaie sur leur table. Au moment de sortir, ils adressèrent un coup d'œil curieux à l'aventurier qui n'y prit pas garde, et la porte se referma sur eux sans bruit.

Maître Piétrequin apporta un pot qu'il posa devant Le Fort.

— Tiens ! Tiens ! Voilà qui change ! Un peu de sagesse serait-il né dans votre triste cervelle, messire Piétrequin ? Apportez-moi donc une bonne douzaine de saucisses de veau et à boire à l'avenant, et si je suis content, je ferai grâce à vos oreilles !

Piétrequin ne se le fit pas répéter. Il tourna les talons. Il n'avait qu'un pas à faire pour pousser la porte et entrer dans sa cuisine. C'était une porte taillée dans la masse d'un chêne ornée de ferrures rongées par la rouille, mais si solide que Le Fort se dit qu'il faudrait pour le moins un coup de caronade de fer pour la faire sauter de ses gonds.

Les minutes s'écoulaient : perdu dans ses réflexions, Yves ne songeait plus au plat de saucisses que maître Piétrequin mettait bien longtemps à lui apporter.

La porte s'ouvrit tout à coup, poussée par une force irrésistible et quatre hommes se bousculant, comme si chacun d'eux avait eu l'intention de pénétrer le premier, apparurent.

Une voix cria :

— C'est celui-ci... Le gros là-bas, dans le fond !

Le Fort et les bandits

Avec une profonde stupeur, Yves se rendit compte que c'était lui qu'on désignait de la sorte. Il n'y avait d'ailleurs pas à se tromper. L'homme qui avait parlé le montrait d'un index vengeur.

— Très bien ! s'écria l'un des inconnus en rejetant sa cape sur dos. Miribel, faites le vide, nous allons nous expliquer !

Un colosse d'une taille sensiblement égale à celle d'Yves s'avança et en quelques foulées rapides gagna la table.

Cet hercule était visiblement un des plus misérables truands de la Halle. Ses bottes bâillaient de la semelle et, avachies, s'écroulaient sur ses chevilles. Ses chausses, qui apparaissaient à travers les trous de sa cape sombre, étaient en haillons et laissaient voir la peau sale des genoux. Il releva son manteau pour donner de l'aise à ses gestes et ses coudes apparurent également percés.

— Ainsi, dit celui qui avait donné l'ordre à Miribel de faire le vide, ainsi c'est ce bon maître qui a mis à mal nos amis Foultremont et Salignac ?

Il s'était croisé les mains sur la poitrine et avançait vers Le Fort à petits pas.

— Oui da ! s'écria un des inconnus. Lescot et moi avons entendu Piétrequin l'en accuser, c'est pourquoi nous avons couru vous prévenir, maître Guillemot.

En clin d'œil, Yves Le Fort comprit ce qui s'était passé. Le tavernier n'avait point menti en lui disant qu'il mettait ses jours en danger s'il restait plus longtemps à la « Queue de Renard ». Le gredin devait savoir qu'il y avait là, pour l'écouter, deux des complices de la bande des Assassins de Saint-Germain et en somme, il le dénonçait à eux sans en avoir l'air.

L'aventurier sentit tout à coup une joie immense le pénétrer. Il était tellement sous le coup d'incertitudes diverses, il aimait tant l'action et depuis qu'il avait quitté ses amis au Louvre, il était contraint à un tel manque d'activité, qu'une affaire comme celle qui se préparait, lui semblait le meilleur palliatif pour faire paraître le temps moins long.

Il remua ses longues jambes sous la table pour adopter une position qui lui permettrait de parer et de riposter à toute attaque et, d'une voix suave, comme celle d'un frère lai :

— Serait-ce, messieurs, demanda-t-il, que vous chercheriez un adversaire pour une partie de lansquenet ?

— Hâle ! s'écria maître Guillemot, ce serait plutôt pour jouer au pendu.

— Dans ce cas, compères, passez-moi vos cordes, et que mille diables m'emportent si d'ici une heure je ne vous ai pas tous mis en posture de bénir la foule du bout de vos bottes !

Guillemot se retourna et fit un signe à Miribel qui, à deux pas derrière lui, roulait des épaules. Le géant s'avança aussitôt et se dirigea vers la table. Il avait un faciès bestial et menaçant, une mâchoire fortement marquée et une fois encore, d'un coup de coude, il rejeta sa cape sur son dos. Sans doute allait-il bondir sur le flibustier ; mais celui-ci ne bougeait pas et gardait un sourire dans lequel le Père Fauvel qui connaissait bien son vieux complice, eut facilement lu ses pensées.

Un duel improvisé

Yves se disait que l'occasion était splendide pour lui permettre d'évaluer la qualité de sa rapière nouvellement acquise. Il regrettait de n'avoir ni poudre ni balle à mettre dans ses pistolets mais il avait calculé qu'il tirerait son épée avec une rapidité qui stupéfierait ses adversaires.

Miribel leva les bras. Il n'eut pas le temps de les abaisser. Le pot d'étain qui se trouvait devant l'aventurier quitta tout à coup la table et fut soulevé par une force prodigieuse. Il vint frapper le truand en plein visage et si douloureusement que le colosse poussa un cri en portant ses mains à sa figure.

Maître Guillemot lâcha un juron, et chercha la garde de son espadon. Il avait fallu deux fois moins de temps à Yves pour se lever et tirer le sien.

— Holà les enfants ! clama-t-il, il y a longtemps que cette rapière n'a pas servi, mais c'est le moment de la dérouiller.

D'un coup de pied il envoya promener la lourde table qu'il avait devant lui. Elle chut avec fracas et Guillemot poussa à son tour un cri de douleur car il l'avait reçue sur les pieds.

Il recula en continuant de rugir, ne s'interrompant que pour jurer et stimuler du geste et du verbe ses trois acolytes.

Mais Yves, pendant ce temps, ne perdait pas son temps : il faisait de sa rapière de terribles moulinets. L'un d'eux cingla Miribel au visage, ce visage déjà fortement mis à mal par le coup de pot d'étain ; mais l'hercule loin d'être mis hors de combat par cette blessure, se rua au contraire sur son adversaire.

Yves, semblait-il, n'attendait que cela, car il l'attendait la lame haute. Il n'eut à faire qu'un léger mouvement du poignet et du bras pour que sa pointe pénétrât dans l'épaule du truand.

Maintenant, maître Guillemot ne hurlait plus. Il s'était fait encadrer des deux autres complices et Miribel s'était campé derrière eux. De son bras immobilisé tombaient des gouttes de sang qui ponctuaient le sol. Le Fort s'attendit à une attaque bien réglée.

De la porte d'entrée un bruit lui fit tourner la tête. Il se rendit compte dans la durée d'un éclair, que c'était un client qui voulait entrer mais qui, devinant le combat qui se déroulait dans l'auberge, prenait précipitamment la fuite.

Un autre coup d'œil en direction de la cuisine, lui montra le tavernier Piétrequin à l'affût, protégé par l'huis entrouvert.

« Bon ! se dit Yves, ne perdons pas notre temps ! »

Il regrettait, à présent, de ne pas avoir mieux dirigé sa lame contre le truand. S'il en avait tout de suite fait un homme mort, il eut eu un adversaire de moins à affronter. Il n'en avança pas moins courageusement à la rencontre des coquins. Guillemot ne bougea pas. Il ne quittait pas Le Fort des yeux comme s'il avait cherché à deviner ce qu'il préparait ; pourtant tout à coup, il cria :

— Sus ! Tous ensemble ! Collons-le sur le sol !

Yves soutint l'assaut des quatre rapières. Il para avec force et avec tant de fracas que maître Piétrequin fit un saut en arrière et ne revint que prudemment à son observatoire.

— Il est perdu ! s'exclama maître Guillemot. Foncez, les enfants, il est à nous !

Et c'était vrai ! Une immense fureur s'empara d'Yves. Sa rapière, cette vieille rapière achetée au fripier, devait avoir une paille. Sans doute même avait-elle été réparée adroitement pour dissimuler son défaut, mais il était sûr qu'elle avait déjà été brisée car, de nouveau, elle venait de se rompre et Le Fort n'avait plus entre les mains qu'un tronçon de lame inutilisable.

(A suivre.)

(Copyright 1950 by Robert Gaillard and « Paris-presse-l'intransigeant ».)

Madame

CONSEILS :

• pour dépenser moins

VOUS AVEZ INTERET A ACHETER : Viande de porc ou de bœuf ; oie, agneau de lait, poule ; harengs importés, congre, maquereaux, merlans, thon ; chicorée, choux de Bruxelles, choux verts, chou-fleur, épinards, salsifis, bananes, oranges.

MAIS EVITEZ : Poulet, bar, colin, colinots, lotte, daurade, limandes, rougets, soles, turbot ; artichauts, haricots, laitue, pissenlits, tomates, poireaux, pommes de terre nouvelles ; mandarines, clémentines.

ON A PAYE EN GROS, AUX HALLES : Lapin 260 à 275 fr. la kilo ; oie 150 à 180 ; harengs importés 75 à 90 ; colin 300 à 450 ; maquereaux, 120 à 180 ; merlans 100 à 160 ; thon 150 à 200 ; chicorée 35 à 58 ; choux de Bruxelles 60 à 90 ; choux verts 30 à 42 ; chou-fleur 30 à 60 ; épinards 32 à 42 ; laitue 30 à 65 ; pissenlits 50 à 110 ; poireaux 140 à 180 ; pommes de terre nouvelles 45 à 58 ; salsifis 40 à 70 ; tomates 80 à 150 ; oranges 60 à 75 ; bananes 70 à 80 ; œufs français, 11 à 15 fr. 50 pièce ; marocains 9 à 13 fr. pièce ; algériens 10 à 12 pièce ; œufs hollandais 14 à 15 fr. 50 pièce ; danois, 13 fr. 50 à 15 fr. pièce ; belges, 14 fr. pièce.

• pour décider vite

VOICI QUELQUES SUGGESTIONS D'APRES LES POSSIBILITES DU JOUR : 1. Omelette au fromage. — 2. Thon à l'huile. — 3. Tripes à la mode de Caen. — 4. Raviolis. — 5. Pied de veau cocotte. — 6. Nouilles niçoises. — 7. Gâteau de semoule.

• pour cuisiner mieux

NOUILLES NIÇOISES. Une recette de Mme Pernelle. — Faites revenir dans un peu d'huile 100 grammes de bœuf cru haché et un gros oignon, également haché. Ajoutez une grande cuillerée de purée de tomate, thym, laurier, sel et poivre. Mouillez de bouillon ou d'eau chaude (très peu, la sauce doit être onctueuse). Laissez mijoter pendant 15 minutes au moins. Vous mélangerez à cette sauce les nouilles cuites à grande eau bouillante salée, puis égouttées. Servez accompagné de gruyère ou mieux de parmesan râpé, dont chacun usera ou non selon son goût.

• il suffit d'y penser

Voulez-vous obtenir, pour garnir un plat, des demi-tranches de citron cannelées ? Fendez d'abord le citron en deux dans le sens de la hauteur puis, verticalement, d'une extrémité à l'autre, prélevez, à l'aide d'un petit couteau pointu, d'étroites lanières espacées de cinq millimètres et allant d'une extrémité à l'autre. Coupez ensuite, horizontalement, le demi-citron en tranches minces.

• bonnes affaires

Voici quelques occasions réelles dénichées pour vous à travers Paris :

BARLETT. — « Légende », cuir marron, petit talon : 1.900 francs.

AU BON MARCHE. — Costume tailleur pour dame, draperie fantaisie : 3.900 francs.

Cette rubrique ne comporte aucune publicité directe ou indirecte; si vous rencontrez de bonnes occasions réelles sur votre chemin, aidez-nous en nous les signalant.

HOROSCOPE

par M.-L. SONDAZ

Mardi matin. — La nuit fournira tous les conseils utiles à la réussite professionnelle, surtout en ce qui concerne le Verseau (20 janv.-18 fév.) et le Bélier (21 mars-20 avril), qui sont actuellement en pleine ascension. Porter du bleu avec un peu de rouge. Compter sur les efforts personnels et la collaboration des amis. Se méfier des envieux et des traîtres. A l'aube, ces derniers seront en pleine activité. Mais les Poissons (19 fév.-20 mars) et la Balance (23 sept.-23 oct.) sauront se défendre contre leurs insinuations et leurs bavardages. Ne pas porter de rouge. Acheter un beau livre.

Mardi après-midi. — Bonheur en amour, en mariage et en fiançailles pour Verseau, Poissons et Bélier. Vierge (23 août-22 sept.) et Capricorne (22 déc.-19 janv.) subissent des retards et des déceptions, souvent dus à leur manque de confiance en l'avenir ; à leur timidité, à leur manque d'adaptabilité aux circonstances. Avec plus de diplomatie, plus d'optimisme : tout changerait. Porter de l'or et du bleu. Offrir des jacinthes pour l'amour et des tulipes pour les bonnes relations.

UNE OFFENSIVE CONTRE LES MALADIES DE CŒUR

Si les progrès de l'hygiène et de la médecine ont permis aux Etats-Unis de diminuer la virulence du cancer, de la tuberculose, de la grippe et de bien d'autres maux, les maladies de cœur qui, plus que tout autres, diminuent l'homme et abrègent sa vie, restent là-bas, avec les maladies mentales, l'ennemi public n° 1.

Aussi le gouvernement vient-il de déclencher contre elles une offensive de grande envergure. Les sommes attribuées aux recherches sur les troubles cardiaques ont été sextuplées depuis l'année dernière et dix millions de dollars seront en 1950 répartis entre quatre-vingt-cinq écoles de médecine appartenant à trente-quatre Etats.

Il sera principalement étudié l'effet des régimes alimentaires, des conditions de vie, des sécrétions du rein et du foie et des remèdes nouveaux (cortisone en particulier) sur le cœur, ainsi que l'influence d'autres maladies sur le système cardiaque. Les nouvelles techniques chirurgicales, telles le « cœur mécanique » utilisé au cours des opérations, seront également à l'ordre du jour.

Paris-presse-sciences ✦ Paris-presse-s

Véritable S.V.P. de l'industrie

Un laboratoire résout tous les problèmes qui se posent aux ingénieurs

AVEZ-VOUS déjà entendu parler d'une peinture faite avec de l'acier fondu ? Ou d'une meule en caoutchouc pour couper les métaux ?

Une simple visite au service des fabrications de la Westinghouse vous les montrera, ainsi que des centaines d'autres inventions. Destinées à économiser le temps et la peine, elles ont valu à ce service le surnom de « laboratoire où l'on sait tout faire ».

Beaucoup de ces inventions sont originales, d'autres ont été adaptées, mais toutes donnent des moyens plus rapides et plus précis aux innombrables services de la Westinghouse.

Le laboratoire de recherches a été créé en 1939 pour résoudre de nombreuses questions commençant par : « Comment feriez-vous... » Depuis cette époque le laboratoire a résolu plus de 1.000 problèmes avec la collaboration des ingénieurs des autres services. Les questions posées vont de l'appareil ménager à la centrale électrique.

Le but de ce laboratoire est d'augmenter la production et de faire baisser les prix de revient. Certaines méthodes sont admirables de simplicité. Par exemple, le fait de pratiquer une encoche sur la lèvre des forets leur permet de travailler dix fois plus vite, à la vitesse d'une balle de fusil. Conclusion : on accélère nettement la vitesse de fabrication des pièces comportant de nombreux trous.

La gomme à couper les métaux

Un état-major de 50 techniciens accumule les ressources de leur ingéniosité et de leur patience pour arriver, par exemple, à peindre avec le métal fondu. Beaucoup de services de la puissante compagnie ont besoin de méthodes pour réparer les pièces usées et coûteuses.

Les spécialistes de l'invention ont utilisé un pistolet mis au point pour les pulvérisations à froid. Cet appareil liquéfie par fusion des fils métalliques et les pulvérise à l'état de nuage comme dans un pistolet à peindre. On peut ainsi regarnir les papiers et les filetages usés. Une fois qu'elles sont remises à neuf, les pièces sont, naturellement, aussi résistantes qu'avant.

Les techniques nouvelles, non seulement économisent du temps et des efforts, mais, souvent, elles livrent un produit amélioré. L'emploi de meules en abrasifs agglomérés avec du caoutchouc et qui ne sont que des gommes géantes pour machines à écrire, est courant dans certaines industries, mais le laboratoire des inventions à façon les a utilisées pour le travail en série de la mécanique.

Le disque tourne à raison de 3.500 tours-min. et il agit par frottement seul pour couper les métaux. La rapidité est plus grande qu'avec des scies et la coupe est plus nette.

Une autre des nouvelles techniques récemment mises au point permet de souder de longues poutres d'acier en un cinquième du temps utilisé par les autres méthodes. La protection contre l'humidité des pièces de moteurs de locomotives se fait en trois heures au lieu de deux jours.

Des « bûches » d'acier de 500 kilos sont tournées uniquement afin de faire des copeaux, ce qui permet l'étude du comportement des outils de tour. Lorsque ce travail de géant est terminé, on examine au microscope les outils pour en déterminer l'usure.

Une presse de 300 tonnes transforme un bloc de cuivre en de petits objets très compliqués qui nécessitaient auparavant douze opérations d'usinage et qui maintenant, se font en une seule.

Le laboratoire a réponse à tout

On utilise, lorsque besoin est, des modèles qui aident à diminuer le prix de revient et qui accélèrent la vitesse de fabrication des produits manufacturés utilisés par l'industrie ou les particuliers. Les ingénieurs qui construisent ces modèles utilisent les mêmes méthodes qui facilitent le travail dans les usines organisées scientifiquement : l'étude sur modèle réel, même réduit, des dispositions de machines les plus commodes permet de voir comment on organise le travail avec le minimum de fatigue et de gestes inutiles.

D'autres études de ce genre se poursuivent afin de permettre à d'autres pays de parfaire leur équipement électrique et d'augmenter le niveau de vie de leurs populations.

Le laboratoire sert en même temps d'école pour les jeunes ingénieurs qui débutent dans la fabrication, afin de leur montrer comment les questions qui se posent sont résolues, tant pour les besoins nationaux que pour l'exportation en suivant essentiellement les mêmes méthodes rationnelles. Celles-ci permettent dans d'autres départements de la maison de répondre aux questions des clients qui veulent des générateurs, des moteurs ou des transformateurs.

Ce laboratoire sert à la fois à mettre au point et à inventer de nouvelles techniques, à réunir des renseignements de toutes sortes : il a été conduit naturellement à servir de conseil dans les projets faits par les différents services sans préjudice des fabrications qu'il effectue pour son propre compte.

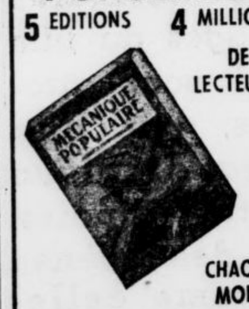
Ces fabrications vont de la nouvelle peinture émaillée, lisse comme le verre, utilisée pour finir les appareils électriques, au roulement à billes étanche à l'huile pour ne pas salir le linge des machines à laver, en passant par l'emballage pliant en tôle pour la manutention des pièces lourdes.

(Copyright 1950 by « Paris-presse » and Mécanique populaire).

DEMANDEZ A VOTRE MARCHAND

MÉCANIQUE POPULAIRE

5 EDITIONS 4 MILLIONS DE LECTEURS



CHAQUE MOIS

L'AVIATION - L'AUTOMOBILE
LA RADIO - LA TELEVISION
LES DERNIERES NOUVEAUTES

POUR LE BRICOLEUR

DES CENTAINES D'IDEES
DES PLANS COMPLETS
DE CONSTRUCTION

SOMMAIRE DU NUMERO DE FEVRIER

Une nouvelle série de voitures de sport.
Attention aux avalanches !
La disparition de la sardine.
Patrouille côtière.
Les grandes Halles centrales de New-York.
Un convoyeur à courroie amène le sucre sur votre table.
Ingénieurs inventeurs à façon.
La télévision dans une roulotte.
Ecoutez tomber les étoiles filantes.
« Sofar », le signal d'alarme des navigateurs.

POUR LE BRICOLEUR

Transformation d'une machine à coudre.
Corbeille à papier chinoise.
L'ameublement de votre salon.
Comment entretenir les portes.
Deux jouets.
Cinq pages pour le photographe amateur.
Dispositif inclinable pour fraiser sur le tour.
Montage pour accélérer les travaux à la scie.
Radio : amplificateur pour tourne-disques.

160 PAGES ■ 150 ARTICLES ■ 450 PHOTOS

PRIX DE VENTE : 90 FRANCS

EDITIONS MP, 154, RUE DU FAUBOURG-SAINT-DENIS, 154. — PARIS-10e

PROCHAIN ARTICLE :

" A l'enterrement de sa victime l'assassin pleurait trop "

BAL DES « PETITS LITS BLANCS » LE 1er AOUT A MONTE CARLO

NICE, 20 février (de notre correspondant particulier). — Pour la première fois depuis 25 ans, le Bal des Petits Lits Blancs n'aura pas lieu en France. M. Léon Bailby, son organisateur, s'est engagé à le donner, le premier mardi du mois d'août, dans la principauté de Monaco.

La société des bains de mer de cette ville a promis sept millions pour les œuvres sociales patronnées par les « Petits Lits Blancs ».

Front social: NOUVEAUX MOUVEMENTS D'AGITATION PRÉVUS CETTE SEMAINE

dans les ports de commerce, la métallurgie et l'éclairage

LES dirigeants communistes ne paraissent pas avoir été rendus plus circonspects par l'échec de leurs grèves de la semaine dernière. Ils préparent de nouveaux mouvements semblables en tous points à ceux qui viennent d'échouer.

C'est ainsi que les dockers ont été placés en état d'alerte en prévision d'une grève de vingt-quatre heures.

Le motif avoué de ce mouvement sera la revendication de l'indemnité d'attente mensuelle de 3.000 francs à partir du 1er décembre. Mais le motif réel sera d'empêcher le plus possible l'expédition du matériel destiné au corps expéditionnaire d'Indochine et le déchargement de celui arrivant en France en application du pacte de l'Atlantique et du plan Marshall. Déjà, les dockers de Marseille, affiliés à la C.G.T., ont fait savoir qu'ils se croiseraient les bras le lundi 27 février.

On a vu, par ailleurs, qu'une action du même ordre a été déclenchée, ce matin, dans la métallurgie parisienne autour des 3.000 francs.

Nouvelles menaces de grève dans l'électricité

Le troisième secteur dans lequel les champions du désordre économique ne désespèrent pas de susciter de nouveaux incidents : celui du gaz et de l'électricité, si souvent perturbé depuis une année.

Une délégation des Fédérations nationales de l'éclairage et des forces motrices s'est rendue auprès de M. Louvel, nouveau ministre de l'Industrie, pour lui signifier un véritable ultimatum au sujet de la prime mensuelle d'attente de 3.000 francs.

La grève des usines Ford

Par vote secret, les ouvriers en grève des usines Ford, à Poissy, vont être appelés à se prononcer pour la reprise du travail ou la continuation de la grève. Le mouvement en cours a pour objet la revendication de la prime mensuelle d'attente de 3.000 fr. et le maintien au travail de 180 ouvriers menacés de licenciement.

Les élections du personnel dans les P. T. T.

Les élections des représentants du personnel aux commissions administratives paritaires centrales viennent d'avoir lieu dans les P. T. T.

La Fédération postale C. G. T. a groupé 751.015 voix ; la Fédération F. O., 551.092 voix ; la Fédération C. F. T. C., 356.124 voix ; divers groupements ont totalisé 204.000 voix.

Grève générale des dockers à La Pallice

LA ROCHELLE (dépêche « Paris-presse-l'intransigeant ») — Venant du Havre le cargo Auray est entré ce matin à 7 heures au port de La Pallice, où il doit charger du matériel divers à destination de l'Indochine. 250 hommes de troupe ayant été amenés pour assurer la protection du matériel, les dockers ont aussitôt déclenché la grève générale. De ce fait quatre bâtiments, dont l'« Ata », le « La-Rochelle » et « Le Sein », se trouvent immobilisés à La Pallice. Le chargement de l'« Auray » est assuré par 75 soldats et 25 marins de Rochefort. On ne signale aucun incident.

La révolte des classes moyennes

(Suite de la première page.)

cas d'urgence ; les pharmaciens, par contre, resteront ouverts.

— Les avocats susciteront des suspensions d'audience. Au cours de celles-ci, ils se réuniront pour rédiger une protestation collective contre les abus de la fiscalité.

Dix millions de Français protestent

Les revendications du Front économique sont, en effet, très simples, il demande :

— 1° Une diminution des impôts ;

— 2° La réduction des dépenses de l'Etat ;

— 3° La mise en ordre des entreprises nationalisées.

Il n'y a rien de bien nouveau là-dedans : mais c'est la première fois qu'industriels, commerçants, artisans, agriculteurs et membres des professions libérales, c'est-à-dire plus de dix millions de Français s'unissent, malgré leurs divergences d'intérêts, pour une action commune.

— La fiscalité, qu'elle soit directe ou indirecte, devient insupportable, m'a assuré M. Segaud, l'un des collaborateurs de M. Gingembre, à la Confédération nationale des petites et moyennes entreprises. La taxe à la production est passée de 10 à 13,5 0/0. Le fisc compte retirer de cette augmentation 46 milliards. Qui les payera ? Tout le monde, bien entendu, le consommateur aussi bien que le producteur et le commerçant. Or, les affaires sont actuellement en plein marasme. L'augmentation des impôts ne peut qu'accroître celui-ci.

Même son de cloche au Comité de liaison des classes moyennes.

— Nous nous associons entièrement à la manifestation du Front économique, m'a dit M. Meesmaecker. Depuis trois ans, nous avons rendu visite aux différents présidents du Conseil qui se sont succédé. Tous nous ont fait les mêmes promesses : « Acceptez de bon » cœur les sacrifices que nous vous » demanderons et la situation s'amé- » liorera rapidement. » Il n'en a rien été : les dépenses de l'Etat s'accroissent de 300 milliards par an. Nous entendons manifester contre cette inflation persistante. Il arrive un moment où les moutons deviennent enragés.

Grève perlée de l'impôt ?

Au cours d'une réunion du Front Economique, certains délégués avaient proposé la grève de l'impôt. Cette mesure aurait eu de telles conséquences pour le pays qu'elle a été repoussée. Il est cependant fort possible, si le Front Economique n'obtient pas satisfaction, que les adhérents des Associations qui en font partie, soient invités à ne payer leurs impôts qu'à l'extrême limite fixée par la loi. Une grève perlée en quelque sorte !

Un autre groupement, le Comité national des Patentés, organise de son côté une manifestation mercredi. Le Comité national des Patentés, qui est d'inspiration communiste, avait ordonné voici quelques temps aux commerçants qu'il compte parmi ses membres, de fermer leurs magasins vendredi prochain durant toute la journée.

Le Front Economique déclenchant sa manifestation mercredi, le Comité national des Patentés a, finalement avancé la sienne de deux jours et l'a limitée à l'après-midi.

— Nous agissons seuls, nous a dit son président. M. Pommier. Mais nous demandons également la réduction des impôts et, notamment, la suppression pure et simple de la patente qui étrangle le commerce.

UN CARGO LANCÉ « clandestinement » A LA SEYNE

TOULON, 20 février. (Dépêche « Paris-presse-l'intransigeant ».). — On sait que le lancement du cargo « Hilaire-Maurel » aux Forges et Chantiers de la Méditerranée à la Seyne avait dû être différé, les ouvriers ayant exigé au dernier moment le paiement d'une prime de 3.000 francs.

Le cargo a été lancé ce matin à 9 h. 30 ; grâce à des ouvriers sûrs que des camions étaient allés chercher à domicile dès les premières lueurs de l'aube, aussi bien à la Seyne qu'à Toulon. Des spécialistes étaient même venus, dit-on, de Saint-Nazaire.

UN NAVIRE S'ECHOUE PRES DE MARSEILLE

MARSEILLE, 20 février. — Un navire bananier, le « Cap-Couronné », s'est échoué à cause du brouillard devant l'île de l'Araignon, près de Sausset, à 50 mètres de la côte. Ce navire, qui amenait à Marseille 300 tonnes de primeurs d'Algérie, a réclamé du secours, une voie d'eau s'étant produite. Deux remorqueurs du port de Marseille se sont rendus sur les lieux.

LE SAINT DU JOUR

Saint Maurice

Nus et barbouillés de miel, livrés aux guêpes et aux moustiques, soixante-douze hommes chantaient

Dans l'armée d'Apamée (Syrie), soixante-douze soldats étaient chrétiens. L'empereur Maximien, de passage (vers 298), les prit aussitôt à partie.

« Vous ne pouvez pas être soldats et chrétiens à la fois, leur dit-il, un soldat n'a pas le droit de discuter les ordres de ses supérieurs, et vous savez bien qu'étant chrétiens, à la première occasion, vous... »

Les soixante-douze hommes, en chœur, confessèrent qu'ils ne renieraient pas le Christ et préféraient s'en aller. Maximien fit sauter leurs ceinturons et les fit jeter en prison.

Trois jours plus tard, ils persistaient dans la même attitude. Violences. Rien à faire. Un exemple : on décapita le jeune Photin devant son père Maurice. Ils firent tous le signe de la croix, comme à la messe.

L'empereur, voyant rouge, les abandonna, tout nus et couverts de miel, entre un fleuve et un marais, où les guêpes mirent dix jours et dix nuits à leur faire rentrer leurs cantiques dans la gorge. Certains morts, par les vivants, continuent à chanter.

L'ENFANT DE CŒUR.

AUX ASSISES...

5 ans de prison avec sursis au ferrailleur qui avait tué son rival ...à coups de barre de fer

LE visage assez fin, avec un sourire candide, le Portugais Neto Guerreiro n'est certes pas un gibier habituel de la Cour d'assises, devant laquelle il comparaissait cependant cet après-midi pour assassinat.

Il a 32 ans et il est en France depuis l'âge de 28 ans. Il a travaillé toujours. Sobre et très estimé de ses employeurs, mais il a le cœur tendre et, pour son malheur, la femme qu'il a rencontrée, Berthe Hellou, est une maritorne, mafflue et malpropre, au point d'avoir provoqué une pétition de ses voisins, outrés de voir dans quel état de saleté elle laissait ses enfants.

Guerreiro, lui, les aimait tendrement : la petite Claude, 12 ans, fille d'une précédente liaison de sa maîtresse, et le petit Yves, 7 ans, qu'il avait eu de Berthe Hellou.

Mais il travaillait généralement en province, de son métier de ferrailleur, et il ne pouvait rentrer chez lui à Saint-Ouen, qu'une fois par mois.

Un jour, il s'aperçut qu'il était trompé.

— En retournant dans le Calvados où je travaillais, dit-il, je me suis aperçu que j'avais des poux et une sale maladie...

Le dispensateur de l'une et des autres était un Algérien, Maxime Chiche, avec qui la grosse Berthe charmait ses loisirs.

« Il y a un monsieur dans le lit... »

— J'étais venu à la Noël 1948, explique Guerreiro, et mon petit Yves m'avait dit : « Je ne peux plus coucher avec maman, il y a un « monsieur » dans le lit ».

Guerreiro était bon et placide, mais tout de même pas jusqu'à vouloir jouer les maris trompés, même les maris de la main gauche.

Quand il revint chez lui, à la fin de janvier 1949, il apporta une barre de fer. Rentré chez lui, vers minuit, dans son petit logis de Saint-Ouen, il y trouva l'Algérien. Il le frappa et le pauvre diable, atteint à la tête, mourut quelques heures plus tard à l'hôpital, le crâne défoncé.

— Ce n'était pas un homme sérieux, dit Guerreiro, en guise d'oraison funèbre ; il était marié et il avait des mauvaises maladies.

Le président, M. Lesec, s'emporte. L'accusé, effaré, qui ne comprend pas la moitié des reproches qui lui sont adressés, éclate en sanglots à l'évocation de son petit garçon.

— Mon petit Loulou, mon chéri, pleure-t-il.

— S'il m'avait envoyé plus d'argent, ça ne serait pas arrivé, lance Berthe Hellou, hargneuse, de la barre des témoins.

Le malheureux ! Il lui envoyait tout ce qu'il gagnait.

Tous les témoignages entendus sont unanimement favorables à Guerreiro. Aussi, après avoir entendu le réquisitoire très modéré de l'avocat général Lindon et l'excellente plaidoirie de Me Grisoni, le jury revient avec un verdict qui est presque un acquittement : le Portugais est condamné à une peine de cinq ans de prison, mais il obtient le bénéfice du sursis.

EXECUTION D'UN TRAITRE

LYON, 20 février (A.F.P.). — Jean Reynaud, 38 ans, hôtelier au Teil (Ardèche), qui avait été condamné à la peine de mort par la cour de justice de Lyon, le 11 octobre 1949 pour trahison, a été fusillé ce matin à 7 h. 40 au fort de Montesuzys, à Caluire.

Devant le tribunal correctionnel de Versailles

CHARRON A ÉTÉ CONDAMNÉ à 2 mois de prison, 36.000 francs d'amende et 12.000 fr. de dommages-intérêts

Le procès intenté à l'ancien boxeur professionnel Robert Charron a fait recette. La deuxième chambre du tribunal correctionnel de Versailles était archicomble dès le début de l'audience.

Le président, M. Barbier, retrace rapidement le passé de Robert Charron. Il signale que les renseignements le lui sont guère favorables et rappelle qu'il fut déjà condamné pour coups et blessures et vol au préjudice de l'Etat.

— Reconnaissez-vous, Charron, vous être livré, le 15 juillet 1949, à des coups et blessures sur Mme Alissia Simonnet, votre locataire ??

— Pas du tout, répond l'accusé. J'ai simplement repoussé la porte très violemment, ainsi que la fenêtre, et ce qu'a raconté Mme Simonnet est inexact.

Malheureusement pour lui, Mme Simonnet, à la suite des coups qu'elle reçut, dut interrompre son travail pendant quinze jours.

Il tirait au revolver sur la lune

Dans sa déposition, Mme Simonnet explique que, lorsque la scène se déroula, elle avait trouvé Charron chez elle en compagnie d'un de ses amis ; tous deux étaient en train de boire.

— Cela ne me plaisait nullement que Charron soit entré chez moi en mon absence. Je lui en ai fait la remarque et c'est alors qu'il est entré dans une violente colère. Il démolit la porte et la fenêtre et, un peu plus tard, me porta des coups de poing au visage. Il m'avait déjà attaquée plusieurs fois. Un jour, il a même tiré des coups de revolver, vers 2 heures du matin, et, le lendemain, lorsqu'il me rencontra, il me dit : « Alors, vous avez entendu, cette nuit ? J'ai voulu tirer sur la lune. »

Le président aborde ensuite la dernière affaire pour laquelle est inculpé Charron.

Le 6 janvier dernier, vers 18 heures, Charron, à la suite d'une discussion motivée par le départ de sa femme, saisit Mme Cavigneau à la gorge. Elle dut s'arrêter de travailler pendant dix jours. Mais elle ne recevait que Charron ne la terrorisait point.

Finalement, l'ancien champion de boxe a été condamné aux peines suivantes :

Pour l'affaire Simonnet, 1 mois de prison, 12.000 francs d'amende et 12.000 francs de dommages et intérêts.

Le no 1, un officier, Helmut Kienast se distingue des autres Nazi. Il n'a pas renié ses opinions et se défend pied à pied.

Le premier incident de procédure éclate en fin de matinée. Il n'est pas moins de midi quand Me Lambert, défenseur de Cyril Walter, déclarant que son client étant apatride (il a vécu en France depuis 1932) demande la disjonction de son cas et dépose des conclusions.

Le capitaine Simonin, commissaire du gouvernement, qui a écouté patiemment Me Lambert, lui répond vigoureusement :

— Le tribunal statuera cet après-midi.

Au début de l'audience de l'après-midi, l'interprète Freidman commence la traduction aux accusés de l'acte d'accusation dont la lecture a déjà duré une grande partie de la matinée. Cela occupera deux heures d'audience. Après quoi, le président commencera l'interrogatoire individuel qui, espérait-on, allait commencer dès 14 heures. C'est donc avec plusieurs heures de retard que s'achevera cette première journée.

LE PROCÈS DES 13 CRIMINELS DE GUERRE a commencé à Lyon

Il durera dix jours

(DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER.)

LYON, 20 février.

UN grand procès de criminels de guerre a commencé ce matin devant le tribunal militaire installé au fort Montluc. Treize Allemands, des gestapos de Vichy et Montluçon, sont jugés pour 800 exécutions sommaires, 100 pillages, 80 incendies volontaires, etc. Les faits remontent jusqu'à 1942 et se sont déroulés dans le Centre de la France, notamment dans les régions de Clermont-Ferrand, Vichy et Montluçon.

Les débats dureront une dizaine de jours, car les juges auront à répondre à 460 questions et à étudier un dossier de 2.000 cotes pesant une trentaine de kilos.

Dès l'ouverture, le prétoire s'est révélé trop étroit. Il a fallu amener des bancs supplémentaires pour les accusés, la défense et la presse.

Le banc de la défense, peu après l'entrée du tribunal, devait s'effondrer sous le poids... des défenseurs.

Dans le box des accusés, treize hommes, portant sur la poitrine de gros numéros devant permettre de les distinguer, laissent errer sur les juges un regard sans expression.

Le no 1, un officier, Helmut Kienast se distingue des autres Nazi. Il n'a pas renié ses opinions et se défend pied à pied.

Le premier incident de procédure éclate en fin de matinée. Il n'est pas moins de midi quand Me Lambert, défenseur de Cyril Walter, déclarant que son client étant apatride (il a vécu en France depuis 1932) demande la disjonction de son cas et dépose des conclusions.

Le capitaine Simonin, commissaire du gouvernement, qui a écouté patiemment Me Lambert, lui répond vigoureusement :

— Le tribunal statuera cet après-midi.

Au début de l'audience de l'après-midi, l'interprète Freidman commence la traduction aux accusés de l'acte d'accusation dont la lecture a déjà duré une grande partie de la matinée. Cela occupera deux heures d'audience. Après quoi, le président commencera l'interrogatoire individuel qui, espérait-on, allait commencer dès 14 heures. C'est donc avec plusieurs heures de retard que s'achevera cette première journée.

LES GANGSTERS DU BOULEVARD MONTMARTRE SONT CAPTURÉS

Quinze arrestations

Un dangereux malfaiteur, Robert Chevigny, photographe, 105, rue Nationale à Amboise, a été arrêté à Paris.

Deux de ses complices, J.-B. Juillard et Léon Ramos avaient été arrêtés samedi à Marseille. Tous trois ont été écroués par M. Daniault, juge d'instruction.

Ils avaient notamment volé deux millions en éventrant un coffre-fort au Cercle central des lettres et des arts, 5, boulevard Montmartre à Paris.

Une indicatrice, femme de ménage, Léone Grolleau, veuve Salmon, 30, boulevard Arago a été également arrêtée.

Ils avaient volé en outre 750.000 fr de bijoux dans une valise déposée chez un concierge, et avec la complicité du père d'un autre agresseur, Philippe Avet-Rochay déjà détenu et purgeant une peine de douze ans de travaux forcés, ils avaient commis une agression à la maison Fauchier-Magnan, 75, rue de Richelieu. Le père, caissier dans cette maison, avait un passé honnête, il avait été dévoyé par son fils. L'agression avait été simulée.

L'enquête a été conduite par la brigade territoriale de la rue Geoffroy-Saint-Hilaire. Le coup de filet a permis de réaliser en tout quinze arrestations.

NOUVEL EPISODE DE LA GUERRE des rouge-à-lèvres

M. Auguste Ancelin, ancien directeur d'une marque de rouge à lèvres, poursuivi pour abus de confiance, avait été mis en liberté provisoire par la chambre des mises en accusation sous caution de 5 millions. Il ne put verser cette somme. A la suite d'une nouvelle demande, il a été mis en liberté provisoire sans caution par M. Olmi, juge d'instruction, mais son ancien associé Pierre Baudéroux a fait opposition à l'ordonnance du juge, de sorte que, de nouveau, la chambre des mises en accusation a été saisie de l'affaire.

PANIQUE DANS UN BAL COSTUMÉ A CARHAIX

Un mort, quatorze blessés

RENNES, 20 février. (Dépêche *Paris-presse-l'intransigeant*). — Une scène qui aurait pu avoir des conséquences dramatiques s'est déroulée hier après-midi dans un bal costumé d'enfants, à Carhaix (Finistère), au premier étage de la mairie.

Les danses venaient de commencer quand quelqu'un vint avertir M. Caradec, électricien, qu'un fil électrique à haute tension, heurté par un camion, avait provoqué au dehors un début d'incendie.

Cette déclaration, mal interprétée, provoqua une véritable panique. Mères et enfants crurent que le feu avait pris dans l'immeuble et se précipitèrent dans l'escalier. Il ne se trouva personne qui eut l'autorité suffisante pour arrêter la bousculade et les enfants furent piétinés par les grandes personnes.

La plupart des enfants s'évanouirent et dix des plus gravement atteints furent transportés à l'hôpital. Il y a en outre quatre adultes blessés dans la panique. L'une d'elles, Mme Duchatey, dentiste, à Rostrenen, est décédée.

L'AFFAIRE HARDY RENVOYÉE AU 24 AVRIL

L'affaire du colonel René Hardy poursuivie pour non divulgation d'agent secret de l'ennemi et livraison de plans intéressan tla Défense nationale devait venir le 13 mars devant le tribunal militaire, dans la grande salle des assises, au palais de justice.

Mais le conseiller Mécos étant atteint actuellement d'une congestion pulmonaire, l'affaire été renvoyée au 24 avril.

AHMED SIF BEN NACEUR NOMMÉ BEY DU FEZZAN

ALGER, 20 février (A.F.P.). — Une réunion s'est tenue récemment à Sebha, au cours de laquelle les délégués des tribus et villages du Fezzan ont discuté de la situation politique dans le territoire.

A l'issue de cette consultation, un vote a été organisé pour désigner le chef du territoire. A l'unanimité des votants, le Bey Ahmed Sif Ben Naceur a été élu.

L'assassinat du chauffeur de taxi

(Suite de la première page.)

aucune trace de sang autour de la voiture. Le sang avait donc cessé de couler avant que le taxi arrive rue de l'Indépendance.

Le crime aurait donc été commis ailleurs et le ou les meurtriers auraient ensuite amené la voiture dans ce lieu désert.

2° La salle municipale de Colombes se trouve rue Julien-Gallé, à côté de la rue de l'Indépendance. Il y avait bal samedi soir. Personne n'a rien remarqué d'anormal.

3° Un seul témoin, M. Adrien Dumont, habitant 4, rue Victor-Hugo, c'est-à-dire à quelques pas de l'endroit où fut découvert le taxi, assure avoir entendu, un peu avant minuit, un bruit de moteur et l'éclat d'une discussion.

M. de Teyssière habitait 36, rue Dagobert, à Clichy. Il y vivait avec sa femme qui est infirmière garde-malade ; leurs deux enfants, Guy, 17 ans, et Yolande, 14 ans, se trouvaient chez des parents en province.

— Depuis l'affaire de Rueil, nous a même assuré M. Rossetto, le concierge de l'immeuble, qui était en même temps un ami de la victime, Louis rentrait plus tôt le soir. Il garait sa voiture à la porte Champerret, prenait le métro jusqu'à la porte de Clichy et là, l'autobus. Le dernier partant à minuit quinze, il fallait qu'il cesse son travail vers onze heures un quart, onze heures et demie.

Les dires de M. Rossetto confirment les conclusions du médecin. M. de Teyssière a été tué vraisemblablement aux alentours de onze heures.

Une question se pose donc.

L'assassin connaissait parfaitement le coin de Colombes où il devait laisser le corps de sa victime. Il savait à moins d'un hasard malencontreux, que le meurtre ne serait découvert que le lendemain matin. C'est ce qui arriva.

A en déduire que le coup a été monté par des apprentis gangsters des environs, il n'y a qu'un pas.

Le 18 février 1950, « Paris-presse-l'intransigeant » a été tiré à 467.700 ex.

Le gérant délégué directeur de la publication : Henri MASSOT

Sté NATIONALE DES ENTREPRISES DE PRESSE

IMPRIM. RICHELIEU, 100, r. Richelieu, Paris-2e

1 2 3 4 5 6 — A B C D

PARIS express

Le temps qu'il fera :

DEMAIN

Ciel généralement nuageux. Quelques brumes locales, matinales. Aggravation par l'Ouest avec pluies le soir. Vent généralement faible s'orientant le soir de secteur Ouest en se renforçant.

■ **PIEDNOIR, ACCUSE D'AVOIR** participé à l'assassinat du jeune Scaffa, a écrit au procureur de la République : « Je ne me soustrais pas à l'action de la justice, mais en prison on ne peut pas se défendre. »

■ **LE BATONNIER RIBET,** président de l'Association des Auditeurs de la Radiodiffusion, a adressé à M. P.-H. Teitgen, ministre d'Etat chargé de l'Information, une lettre lui demandant d'appeler des représentants de cette association dans le jury prévu pour le concours de variétés radiophoniques.

■ **LA COUR D'ASSISES DE L'ORNE** a condamné à mort le nommé Boujonnier, accusé de plusieurs cambriolages et de l'assassinat d'un vieillard, M. Prévost, le 12 septembre 1948. Son complice, Heuzebroc, a été condamné à vingt ans de travaux forcés.

■ **LE FONDATEUR DU GROUPE COLLABORATION,** Jean Weiland, qui devait comparaître cet après-midi en Cour de Justice, est malade. L'affaire a été renvoyée « sine die ».

■ **LA PREFECTURE DE POLICE** rappelle que le meeting prévu par le « Mouvement du Triomphe des Libertés démocratiques », le 22 février, à 20 h. 30, au Palais de la Mutualité, est interdit.

1er ARRONDISSEMENT

ON TROUVE, INANIME, sur les berges du quai du Louvre, M. Léon Carpels, vingt-neuf ans, habitant Chaville. Il avait tenté de se donner la mort en s'ouvrant les veines du bras gauche. A l'Hôtel-Dieu.

Ve ARRONDISSEMENT

UN MOTOCYCLISTE, Robert Doyenhard, vingt-huit ans, demeurant 8 bis, rue Agar, est heurté et blessé quai Saint-Bernard, par une auto dont le conducteur s'est enfui. A la Salpêtrière.

BANLIEUE

ARME D'UNE HACHETTE, l'Italien Antonio Zanetti, cinquante-six ans, 17, avenue Diane, à Champigny, a tenté de briser la porte du domicile de Mme Marie Grassi, cinquante-deux ans, menacé de mort cette dernière. Il est arrêté.

UN AVION DE TOURISME de l'Aéro-Club de Guyancourt s'écrase, à Jouy-en-Josas. Le pilote est sorti indemne de l'accident.

PROVINCE

LE SECRETAIRE GENERAL de la Fédération cégétiste de l'éclairage au Maroc, M. Alphonse Alocclo, est expulsé du Maroc. Les milieux syndicaux protestent contre cette mesure.

LE CADAVRE TROUVE NOYE à Moyeuvre-Grande, est celui d'un membre de la Wehrmacht dont l'auto tomba à l'eau en 1945.

UN CARRIER DE BAUDEMONT (Saône-et-Loire), M. Lucas, se suicide en faisant sauter une charge de dynamite sur laquelle il s'était couché.

RENTRE EN FRANCE après un séjour de trois ans à Madagascar, un jeune soldat, Hubert Favennec, a disparu à Quimper. On craint qu'il ne soit tombé dans la rivière.

JOANOVICI ENCORE CONDAMNÉ

Un an de prison et 55 millions d'amende

La 11e Chambre du tribunal correctionnel de la Seine a rendu cet après-midi son jugement dans le procès intenté contre Joseph Joanovici, par l'Administration des Douanes, au sujet des métaux qui furent drainés en Allemagne par les bureaux d'achat du célèbre Otto au service duquel M. Joseph exerçait les fonctions de réceptionnaire.

Joseph Joanovici est condamné à un an de prison, mais cette peine est confondue avec celle rendue le 20 juillet 1949 par la Cour de Justice.

Le tribunal a en outre prononcé des amendes pénales de 10.859.559 francs et une amende fiscale de 43.438.200 fr.

UN ASSASSIN GRACIE, SON FRERE SERA EXECUTE DEMAIN

Le 28 septembre dernier, la cour d'assises de l'Oise condamnait à mort les frères Maurice et Michel Vandenhuit.

Michel avait assassiné sa belle-sœur en la jetant dans une fosse à purin.

Après intervention de Mes Joseph Debray et Goujat, il a été gracié.

Maurice Vandenhuit sera exécuté demain matin.

POUR VOS LIVRAISONS
Louez à l'heure et à la journée
TRI, CAMION, CAMIONNETTE
Tél. 3 lettres sur le cadran S.V.P.

ACCUMULATEURS TEM
Certitude de la Qualité

HOTEL
(VIIIe) 3 étoiles, 38 num. TT conf. excell. état à VENDRE av. IMMble Ecr. Z. CHEVALIER, 3, r. Paul-Escudier (9e) qui transmettra.

SI VOUS AVEZ LE CŒUR FRAGILE

Sans avoir de maladie de cœur, on peut très bien avoir cet organe sensible. Il est alors très mauvais de lui imprimer des secousses avec des excitants. Aussi est-il recommandé — et le corps médical approuve — d'utiliser de la chicorée que l'on consomme pure ou mélangée au café ou au lait.

Voici d'ailleurs deux recettes très simples et pratiques qui ménageront parfaitement votre cœur et aussi vos nerfs. Elles vous permettront au surplus de bénéficier des vertus digestives et rafraîchissantes de la chicorée :

1° Pour un bol d'eau chaude, ajoutez une cuiller à soupe de chicorée (plus ou moins suivant votre goût), laissez bouillir 2 à 3 minutes, passez, ajoutez lait et sucre à volonté. Cette préparation a un délicieux goût de noisette :

2° Jetez par tasse de lait froid une cuiller à soupe de chicorée. Faites bouillir, passez, sucrez à volonté. Cette préparation est recommandée à ceux qui aiment les petits déjeuners moelleux, substantiels, riches au goût et riches pour l'organisme.

AUTOMOBILISTES !...
Le sensationnel n° 2 de l'AUTO-JOURNAL est en vente PARTOUT. Pour la 1re fois un grand journal consacré à l'automobile
OSE PRENDRE POSITION
et vous révèle les PREPARATIFS SECRETS DES CONSTRUCTEURS. Vous y lirez également : les résultats SINCERES d'essais des nouvelles voitures. 8 pages d'informations INEDITES. ABONNEMENT 900 francs (52 numéros). C.C.P. 731 583

CECI INTERESSE TOUS LES LOCATAIRES

Peu de locataires ont calculé ce que représentent 15 ans de loyers versés à leur propriétaire.

Ces 15 ans de loyers représentent un capital suffisant à l'acquisition de votre propre maison.

La Caisse Immobilière de l'Est, fondée en 1931 vous offre cette possibilité.

CAISSE IMMOBILIERE DE L'EST
214, rue de Rivoli, PARIS-1er
Contrôlée par l'Union Nationale des Sociétés françaises de Crédit Mutuel Immobilier.

NOUS PAYONS COMPTANT sans formalité
PIECES D'ARGENT
de 1 fr. : 22 fr. ; de 2 : 44 ; de 5 : 170 ; de 10 : 45 ; de 20 : 90 et TOUS BIJOUX
C.P., 5, bd Strasbourg (Mo Str.-St Denis)
MICHEL, 6, pl. de la Madeleine (2e et)

MONTE CARLO

Elégances * Romance * Soleil * Sport *

TOUTMAIN
25, Champs-Elysées - ELY. 43-18
PRESENTE SA COLLECTION
PRINTEMPS 1950
Défilé de mannequins
Tous les jours à 15 heures même le lundi
Il est prudent de réserver ses places
Pour recevoir le catalogue envoyer timbre à 15 francs

De bouches à oreilles : « FLASH ». Tout le monde est FLASH. La température est au FLASH. Dans toutes les mains : FLASH, le magazine du demi-siècle.

BANANIA redevient... BANANIA !

Nouvelle fabrication Qualité d'Avant-guerre

BANANIA, grâce aux matières premières enfin accordées par les Pouvoirs Publics, peut reprendre sa fabrication d'avant-guerre qui lui a valu son immense succès.

BANANIA, l'exquis petit déjeuner sucré, chocolaté à 72 %, aux crèmes de céréales et de bananes, étuvées, biscuitées, diastasées, n'est pas une farine, ni un simple mélange, mais constitue un véritable repas nutritif sous une forme condensée.

Plus chocolaté, Plus sucré, Onctueux sans être épais.

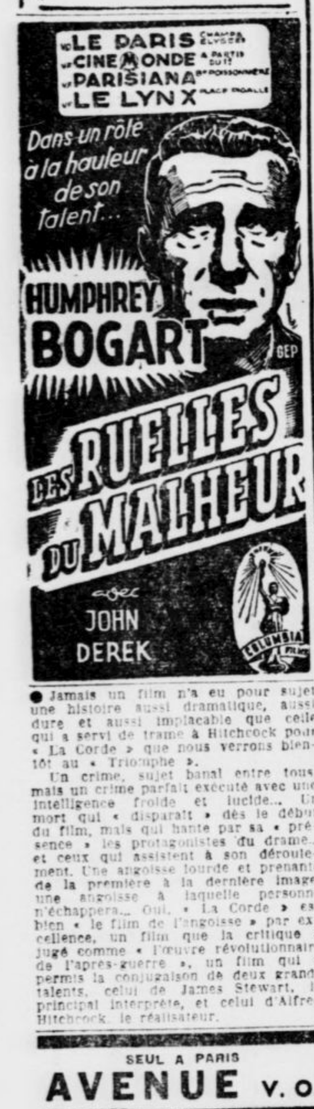
Maintenant que vous avez le choix, exigez :

BANANIA
PETIT DÉJEUNER CHOCOLATÉ
Tellement meilleur !

LIVRAISON à DOMICILE — CERTIFICAT de GARANTIE à tout acheteur — COMPENSATION DES FRAIS DE DÉPLACEMENT AUX CLIENTS DE PROVINCE
GRANDES FACILITÉS DE PAIEMENT

SACRIFIE en RECLAME
PENDANT TROIS SEMAINES SEULEMENT
STUDIO COMPLET
AVEC ARMOIRE OU BAHUT
RONCE DE NOYER 33.900

PARIS-AMEUBLEMENT
52 AVENUE D'ORLEANS. PARIS 14e
Ets SÉGALOT
La maison qui n'a pas de "Slogan"
METRO ET AUTOBUS MOUTON-DUVERNET à 20 mètres des Magasins
MAGASINS OUVERTS TOUS LES JOURS SAUF DIMANCHE ET LUNDI MATIN. - ENVOI GRATUIT DU CATALOGUE-ALBUM N° 4
OUVERTS LE LUNDI APRES-MIDI. — EXCEPTIONNELLEMENT, CADEAU D'UNE TRES BELLE PEINTURE A TOUT ACHETEUR.



● Jamais un film n'a eu pour sujet une histoire aussi dramatique, aussi dure et aussi implacable que celle qui a servi de trame à Hitchcock pour « La Corde » que nous verrons bientôt au « Triomphe ».

Un crime, sujet banal entre tous, mais un crime parfait exécuté avec une intelligence froide et lucide... Un mort qui « disparaît » dès le début du film, mais qui hante par sa « présence » les protagonistes du drame... et ceux qui assistent à son déroulement. Une angoisse lourde et prenante de la première à la dernière image, une angoisse à laquelle personne n'échappera... Oui, « La Corde » est bien « le film de l'angoisse » par excellence, un film que la critique a jugé comme « l'œuvre révolutionnaire de l'après-guerre », un film qui a permis la conjugaison de deux grands talents, celui de James Stewart, le principal interprète, et celui d'Alfred Hitchcock, le réalisateur.

BIENTÔT AU TRIOMPHE

ALFRED HITCHCOCK vous prouvera avec LA CORDE qu'un crime n'est jamais parfait !

Rentré un peu K.O., Marcel Achard a ramené d'Amérique dix paires de lunettes

et un narghilé qui lui permettra de travailler au lit sans risque d'incendie

par Max FAVALELLI

MARCEL ACHARD ne s'est pas encore remis du « direct » que New-York lui a décoché en plein cœur.

— Trois semaines de vie à haute tension. J'ai apaisé ma fringale de spectacles pour six mois. Et dans une ville qui ne connaît jamais le repos. A 3 heures du matin, vous sortez du cinéma et vous trouvez les rues aussi bruyantes, aussi animées qu'à midi. Avec les soleils de ses gigantesques panneaux lumineux qui ne se couchent jamais ! A la longue, cela agit sur les nerfs exactement comme, dans les pays nordiques, les nuits sans ombres et que blanchit une aube succédant sans hiatus au crépuscule. C'est harassant, tuant. Mais délicieux.

Aussi, ayant retrouvé la ouate de son appartement de la rive gauche, Marcel Achard se prélasse-t-il paresseusement et regarde-t-il monter, dans les arbres qui griffent ses fenêtres, la sève du printemps.

— Là-bas, ce sont des immeubles que je voyais pousser de mon lit.

Avec volupté, Marcel Achard épie le seul bruit qui trouble son silence : celui que fait, en montant la garde, le factionnaire qui arpente le trottoir devant la Chambre des députés. Et il s'étire sur son divan où il repose, vêtu d'une chemise orientale brodée de petites fleurettes multicolores.

Au théâtre Schubert

— La première chose que j'ai faite, en arrivant à New-York, a été de me rendre au théâtre Schubert où l'on joue ma pièce : *I know my love*. C'est le titre de l'adaptation par Sam Berhmann, de *Auprès de ma blonde*.

— As-tu reconnu ton œuvre ?

— J'ai été un peu surpris. Mais très agréablement. Berhmann en a transplanté l'action en Amérique et cela implique, évidemment, quelques modifications dans la psychologie des personnages. C'est ainsi que, dans le ménage de mes héros, la femme prend le pas sur l'homme. Ce qui est conforme aux mœurs américaines. La femme y est reine.

Marcel Achard sourit et ajoute :

— Ici aussi, remarque bien. Mais ce n'est pas officiel.

Autre modification : le rôle que jouait Bernard Blier a été scindé en trois et réparti entre trois acteurs différents.

● — Quelle est la situation du théâtre américain ?

Les deux tendances du théâtre américain

Et Marcel Achard m'explique que l'on peut discerner deux tendances dans l'art dramatique, aux Etats-Unis. La première — la moins intéressante parce qu'elle est fortement influencée par des apports européens — trahit un goût presque germanique pour la désintégration. Théâtre d'après-guerre qui correspond assez à ce que fut, par exemple, *Le Mal de la jeunesse*, de Bruckner, ou *L'Eveil du printemps*, de Wedekind. A ce secteur, qui se complaît à dénoncer les infortunes de la condition humaine, se rattachent des œuvres comme *Les invités de la noce* ou *La Mort d'un commis-voyageur*.

La seconde est infiniment plus passionnante, car elle est d'essence typiquement américaine. L'auteur qui symbolise le mieux cette école est Josué Logan. Deux de ses pièces connaissent, actuellement, un succès symptomatique : *Mrs Roberts* et, surtout, *South Pacific*, une comédie musicale qui, paradoxalement, apporte des arguments d'autant plus puissants à la propagande antiraciste que ceux-ci n'occupent pas le premier plan est demeurent sous-jacents.

— Josué Logand entreprend une expérience assez curieuse et qui prouvera combien certains problèmes se posent de façon identique à des peuples que l'on pourrait croire fort différents les uns des autres. Il adapte *La Cerisaie*, de Tchekov, en transpose l'action dans les Etats du Sud et démontre ainsi que la condition des anciens esclaves de la Louisiane est la même que celle des anciens serfs russes du régime tsariste.

La qualité de Français

Marcel Achard s'anime soudain :

— Il est un point sur lequel je voudrais insister. C'est, en dépit de certaines affirmations gratuites, le crédit dont continuent à jouir les Français aux Etats-Unis. Si j'ai reçu, à New-York, un accueil si chaleureux, si amical, c'est, à n'en point douter à ma qualité de français que je le dois.

Tout voyageur qui revient du Nouveau Monde garnit ses valises des derniers produits de l'ingéniosité américaine. Marcel Achard a rapporté quelques-uns des joujets de la civilisation atomique et il m'ouvre ses bagages comme s'il s'agissait de la hotte du Père Noël.

Voici un briquet translucide en matière plastique, dix paires de lunettes aussi légères que le duvet de l'oiseau, un stylomine aimanté qui, au lieu de choir sur le sol lorsqu'on le lâche, s'agglomère aussitôt au bloc-notes; des boîtes d'allumettes sur lesquelles des amis facétieux ont fait imprimer cette phrase : « Volées à Marcel Achard. »

— Et, enfin, voilà qui m'évitera, lorsque je travaille dans mon lit, de mettre le feu à mes draps.

C'est un ravissant appareil qui permet de fumer en faisant la sieste. Une sorte de narghilé.

Et de se livrer à une convaincante démonstration. Avec son pyjama de style karpathique, Marcel Achard ressemble tout à fait à quelque satrape de la Sublime Porte.

LA GAZETTE d'Amédée du CLOU

SILENCE, ON SONNE !

MICHEL AUCLAIR a dîné, l'autre soir, chez le décorateur le plus mondain de Paris : Gérard Mille.

Au cours du repas, le téléphone sonne. Imperturbable, Gérard Mille laisse, sans se déranger, la sonnerie s'arrêter d'elle-même.

Alors, Michel Auclair, profond, entre deux fruits :

« Voilà la sagesse : le téléphone, c'est comme les enfants, si l'on ne s'en occupe pas, il se tait tout seul. »

● Rubrique médicale

Les milieux intellectuels parisiens sont ravagés par la maladie.

Voici, à ce jour, et par arrondissement, l'état sanitaire de l'élite (pensante) du pays :

2e arrondissement : Jean (Cocteau pour les intimes) est atteint d'une otite, douloureuse mais pas grave. Elle ne l'a pas empêché d'inviter (et de recevoir) Jean-Paul Sartre (asthme chronique) à déjeuner samedi.

6e arr. : Anne-Marie Cazalis : ictère catarrhal infectieux (en français : jaunisse). Rien à voir avec l'affaire d'Indo-Ho Chi Minh.

8e arr. : Dacqmine (Jacques). Les oreillons. Il reçoit, par jour, vingt-cinq lettres d'admiratrices inquiètes.

● Déplacements et villégiatures

Gabriel Pommerand, lettriste averti et (selon les magistrats) pronographe distingué, vient de rentrer d'Egypte en compagnie de sa jeune femme.

Ravi de son retour, mais néanmoins furieux de son départ sans autorisation expresse, M. Baurès, juge d'instruction, qui examine le dossier de Pommerand, inculpé d'attentat (littéraire) aux mœurs, l'a fait écrouer le lendemain de son retour.

Puis, avant-hier, le magistrat, attendri par les demandes réitérées de Mme Roxane Pommerand, a remis Gabriel en liberté provisoire au bout de cinq jours de détention. Le jeune écrivain a quitté la Santé avec un diagnostic formel sur le psychiatre qui l'a examiné pendant son séjour en prison :

— Il est complètement et absolument fou, dit-il.

LA RADIO

Vous pourrez écouter mardi...

PROGRAMME NATIONAL

MUSIQUE. — 19 heures, R. Chevreux et son ensemble; 21 h. 10, Musique de chambre.

VARIETES. — 18 h. 30, Lu et approuvé.

THEATRE. — 20 h., Monsieur Choufleuri restera chez lui le..., opérette d'Offenbach; 21 h. 25, On ne meurt pas sur un piédestal, de Jean Cayrol.

PROGRAMME PARISIEN

MUSIQUE. — 19 h. 30, Musique en liberté; 20 h. 30, Au soleil des valses.

VARIETES. — 20 h. 50, Carnavals et bals masqués, par R.-P. Groffe; 22 h., Promenons-nous dans les livres; 22 h. 30, Reportages musicaux.

PROGRAMME PARIS-INTER

MUSIQUE. — 18 h., Musique légère; 18 h. 30, Clarté dans la nuit; 19 h. 30, Orchestre de Lyon.

VARIETES. — 21 h., Concert à l'Opéra de Lille; 22 h. 33, Chants et danses de l'Amérique du Sud; 23 h. 30, Une année de chansons; 24 h., Chansons américaines.

...et mercredi

PROGRAMME NATIONAL. — 7 h. 45, Jardins à la française; 8 h. 15, Heure de culture française : connaissance scientifique; 9 h. 30, Musique de Haendel; 11 h., Messe des Cendres à Saint-Germain-l'Auxerrois; 12 h., Ce qu'ils étaient...; Ce qu'ils sont devenus; 12 h. 30, Orchestre de Marseille; 13 h. 30, Paysans de France.

PROGRAMME PARISIEN. — 12 heures, Bonheur du jour; 13 h., Edward Chekler et son orchestre; 13 h. 20, Musique de la Garde républicaine.

PROGRAMME PARIS-INTER. — 8 h. 18, Le compositeur : Modeste Moussorgsky; 9 h. 45, Travailler en musique; 10 h. 18, Les grands musiciens; 11 h. 30, Orchestre de Marseille; 12 h. 30, Chants et rythmes de l'Union française; 13 h., Télé-Paris; 13 h. 30, Musique légère; 14 h. 18, La vie du poète; 15 h. 18, visage de France.

AUTOMOBILISTES, équipez vos projecteurs de lampes jaunes

La fabrication et la vente des ampoules jaunes pour projecteurs d'automobiles étant redevenues normales, la tolérance relative à l'emploi des lampes blanches dans ces appareils cessera à dater du 1er avril prochain et les services de police et de gendarmerie dresseront à nouveau des procès-verbaux à l'encontre des contrevenants.

Les automobilistes ont donc intérêt à prendre dès maintenant leurs précautions afin que les projecteurs de leurs véhicules soient équipés réglementairement.

REFLETS DE PARIS

Un livre par jour...

UN NOMME LANGDON

par George Langelaan

BIEN souvent, les gens de l'Aventure — ne pas toujours confondre avec les aventuriers — révèlent un incroyable humour lorsqu'on leur demande de devenir écrivain.

Ayant entrepris de nous conter sa guerre d'agent britannique secret, George Langelaan a su le faire sur un ton qui suscite à la fois le sourire et l'intérêt dramatique. Langdon était son nom de guerre, à l'époque il remplissait en France occupée une mission de renseignements. Ce nommé Langdon, vu à travers les lunettes de l'humour, devient une sorte de clown de la clandestinité, une façon de bouffon de l'espionnage. Chacun de ses récits — où nous entrons intégralement — devient une joyeuse anecdote que l'on peut placer à la fin d'un bon repas entre un récit de chasse et la dernière histoire de Marius.

Les témoignages de la guerre secrète ont beaucoup fleuri depuis quelques années. Ils ont été rarement narrés avec autant de malice et de pittoresque. (Ed. *Laffont*).

Pierre BERGER.

...*et une exposition*

VLAMINCK

DANS une exposition aux dimensions réduites, Vlaminck est revenu. Il y montre de petites choses : dessins, gouaches ou aquarelles. Dans chacun de ses plus récents paysages on retrouve cette fougue, cette passion devant les éléments de la nature parfois déchaînés d'autant plus compréhensible que l'artiste a plusieurs marins hollandais parmi ses ancêtres.

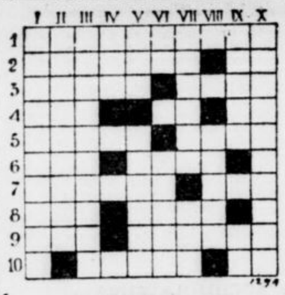
L'homme au talent parfois brutal, le « fauve » d'hier a souvent pour les choses de la terre une exquise poésie.

Aussi limitée soit-elle, cette exposition est émouvante, elle annonce déjà l'importante rétrospective que tant d'amateurs attendent avec impatience.

Pour le moment Vlaminck travaille dans sa maison de Rueil-la-Gadelière. Il puise dans la solitude un apaisement exigé par sa naturelle misanthropie. — *R. B.*

● Plus de mille figurants participent aux scènes du tribunal du film Warner Bros, « Storm Center », que Stuart Heisler met en scène avec Ginger Rogers, Ronald Reagan et Doris Day pour vedettes.

mots croisés



PROBLEME N° 1284

HOR. — 1. Elles enregistrent des images. — 2. Troubles. Particule. — 3. Araujettie. En Syrie. — 4. Rivière d'Asie. En épelant : vieux. Le long de la rivière. — 5. Mesure de capacité. Ville de Hongrie. — 6. Prénom féminin. Le cheveu l'est sur la tête du chauve. — 7. Commence. Dans la charrue. — 8. Lié. Ville frontière. — 9. Cardinaux. Donner envie. — 10. Au ciel. Article.

VER. — I. Telle est l'ascension de certaines montagnes. — II. Préfixe. Médium. — III. Ne se produit pas sans médium. — IV. Parcourue. — V. Congénère. Solitaire. — VI. Démonstratif. Ventilée. — VII. Il jouit du droit de pâture. Les autres le suivent. — VIII. Colonel. — IX. Ce que doit être le 2 du 4 horizontal. Article arabe. — X. Elle dirige une communauté.

Solution des Mots Croisés du Dimanche

HOR. — 1. Modiste. As. — 2. Etuve. Tome. — 3. Recrue. Rit. — 4. Elle. Ré. — 5. Umea. — 6. Hirondelle. — 7. Brin. Eu. — 8. Fuse. Chu. — 9. S. N. E. Peur. — 10. Sératies.

VER. — I. Mer. Chefs. — II. Oter. Irun. — III. Duc. Irisés. — IV. Irre. Ore. — V. Seul. Epi. — VI. Elude. E. — VII. Et. Enen. Tr. — VIII. Or. E. Cri. — IX. Amiral. — X. Sète. Emues.

les courses

AUTEUIL, le 21 février, à 14 heures

PRIX VAL

Haies - A Récl. - 125.000 fr. - 3.800 m.

101 PEMALI (L. Fabbroni) 72
103 BATACLAN (M. Riou) 71
104 KENDAMIR (R. Chauveau) 68
105 L'EGLANTIER (G. Heuze) 68
106 VITAL (Th. Nader) 67
107 RODEUR (P. Chemorin) 67
108 SAISONNIER (M. Maschio) 65
110 LYNCEE (G. Candau) 64
111 DOUBLE PATROL (J. Magn.) 64
112 RYE POINT (R. Everat) 64
113 LA VICTOIRE II (P. Réal) 64

Je désigne : **BATACLAN** et **Vital** Outsider : Lyncée.

★

PRIX DE LA GIBAUDERIE

Steeple - 200.000 fr. - 3.500 m.

202 DJEMNA (M. Larraun) 62
203 SINOEL (M. Ramognino) 62
204 COURTISAN (R. Rousseau) ... 60
205 ANDALOU (F. Thirion) 60
206 DANILO (P. Hiéronimus) 60

Je désigne : **DJEMNA** et **Andalou.** Outsider : Courtisan.

★

PRIX DE PUTEAUX

Haies - Poul. - 200.000 fr. - 2.900 m.

301 DEDEE DU POMMERAI (L.G.) 60
302 LIBANAISE (M. Maschio) 60
303 YARA (J. Tompkin) 60
304 PISE (P. Delfargueil) 60
305 CERES III (A. Douguedroit) ... 60
306 AGITATRICE (G. Earith) 60
307 LA ROSIERE (M. Coustete) ... 60
308 PRINC. BOLEYNA (F. Thirion) 60
309 PANPERA (M. Ferrié) 60
310 SUILA (R. Obry) 60
311 TULETTE (M. Girard) 60
312 ACADIE (M. Riou) 60

Je désigne : **DEDEE DU POMMERAI** et **Acadie.** Outsider : Cérès III.

PRIX JEAN VICTOR

Steeple - 300.000 fr. - 3.800 m.

401 ERTRICA (F. Thirion) 72
402 SIDDIK (A. Papin) 66
403 LE DROLE (G. Earith) 66
404 SAINT MARCEAU (A. Gill) 66
405 SERPENTIN (M. Larraun) 62
406 CLAUDIUS II (R. Leurson) 60

Je désigne : **ERTRICA** et **Saint Marceau.** Outsider : Claudius II.

★

PRIX COLOMBELLES

Haies - 300.000 fr. - 3.500 m.

501 ROS. DES NUAGES (P. Delf.) 70
502 FARFADAS II (M. Larraun) .. 67
503 SANS ESPOIR II (R. Mantel) 67
504 GLAD BOY (Mar. de Portago) 67
506 ONCLE SAM II (R. Leurson) 65+
508 REINE AVELON (G. Earith) 63

Je désigne : **FARFADAS II** et **Glad Boy.** Outsider : Rosier des Nuages.

★

PRIX TURCO

Steeple - 200.000 fr. - 3.500 m.

601 SITIA (R. Rousseau) 63
604 LA MATINE (R. Mantelin) 63
605 LEOBEN (R. Mantelin) 63
606 LIBERATEUR (R. Beche) 60
607 VAL D'OR V (P. Riou) 60
608 TRIAL (P. Delfargueil) 60

Je désigne : **LEOBEN** et **Val d'Or V** Outsider : Sitia.

★

PRIX DES PLATANES

Haies - Hand. - 200.000 fr. - 3.100 m.

702 MIRHO (S. Doubowski) ..... 66+
703 NASRUDIN (L. Gaumondy) ... 65
704 SALERS (A. Papin) ..... 64+
705 BILLEBAUDE (P. Delfargueil) 64+
706 BALEK (J. Beltran) 64
707 L'AMERICAINE (F. Thirion) 63+

Je désigne : **NASRUDIN** et **Billebaude.** Outsider : Mirho.

SURVEILLONS

L'EGLANTIER, qui peut causer une surprise.

DANILO, que l'on voit en progrès.

FRINCESSE BOLEYNA, d'une allure en forme.

GLAD BOY, sur sa forme de Pau.

TRIAL, bien placé au poids.

BALEK, qui peut battre les favoris.

Le cheval du jour : LEOBEN

Le coup de deux placé : ERTRICA - GLAD BOY

Les grosses cotes : CERES III - BILLEBAUDE

La forme : l'entraîneur, G. PELAT le jockey, M. LARRAUN

RÉSULTATS de Vincennes

PRIX D'ANGLES

1. Calentin (L. Gias) (117) ..... G. 71
à M. Lifschutz ..... P. 32
2. Cornélie (Ch. Petra) (114) ..... P. 16
3. Cabrio (R.-C. Simonard) (118) P. 13
Temps : 3'35"7/10. 3'36"1/10. 3'37"2/10. — Réduction km. : 1'30"8/10.
N. pl. : 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 115, 116.

PRIX DAUMESNIL

1. Alec Williams (G.Bottoni) (203) G. 17
à M. L. Cambiano ..... P. 17
2. Belle Cocotte (M. Guigot) (206) P. 49
3. Bois Roger (F. Berthault) (204).
Temps : 4'6"4/10, 4'13"1/10, 4'13"3/10. — Réduction km. : 1'30"4/10.
N. pl. : 201, 207, 208, 209.

PRIX EDOUARD MARCILLAC

1. Directoire (M. Perlbarg) (307) G. 64
à E. Wendling ..... P. 35
2. Dumbea II (R.-C. Simon) (302) P. 28
3. Déesse du Verd. (E. C.) (305).
Temps : 2'32"1/10, 2'33", 2'38"7/10. R. kil. : 1'28"1/10.
N. pl. : 201, 304, 306, 308.

PRIX DE NOGENT

1. Cascadeur II (R.-C. Sim.) (413) G. 45
à M. Chapelle ..... P. 15
2. C'est la Veine (P. Forc.) (407) P. 20
3. Criquebœuf (M. de W.) (414) P. 15
Temps : 3'29", 3'30"3/10, 3'31"8/10. R. kil. : 1'28".
N. pl. : 401, 402, 403, 405, 408, 409, 410, 412, 416, 417.

PRIX MINERVE

1. Antinéa II (M. Perlbarg) (304) .. G. 30
à D. Chastel ..... P. 20
2. Balle (R. Ledoyen) (302) ..... P. 25
3. Astarte (G. Rousseli) (302).
Temps : 3'50", 3'50"6/10, 3'53"2/10. R. kil. : 1'27"6/10.
N. pl. : 501, 503, 506, 507.

PRIX DE LA SEINE-INFERIEURE

1. Taylor (Al. Tamberi) (608) .. G. 90
au Haras du Petit-Br. ..... P. 26
2. Son Petit Fils (G. Bott.) (613) P. 29
3. Un Gamin (R. Viseur) (610) .. P. 21
Temps : 3'21"1/10, 3'21"3/10, 3'21"7/10. R. kil. : 1'26"5/10.
N. pl. : 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 609, 611, 612, 614.

PRIX DE CHAMPAGNE

1. Agramant (E. Carré) (715) .. G. 57
à M. Debucquoy ..... P. 22
2. As du Jour (Choisselet) (709) P. 22
3. Vert Galante II (L. Gras) (712) P. 14
Temps : 3'48"8/10, 3'50"4/10, 3'51"4/10. — Réduction km. : 1'26"3/10.
N. pl. : 701, 702, 704, 705, 706, 707, 708, 710, 711, 712, 714.

MEMENTO

DUBONNET a perdu toute chance au départ.
CORSAIRE a longtemps eu le commandement.
CRIQUEBŒUF, attardé, a fait un gros effort en face pour revenir.
ANNA L. B. a perdu toute chance sur une faute dans la plaine.
TASMAN a perdu la troisième place sur le poteau.
AVIN C. a longtemps figuré.
UN GRANDCOPAIS très mal parti.
VOL AU VENT IV n'a pas eu toutes ses aises au moment de son effort.

MONACO INAUGURE SON CYNODROME

...où 80 lévriers s'affrontent aujourd'hui derrière un lapin monté sur skis

(De notre envoyé spécial Max JALADE.)

MONTE-CARLO, 20 février.

LE lévrier est roi depuis quelques jours dans la principauté de Monaco, et le règne des pékinois, bas sur pattes, est révolu.

Du stade Louis-II aux Boulingrins, en passant par les jardins du casino, le lévrier russe on non, fait fureur et les fades ladies elles-mêmes s'intéressent fort à ces compagnons supérieurs dont on vante les prouesses et qui s'appellent « Jubilant », « Vagadond », « Tabou », « Vedette ».

La mode est récente. Les lévriers ne sont là que depuis un mois.

Après la roulette, après le poisson électrique et les ballets russes, après les Jeux universitaires et la course d'autos dans la cité, Monaco s'offre maintenant des courses de lévriers.

Le départ de la première épreuve sera donné demain. C'est là le gros « événement » de la saison. Plus de quatre-vingts lévriers sont, si l'on peut dire, à pied d'œuvre. Ils se mesureront sur un parcours de 345 mètres. Les meilleurs entraîneurs et propriétaires de France et d'Italie ont amené leurs poulains.

Ceux-ci sont logés un peu partout. Les vestiaires et les tribunes ont été transformés en niches de secours.

Lapin sur ski

Pour le moment, on travaille encore dans le provisoire. Ainsi, le lapin artificiel qui entraîne les coursiers le long de la piste est mu par une chaîne de bicyclette reliée au moteur d'un camion. Ce camion est au milieu de la pelouse du stade. Un chauffeur spécialisé se tient même au volant. Dame, il ne faut appuyer sur l'accélérateur qu'à bon escient : selon la vitesse à laquelle les chiens poursuivent le lapin en peluche. En attendant l'installation d'un rail définitif, le « lapin entraîneur » est muni d'un ski pour mieux trotter sur le gazon.

Déjà le pari mutuel a ouvert ses guichets. Le système est le même que dans toute autre course hippique.

M. Fabien Solar, qui est avec M. Maurice Besnard, l'un des organisateurs de cette compétition d'un genre nouveau sur la Côte d'Azur, attend de ces « réunions expérimentales ».

Son rêve est de créer des centres d'élevage dans la région et de faire publier les courses de chevaux de l'hippodrome du Var, disparues depuis la guerre.

La peau du pékinois

— J'ai aussi juré d'avoir la peau du pékinois, m'a-t-il dit, et demain de Saint-Raphaël à San-Rémo, le lévrier sera roi.

Des essais ont lieu tous les matins au stade Louis-II, à l'ombre du rocher de Monaco.

Samedi, un des chiens appartenant à la comtesse de Saint-Seine, est mort d'insolation, selon les uns, et d'épuisement, selon les autres. « Il a été anéanti par la majesté du décor », se contentait de soupirer la propriétaire.

L'activité sportive ne saurait suffire aux Monégasques. Ils sont fort occupés par les fêtes données en l'honneur de sa Seigneurie Sciaratu V, autrement dit du Carnaval qui déroule ses fastes humoristiques dans les venelles roses et illuminées de l'antique cité juchée sur le rocher des Grimaldi.

Le service militaire à Monaco

Dans un autre ordre d'idée, le prochain couronnement du prince Rainier III est l'objet de toutes les conversations, de maints préparatifs.

Chacun vante les qualités du jeune prince démocrate... Ne vient-il pas d'autoriser la création de sociétés secrètes à tendance philathropique.

Mais ce dont on parle aussi beaucoup à Monaco, c'est de l'idée pour le mois prochain, aux yeux de certains, d'astreindre les Monégasques à une « période civique » dans le corps des carabiniers princiers.

Toutefois, cette proposition devrait être discutée par le Conseil national (Assemblée représentative) et les Monégasques pensent fort que le conseiller qui la défendrait aurait de fortes chances d'être battu lors des prochaines élections.

Silvana PAMPANINI (Miss Italie 1948) sera une des principales vedettes du film italien « LE CHOIX DES ANGES » qui passe au STUDIO FAUBOURG MONTMARTRE 43.

● ANNABELLA part la semaine prochaine pour Madrid, où elle va tourner « La Vie de Don Juan ». Son rôle est celui d'une... Don Juane.

LE RIDEAU S'EST LEVÉ SUR DEUX GRANDES OPÉRETTES

Le tutu a détroné les claquettes des girls

par Jean ANTOINE.

DEPUIS hier on joue huit opérettes à Paris. Les dernières venues, « Annie au Far-West » et la « Danseuse aux étoiles » ont fait respectivement leurs débuts au Châtelet et à Mogador. Pour juger de ces grands spectacles qui doivent attirer la grande foule et prolonger leurs représentations pendant plus d'une année, il n'est rien de tel que de se mêler au public du dimanche, on ne risque pas d'être influencé par la fraîcheur ou le trop chaud enthousiasme d'une salle d'invités qui apportent souvent avec eux des jugements tout faits.

«Annie au Far West» style U.S.A.

ANNIE GET YOUR GUN, de Irving, a été adaptée pour la France par Mouëzy-Eon et les couplets sont d'Ibert Willemetz. Cinq années de représentations à Broadway et à Londres, cette même opérette accomplit sa cent quarante-deuxième semaine de succès au Coliseum. J'ai vu Dolorès Gray dans le rôle écrasant d'Annie. Maurice Lehmann a eu la main heureuse en choisissant Lily Fayol. Nous redoutions son exhubérance un peu trop populaire. Elle a gagné la partie sur toute la ligne, évitant avec adresse les écueils semés sur sa route. Elle joue la comédie, danse avec métier, atteint au meilleur dans les chansons comiques, mais trouve le cœur du public avec la « berceuse » et les duos d'amour où elle tient tête au baryton Merkès, nettement meilleur que l'acteur anglais qui interprète ce rôle à Londres.

« Annie au Far-West » est peut-être la meilleure partition d'Irving Berlin. A l'entr'acte, en fumant la cigarette traditionnelle, sous le regard méfiant du garde de service, le public fredonnait déjà les airs de l'opérette, signe de prospérité commerciale. La représentation a peut-être moins de rythme qu'à Londres, car Maurice Lehmann, en francisant l'ouvrage, a remplacé boys et girls par des ballets très soigneusement réglés et qui, malgré la classique apparition des petits rats, qui met toujours la salle en joie, marque un renouveau évident sur la formule Châtelet.

Les décors, les costumes de Douking sont de qualité : le cirque, le wagon du rapide de Minneapolis, la parade, le camp des Indiens au Champ de Mars et le pont de New-York sont de jolies images. M. Lehmann a réalisé là sa meilleure production depuis qu'il dirige le Châtelet. Lily Fayol-Lucien Merkès forment un couple excellent, mais il faut citer aussi M. Florencie, très amusant en Sitting Bull. Les éléphants sont bons comédiens et les chevaux brûlent les planches.

«La Danseuse aux Etoiles» style français

APRES vingt-six mois de représentations de « Violettes impériales », M. Henri Varna a commandé la partition de sa nouvelle production à Vincent Scotto. L'opérette, inspirée du livre de M. Guy des Cars, invite les spectateurs à feuilleter les mémoires d'une grande danseuse de l'Opéra. Il s'agit plus d'un film en technicolor que d'une pièce. 1858-1890, défilé accéléré de tableaux aux dominantes tendres, recherche de clous scéniques, frous-frous de jupons à dentelles, crinolines, personnages historiques — Mac-Mahon, la princesse Mathilde — plus de trente gravures presque toutes heureuses qui reconstituent en un peu plus de deux heures d'horloge vingt ans de la vie de Paris. Le dialogue est schématique, comme au cinéma. L'importance de la machinerie interdit tout développement psychologique. On s'en passe car on attend les airs de M. Scotto et on les trouve là où ils savent être, gentils, frais et sans prétention.

A Mogador, comme au Châtelet, les ballets tiennent une grande place dans le spectacle. Le tutu a détrôné les claquettes des girls et leurs gestes mécaniques. Personne ne s'en plaindra.

Le rythme visuel de cette grande machine est excellent. L'interprétation l'est moins. MM. Fernand Gilbert et Robert Allard sont des soubrettes à part entière de l'opérette, pétris des plus vieilles traditions ; Mlle Ana Beressi est aussi jolie que méchante ; M. Roger Stefani affirme des qualités qui lui promettent un bel avenir dans le rôle de Chicard. Mme Isabelle Fusier ressemble terriblement à sa sœur. Quant au couple idéal Marta Labarr-Jean Chesnel, on ne saurait reconnaître qu'il donne toute satisfaction. Il manque un peu de panache et d'envolée. Les deux rois du Paris de la Belle Epoque semblent avoir effectué un long stage sur les scènes de province avant d'être arrivés chez Henri Varna. A part cette réserve, une bonne source. Et vous achèterez certainement comme moi le disque « La Polka des Lilas », car Scotto, une fois encore, a su trouver le chemin du succès.

La radio nous a offert hier trois nouvelles émissions de variétés... mais rien de neuf

ON attendait, hier dimanche, les trois nouvelles émissions de variétés qui préludaient au remplacement des programmes de variétés récemment condamnés par la direction de la Radio. Soucieuse avant tout de bannir certaine facilité qui vient de lui être reprochée, la Radio, qui gravait habituellement dans la cire, a utilisé un nouveau procédé : le marbre.

« Dire et chanter », première production, dans l'ordre chronologique, nous fit assister aux débuts du tandem Mireille-Roger Vitrac.

Robert Beauvais a connu le succès en ménageant de spirituelles transitions sur le ton de l'aimable conversation. Roger Vitrac, comme auteur, a obtenu un résultat au moins aussi heureux. Pourquoi faut-il qu'il ait alourdi et attristé le ton de son émission en donnant lui-même la réplique à Mireille alors qu'il est loin de posséder les qualités radiogéniques les plus élémentaires. Mireille fut charmante, ses chansons bien choisies et les interventions de Jacques Charron furent heureuses. Un bon quart d'heure.

Variétés improvisées

Quatre producteurs avaient unis leurs efforts pour nous offrir « Variétés en tous genres ». MM. Riera, Louis Ducreux, Miraki et Serge ont ainsi prouvé en une heure, et malgré la présence de l'excellent orchestre Muscat, qu'on ne saurait improviser un programme de variétés digne de ce nom. Nous avons salué au passage quelques bonnes vieilles transitions qui ont traîné plusieurs années dans les studios les moins favorisés. Les interprètes eux-mêmes, pourtant dynamiques, tels les frères Jacques et Lily Bontemps, semblaient avoir laissé leur incontestable don de présence dans les sillons poussiéreux de l'enregistrement. Un devoir d'élèves qui ne s'étaient pas suffisamment appliqués. Comme nous avons regretté Mlle Gisèle Boyer !

M. Yvan Audouard assurait la tâche quasi insurmontable d'ajouter une nouvelle heure de bavardage au programme de la Chaîne Nationale pour le dimanche soir. A de toute musique le dimanche soir. A bon auditeur, salut, procède d'une bonne intention. Bien entendu, il n'y a rien de neuf sous le soleil, puisque M. Yvan Audouard nous offrait hier le même magazine hebdomadaire de la Radio. Encore avait-il l'ambition de les réunir tous en un seul. Il est toutefois pas prouvé que le défilé au micro durant soixante minutes, de personnalités « bien parisiennes » dont les allusions parfois sans aménité, quant au talent de personnalités également moins parisiennes, puisse passionner dix millions d'auditeurs du dimanche, soucieux de prendre quelque délassement. Quand on a déjà lu les hebdomadaires imprimés on trouve inutile d'en entendre un digest à la Radio. — *J. A.*

De Londres, Merry Bromberger nous relate les péripéties du duel Churchill-Attlee

C'est dans les cuisines, autour de l'évier que se décide le sort des élections anglaises

Monsieur doit-il continuer à faire la vaisselle ?

18 millions de femmes régleront la question

LONDRES, 20 février (par téléphone).

C'EST dans les cuisines anglaises que se décident actuellement les élections. Ce sont des questions de cuisine qui font l'essentiel du débat : les conservateurs promettent le beefsteak quotidien et les travaillistes la motte de beurre pour tous.

Dix-huit millions de femmes régleront la bataille, puisqu'elles sont plus nombreuses que les seize millions d'électeurs et surtout plus consciencieuses. Elles n'iront pas jouer au golf ce jour-là.

Ce sont elles qui tiennent, au fond de leur cuisine, le secret d'une décision qui, à quatre jours du scrutin, est encore impénétrable, parce qu'elles ne sont pas encore décidées.

On le voit bien dans les metings. Les hommes applaudissent, interrompent les orateurs, ils parlent dans les clubs. Ils n'écoutent pas. Les femmes écoutent pour critiquer, chercher la vérité, l'intérêt de leur maison. C'est tout naturel d'ailleurs dans un pays où l'Etat socialiste est décidé à faire pour toujours le marché de la nation, où il achète la viande pour tous, les oranges, le thé et les cacahuètes, où il paie la moitié de la miche de pain chez le boulanger, où il indique, chaque matin à la radio, le poisson qu'il faut acheter.

Ma « Missus » n'est pas décidée

Le chauffeur de taxi qui m'emmenait assister à la campagne électorale de Churchill, résumait ainsi la chose :

« Je vote travailliste parce que je sais depuis longtemps de quel côté mon pain est beurré. »

« Je restais avant guerre quatorze heures au volant pour gagner ma vie et dix-huit heures si je voulais m'offrir une fantaisie. Aujourd'hui, je travaille huit heures. Les ouvriers, les petits employés qui regardaient le taxi-cab comme un palais où l'on ne pouvait entrer ont maintenant les moyens de prendre une voiture. Ce n'est pas beaucoup plus cher que l'autobus.

« Ma « missus », par contre, n'est pas encore décidée. »

Souvent femme varie...

Les femmes ont fait le succès des travaillistes, mais elles sont facilement infidèles. Elles n'aiment pas tellement faire la queue et il faut dire que les difficultés de la vie, aujourd'hui, sont pour elles...

Il y a encore un détail de mœurs qui contribue à faire des cuisines anglaises des véritables champs clos électoraux. Les hommes se sont mis à faire la vaisselle. L'heure tendre du « home » anglais, c'est après le dîner, près de l'évier. Il n'y a plus de bonnes en Angleterre, il n'y a plus de patronnes non plus. Les anciennes bonnes préfèrent travailler à l'usine ou au bureau.

Les anciennes patronnes, même très riches, n'ont plus les moyens de se payer une domestique. Sur chaque franc gagné au-dessus de 40.000 francs par mois le percepteur prend dix sous, au-dessus de 200.000 francs par mois, il prend dix-neuf sous. Et l'on ne fraude pas. Tous les hommes se sont mis à faire la vaisselle. L'évêque d'Ipswick a soulevé une tempête dans son église en s'écriant en chaire :

« Personne ne déteste plus que moi faire la vaisselle, cirer les chaussures et faire les lits. Cependant... »

Une clameur soulevée par ses fidèles masculins lui coupa la parole. Tous criaient : « Pas plus que nous. »

Tous pourtant font la vaisselle, aussi bien l'évêque que le ministre, le chauffeur de taxi, le directeur de journal et le crieur dans la rue. M. Strachey, ministre du Ravitaillement, s'est fait photographier ce matin en bras de chemise dans sa cuisine, torchonnant les assiettes. Les boxeurs célèbres, Freddie Mills et Johnny Williams, le grand footballer George Allison, en font de même.

Laveur ou essuyeur ?

Il y a deux catégories d'ailleurs, dont on discute gravement dans les journaux : celle des courageux qui font laveurs et qui laissent à leur femme le plaisir d'essuyer, et celle des délicats qui se contentent de manier le torchon. Cette heure d'intimité domestique est celle dont les maris profitent pour parler librement avec leur femme et essayer de les décider à voter comme eux. Il est vraisemblable que l'évêque d'Ipswich votera conservateur, simplement pour n'avoir plus à faire la vaisselle. Ce n'est pas sûr que sa femme — les évêques protestants sont mariés — ne vote travailliste pour le faire enrager un peu, ou plus tendrement pour le garder une demi-heure à elle.

C'est donc dans les cuisines, autour des questions de cuisine, que la bataille électorale fait rage.

« Un défi de M. Attlee aux ménagères ! » tonnent les journaux conservateurs qui citent un livre préfacé par le Premier britannique, dans lequel un théoricien de la cuisine dirigiste fait l'apologiste de l'Etat, bonne à tout faire.

— On ne peut pas faire confiance aux femmes, dit ce texte qui fait scandale, pour acheter tout ce qu'elles devraient acheter en matière de nourriture et de santé. Le gentleman de Whitehall (c'est-à-dire le chef du gouvernement) sait réellement beaucoup mieux ce qui convient aux gens que les gens ne le savent eux-mêmes.

Toute la différence est là, concluent les journaux tories. Travaillistes et conservateurs sont d'accord sur la politique étrangère, la Sécurité sociale, le travail pour tous, mais ils ne le sont pas sur cette question : « Les gens ont-ils le droit de vivre leur propre vie et de faire leur cuisine à leur gré, ou bien leur existence et leurs repas doivent-ils être modelés quotidiennement par l'Etat ?

Les travaillistes veulent maintenir le rationnement

Pour les travaillistes il n'y a pas de question : le rationnement doit continuer. Il fonctionne d'ailleurs très honorablement. Il assure à tout le monde de quoi manger : en ce moment trois côtelettes, trois œufs et un carré de beurre par semaine, tandis qu'en France, assurent les orateurs socialistes, les épiceries regorgent mais il n'y a ni viande ni œufs ni beurre sur la table des travailleurs.

Churchill, qui est impayable d'humour, mime sur la scène le tour de passe-passe travaillistes :

— Le gouvernement, dit-il en sortant de sa poche une poignée de monnaie, prend dans le gousset des consommateurs 17 pence prélevés sur la bière, les cigarettes et le whisky. Il les fait passer derrière son dos (M. Churchill joint le geste à la parole) et puis il ressort 14 pences dont il fait cadeau au même consommateur sur le prix du whisky, de la bière et des cigarettes.

Laissez-nous nos 17 pence, nous pourrons encore boire un verre de bière en plus.

Et de citer aux ménagères l'exemple de la France, ce paradis où chacun peut faire ce qu'il lui plaît de son argent, acheter des œufs, du poisson, de la viande quand il en a envie, ou l'ouvrier peut changer d'usine — ce qui est interdit ici — et où l'abondance triomphe avec la liberté.

Tout est relatif

Les ménagères anglaises sont-elles plus heureuses que les ménagères françaises ? C'est-là, au fond, toute la question des élections. Les femmes d'ouvriers anglais voient à la fin de la semaine leurs maris leur rapporter beaucoup plus que ne gagne un ouvrier français. Un manœuvre reçoit le samedi environ 5.000 francs, et une dactylo pas loin de 10.000. Mais ici les allocations familiales qui, dans les familles nombreuses françaises doublent parfois le gain du père de famille n'existent pas. Les impôts sont très lourds. Les loyers très chers, sept ou huit fois plus élevés qu'en France. A noter que les maisons ouvrières qui se construisent actuellement ont leur salle de bains. Finalement l'ouvrier célibataire ou marié est beaucoup plus favorisé qu'en France. L'ouvrier père de famille est à égalité, les classes moyennes écrasées d'impôts et de loyer sont plus éprouvées que les nôtres. Enfin il ne sert plus à grand chose d'être riche. L'inconvénient pour tous c'est le défaut de liberté et les tickets pour l'éternité. Pour conquérir le vote des ménagères, tous les partis déploient des efforts considérables. Les candidats se font accompagner par leur femme et les font parler après eux.

« Votez pour mon mari, a dit Mme Churchill à la réunion à laquelle j'ai assisté. Il en vaut la peine. »

Mme Attlee pilote elle-même la vieille auto de son époux.

Chaque parti a exigé de voir les femmes de ses candidats avant de les désigner et les a soigneusement chapitrées : on leur a recommandé de ne pas être trop élégantes. Pas de fourrure ni de chapeau tapageur.

On leur a fait suivre des cours de maintien sur l'estrade. La femme du candidat ne doit pas avoir l'air de savoir par cœur le speech de son mari. Son visage doit, au contraire, s'illuminer aux bons endroits, comme si elle venait, enfin, pour la première fois, de comprendre ce que voulait dire son époux.

Il y a plus de candidates qu'il n'y en a jamais eu : 125 pour 625 sièges. En outre, trois femmes font campagne pour leur mari empêché : la comtesse Landton remplace dans les meetings le comte malade. Mme Bennett, travailliste, parle au lieu de son époux, qui s'est cassé la jambe, et lady Patricia Lenox sert de voix à son lord et maître, devenu subitement aphone.

Que décideront les ménagères anglaises ? Il semble que beaucoup de femmes qui avaient voté travailliste voteront conservateur pour n'avoir plus à faire la queue devant les boutiques six ans après la guerre et n'avoir plus à payer tant d'impôts.

« Je puis vous le dire entre nous, disait devant moi Churchill, nous sommes en train de gagner. »

De gagner tout court ou de gagner des sièges, simplement ? Les deux partis sont sûrs de vaincre. Si le gouvernement travailliste l'emporte, ce ne sera plus, semble-t-il, que par une marge assez étroite. Si Churchill est vainqueur, ce sera de justesse.

Ce qu'il faut savoir sur le vote de jeudi

LES élections générales du 23 février pour le renouvellement de la Chambre des communes se font en Angleterre, en Ecosse, dans le pays de Galles et en Irlande du Nord, au scrutin uninominal à un seul tour, à raison d'un député par circonscription, élu à la majorité relative.

Le vote est naturellement secret. Il s'accompagne d'une opération de contrôle assez curieuse, pour réduire les fraudes au minimum. Chaque bulletin porte un numéro de série qui se trouve reporté sur le talon dont il est détaché. Dès que le bulletin est remis à un électeur inscrit le numéro « matricule » de celui-ci est inscrit à côté du numéro de série du talon. Une fois les bulletins triés et comptés, tout est mis en sacs, les bulletins d'un côté, les talons de l'autre. La Chancellerie royale les reçoit en dépôt et les détruit par incinération douze mois plus tard.

Candidatures : 100 livres par tête

C'est un système extrêmement simple, assez analogue en apparence, à ce que nous appelons le scrutin d'arrondissement. Mais l'absence d'un second tour, certaines règles et coutumes dûment observées, empêchent les combinaisons de dernière heure, les désistements compensateurs et ces tractations auxquelles certains pays ont voulu remédier en appliquant la « proportionnelle ».

Chaque parti désigne par circonscription un candidat qui doit aller y mener son troupeau et son programme. Comme l'acte de candidature doit s'accompagner d'un dépôt de 100 livres sterling, qui est conservé par l'Etat à titre d'indemnité si le candidat n'a pas réuni plus de 5 0/0 des bulletins, il en résulte que les candidatures isolées sont rares.

Les partis se chargent des mises de fonds, ce qui explique le nombre restreint des étiquettes politiques à grand rendement. On n'en compte en réalité que quatre : les conservateurs, les libéraux, les travaillistes et, d'importance moindre, les communistes. Les formations dissidentes ne réussissent que grâce à des conditions purement locales et à faire élire parfois quelques députés.

Economies forcées

Pour éviter que les formations richer n'évincent sans aucune difficulté les autres, en consacrant des sommes trop considérables à leur campagne, il est interdit à tout parti, quel qu'il soit, de dépenser plus de 400 livres par candidature. Sagement donc, lorsque les chances sont minimes, un parti s'abstiendra presque toujours de poser une candidature dans une circonscription perdue d'avance. Et comme le fait du candidat sans concurrent assure automatiquement l'élection sans scrutin du député « hors concours », l'économie est souvent appréciable... Elle écarte aussi les fantaisistes.

Toutefois, il semble bien que jeudi les trois grands partis aient décidé de jouer gros jeu. On vient, en effet, de reviser le découpage des circonscriptions ; elles sont réduites à 625 au lieu de 640, ce qui enverra 15 députés en moins aux communes.

1.866 candidats, 625 sièges

619 travaillistes dont 42 femmes, 620 conservateurs (28 femmes), 472 libéraux (14 femmes), 100 communistes (9 femmes) et 55 tsio-ist — en tout 1.866 candidats — se disputeront les suffrages de 34 millions et demi d'électeurs et d'électrices, soit 2 millions de plus qu'en 1945.

Etant donné le système à majorité relative, le nombre des députés qu'obtient un parti ne représente pas toujours sa force réelle dans le pays.

Le parlement qui vient d'être dissous était composé, en 1945, de 395 travaillistes, 185 conservateurs, de quelque 30 libéraux et d'une vingtaine d'indépendants.

Or, les travaillistes n'avaient recueilli que 11.500.000 voix contre près de 9 millions aux conservateurs.

Il peut paraître que la justice ne soit pas respectée dans la représentation populaire. Mais il est certain que la stabilité ministérielle et politique l'est, le scrutin assurant au vainqueur des majorités très suffisantes pour gouverner seul, jusqu'à ce que, selon la formule, le gouvernement s'aperçoive « que l'opinion du pays a changé » et décide de nouvelles élections, d'accord avec Sa Majesté.

Les élections précédentes

Jusqu'à l'apparition des travaillistes, comme « troisième parti » au parlement, les gouvernements avaient oscillé assez régulièrement entre « tories » et « whigs », c'est-à-dire entre le conservatisme et le libéralisme.

En 1918, les « labouristes » envoyèrent pour la première fois aux Communes un contingent important de députés : 63 contre 334 aux conservateurs et 127 aux libéraux.

Sous Bonar Law et sous Baldwin, l'ascension des travaillistes provoqua quelques perturbations et des élections nouvelles en 1922, 1923 et 1924. Cette dernière année, la majorité fut divisée entre conservateurs et libéraux, les travaillistes ayant 191, puis 152 sièges. Il y eut même un cabinet Mac Donald.

Mais en 1929, la majorité travailliste s'affirme aux élections nouvelles : 288 sièges contre 260 aux conservateurs et 59 aux libéraux. Ceux-ci s'écroulent, en tant que tiers grand parti.

Puis les travaillistes payent l'échec de Mac Donald. En août 1931, les conservateurs ont 471 sièges contre 52 au labour party et 33 aux libéraux. Alors, Baldwin et Chamberlain gouvernent avec les conservateurs qui, en 1935 ne sont plus que 347 contre 154 travaillistes. C'est cette Chambre des Communes qui fera la guerre et ne sera dissoute qu'en 1945.

La paix voit le triomphe inconstesté des travaillistes avec Clement Attlee : 393 sièges contre 181 aux conservateurs.

Dernière heure financière

BOURSE DE PARIS

TASSEMENT DU TERME, REPLI DE L'OR

C'était jour de réponse pour les primes et veille de liquidation du terme. Ce marché s'en est ressenti. A l'exception d'une dizaine de valeurs qui se sont assez bien soutenues, ce marché a été caractérisé par un tassement à peu près général, la réponse des primes ayant donné lieu à de nombreux abandons.

Le 5 p. 100 1949 fut-indemne ne put éviter cette tendance, alors que l'allure générale des ventes a été franchement bonne dans un marché animé.

Le comptant a été plus résistant et mieux orienté que le terme. Les spécialités de Londres ont été bien tenues, ainsi que de nombreuses valeurs étrangères.

L'or n'est replié : lingot, 535.000 contre 543.000 ; Napoléon, 3.960 contre 3.976.

VALEURS	Cours précéd.	Cours du jour
3 % perpétuel	33 10	32 60
Rente 5 0/0 1949	78	77 50
5 0/0 1920	113 90	113 20
4 1/2 Ar. Amortis. 1942	61 50	61 40
5 % Amort. 1942	61 90	62
3 0/0 Amortiss. 1945	58	59 20
Crédit Nat. 3 1/2 1942	1400	1400
Crédit Nat. juillet 1945	6100	6000
Banque de l'Indochine	9625	9625
Crédit National	5975	5950
Brasserie Goulets	2000	2050
Cusenier	2250	2250
Saint-Raphaël	8500	8500
La Suze	744	720
Raffineries Sucr.	3815	3815
Comptoirs Coloniaux	2780	2780
Dunod	2700	2700
Dynamit N. D.	3550	3490
Navigation	302	305
Poliet	281	280
S. N. C. F.	850	84
Banque de Paris et Pays-Bas	1420	1420
Banque Union Parisienne	1250	1250
Crédit Commercial de France	1575	1585
Crédit Industriel	1480	1495
Crédit Foncier de France	1295	1301
Crédit Lyonnais	1535	1535
Cie Financière Sucrs Fs	5300	5450
Société Marseillaise Crédit	1900	1910
Union Européenne	2140	2150
Suez (action capital)	108500	108200
Péchiney	2405	2380
Dunlop	1140	1150
Kleber-Colombes	1525	1550
Poliet et Chausson	860	872
Ciments Lafarge (act. B)	2805	2830
Métropolitain (Traction Empl.)	820	808
Chem. fer du Nord	1850	1907
Tramways de Shanghai	438	425
Afrique Occidentale	2550	2400
Lyonnaise des Eaux	1805	1792
C. P. D. E.	420	405
Aciéries	2345	2345
Compagnie Générale Electricité	4050	4010
Union d'Electricité	120	120
Gaz et Electricité Réunis	1005	1005
Télégraphie sans fil	835	838
Filatures Laines Fourures	585	588
Saint-Frères	1850	1850
Bon Marché	540	541
Galeries Lafayette	4 650	4590
Louvre	440	475
Printemps	453	450
Aluminium de Construction Mécanique	2640	2650
Citroën	1515	1476
Chantiers Saint-Nazaire	1445	1477
Five-Lille	738	735

VALEURS	Cours précéd.	Cours du jour
Forges Nord-Est	795	790
Denain-Anzin	1580	1598
Peugeot	2480	2485
Schneider	3900	3910
Tréfileries du Havre	1500	1498
Djebel Djerissa	4630	4600
Guegnon	1295	1295
Nickel	6100	6000
Ouenza	9525	9500
Penarroya	1329	1301
Francais des Pétroles	1480	1485
Huiles de Pétrole	1015	1011
Kuhlmann	1245	1260
Lorfa	1055	1041
Air Liquide	1130	1119
Ugine	2000	1985
Pechiney	2405	2380
Rhône Poulenc	1525	1550
Saint-Gobain	1790	1800
Auxiliaire de Navigation	3700	3700
Chargeurs Réunis	2750	2745
Transatlantique	750	750
Bons 4 % 1952	32950	32750
Bons 4 % 1958	19000	19000
Banque Ottomane	6250	6295
Canadian Pacific	5550	5550
Central Mining	21375	21700
East Asiatique Danois	23350	23500
Geduld	9250	9100
Rio Tinto	14875	14825
Royal Dutch 1-10	19200	19000
Wagons Lits	408	412

MARCHE DES COURTIERS

Claude Paz et Silva	492	490
Hotchkiss	1145	1120
Aoult	9100	9150
Unacos	8350	8350
M. Zaïtz	1320	1320
Caoutchouc	1420	1415
Hutchinson	2975	2975
Michelin B	2975	2990
Minot	400	401
Padang	1105	1130
Terres Rouges	291	285
Cuzzono	455	457
Pernod	1120	1140
Olympia	1775	1760
Galeries Barbès	790	
Entreprises Métropolitaine et Coloniale	1080	D 1150
Ranston	6300	6400
Canadian Eagle	1185	1165
Franco-Wyoming	6225	6375
Mexican Eagle	910	895
Shell Transport	2705	2750
Charters	2240	2210
De Beers (ord.)	1940	1940
Goldfields	3080	3095
Rand Mines	628	631
Turkis	1605	1610

MARCHE DE L'OR. — Or fin, 534.000 ; Napoléon, 3.960-3.950 ; Suisse, 3.750-3.740 ; Union latine, 3.660 ; Souverain, 4.540 ; 20 dollars, 18.610-18.560 ; 10 dollars, 9.040 ; 5 dollars, 4.510 ; Casse, 370 environ. — PAPIER : Dollar, 349 ; Escudo, 12.04 ; Suisse, 81.20 ; Djibouti, 161.90 ; Belge, 6.95.

MARCHÉ PARALLELE. — PAPIER : Livre, 915 ; Dollar (pet. coup.), 385 ; Suisse, 88.50 ; Belge, 7.40 ; Cour. dan., 39 ; Cour. nors., 38 ; Cour. suéd., 85 ; Florin, 84 ; Peseta, 7.75 ; Escudo, 12.25 ; Lire, 0.56 1-2. — ARGENT : pièces de 10 fr., 47 ; 20 fr., 94 ; 2 fr., 60 ; 5 fr., 200 ; argent fin, 8 fr. le gr.

BOURSES ÉTRANGÈRES

LONDRES. — Les conservateurs étant donnés gagnants à deux contre un dans les paris officiels (quelle déception se préparent ces imprudents !), le Stock Exchange a traduit son optimisme par une amélioration générale des cours. Toutefois, cette amélioration ne s'est pas étendue au volume des transactions, qui demeure restreint.

Industrielles, Valeurs nationalisées, Bâtiment sont en progrès.

Une raison technique de cette tendance est le remboursement par le Trésor, au cours de la semaine passée, de 51 millions de livres d'obligations 1 3/4 0/0 1950, qui n'ont pas été converties, dans les délais voulus, par les porteurs. Ces disponibilités se sont placées et ont influencé un marché très étroit.

A signaler, au cours de la séance de ce jour, une légère reprise de l'Anglo-Iranian. British Celanese se tasse. Unilever poursuit sa progression. Gains légers sur Rio, Recul de Young et Central Mining.

NEW-YORK. — Après une semaine entièrement dominée par le conflit des charbonnages, le marché boursier a été finalement impressionné par le fait que les producteurs industriels n'ont pas réduit leurs rendements. Il en ressort que le conflit va prendre fin rapidement. Il semble d'ailleurs que les propriétaires des mines soient décidés à céder.

Cette perspective donne au marché un renouveau d'activité. La séance a été marquée par un relèvement général et continu de la cote. Ferroviaires et Industrielles ont particulièrement bénéficié de cette ambiance.

La clôture se fait sur une tendance très ferme. Tous les indices terminent en hausse.

GENEVE. — La consolidation des cours se poursuit dans un marché calme où l'on n'enregistre guère de fluctuations importantes.

Gains sur Nestlé, S. K. F., Brown Boveri, Industrie du Gaz, etc.

COUPONS ANNONCES A CE JOUR

(Actions et parts)

DESIGN. des VALEURS	COUPON Net à payer
Nouvelle d'Industries Agricoles	67 ..
Aciéries du Nord (1 à 95/320)	25 ..
Citroën (certains d'Elite (1 à 1500)	60 ..
France Mode	49 ..
	Net
	Sud-Africain
Robinson Deep «B»	ah 1.7.425
Simmer and Jack	— 0.5.55
Sub Nigel	— 5.6.60
Consol. Main Reef	— 0.2.55
Durban Roodepoort	— 2.8.525
East Rand	— 2.0.975
Geldenhuis Deep est à 6/ 10 pour	— 2.3.75
Modderfontein «B»	— 0.3.70
Rand Mines	— 2.0.408
Rose Deep	— 1.7.425
Transvaal Land	— 1.4.65
Aciéries Modderf.	— 1.0.4875
New State Areas	— 0.5.525
West Rand Cons.	— 1.1.825
Durgerfontein	— 2.6.325
Kleinfontein (New)	— 1.3.2625
Randfontein Estates	— 0.11.10

au change moins 18 0/0 pour l'impôt français.

(et impôt Sud-africain non récupérable

20 Février 1950		
Consol. Prod. Chim. (1355 — nouv. 1955)	11 11	42 .. 28 ..
27 Février 1950		
Barrier Dauphin .. (1221)	11	100 ..
Commerciale Franc. Indochine ex-1918 1952	30	49 ..

OBLIGATIONS ET BONS

27 Février 1950		
Labaste 4.25 0/0	13 14	85 ..

HORS COTE

Depuis le 17 Février 1950		Net en £ sterl.
Gov. Deep. Négoc. ex-c. 60	..	2 ah 5.75
Crown Mines. — ex-c. 97	..	4 — 195
Deskan — ex-c. 74	..	0 — 5.5.5
Spitzkop Mines — ex-c. 56	..	0 — 3.55

au change moins 18 0/0 pour l'impôt français.

NOUVELLES FINANCIÈRES ET ÉCONOMIQUES

★ **CHIFFRE-RECORD DE LA PRODUCTION D'ACIER BRUT ET MOULE EN ALLEMAGNE OCCIDENTALE** en janvier 1950 : 907.109 tonnes contre 812.281 en décembre. Ce chiffre correspond à une production annuelle de 10.885 millions de tonnes, inférieure de 215.000 tonnes seulement au plafond de 11,1 millions de tonnes autorisé par les alliés.

★ **BEYROUTH** annonce l'autorisation d'exporter des OIGNONS LIBANAIS EN FRANCE et demande aux importateurs français de prendre contact avec leurs correspondants libanais.

★ **LE MINISTRE NEERLANDAIS DES FINANCES** est autorisé par le Parlement à contracter des EMPRUNTS INTERIEURS pour une valeur de 500 millions de florins, qui viendront s'ajouter à l'emprunt de 200 millions lancé le mois dernier.

★ **L'indice de LA PRODUCTION INDUSTRIELLE aux PAYS-BAS** s'établit aux alentours de 135 (base 100 en 1938) pour l'année 1949 contre 113 en 1948.

★ **On annonce officiellement que des négociations commerciales entre LA GRANDE-BRETAGNE ET L'INDONESIE commenceront au début de mars.**

★ **Une délégation commerciale finnoise est attendue à Londres en vue de la conclusion d'un accord entre LA GRANDE-BRETAGNE ET LA FINLANDE.**

★ **UNE DELEGATION BRITANNIQUE vient d'arriver à LA NOUVELLE-DEHLI afin de négocier les contrats d'achats de thé par la Grande-Bretagne pour 1950.**

★ **UN ACCORD COMMERCIAL ENTRE L'ITALIE ET LE PORTUGAL a été signé hier. Il porte sur un volume d'échanges équivalent à 16 millions de dollars. Fournitures : du côté portugais, poissons, minerais, cellophane, térébenthine ; du côté italien, produits métallurgiques, mécaniques, électro-mécaniques et chimiques.**

MEURTRIER EUTHANASISTE

Le Docteur Sanders comparait aujourd'hui à Manchester (U. S. A.)

NEW-YORK, 20 février (dépêche « Paris-presse-l'intransigeant »).

CACHE derrière les rideaux tirés d'un cottage gris dans l'un des faubourgs de Manchester (New Hampshire), le Dr Herman Sanders attend qu'on lui fasse justice. Dans le temple voisin, ses amis prient pour lui et demandent à Dieu de permettre « que cet homme de bien reprenne rapidement sa place parmi nous comme notre médecin ».

C'est ce matin que Sanders comparaît devant le jury pour répondre d'un « meurtre sans circonstances atténuantes ».

Le 4 décembre dernier, Sanders tua sciemment et volontairement, pour lui épargner des souffrances inutiles, une de ses malades, victime d'un cancer incurable, en lui injectant quarante centimètres cubes d'air dans les veines.

S'il est jugé coupable, à l'issue d'un procès qui durera probablement une quinzaine de jours, Sanders peut être condamné « à la pendaison par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive ».

Manchester, ville de 78.000 âmes, comme le reste de l'Amérique, est divisée : 60 % de la ville est canadienne française et catholique et est opposée à l'euthanasie par conviction religieuse et morale. La minorité protestante voudrait transformer l'affaire Sanders en cause célèbre qui préparerait la voie à la légalisation de l'euthanasie sous certaines garanties. A quoi les catholiques ripostent, prenant comme exemple le récent procès Bridgeport où une jeune fille fut acquittée comme « momentanément irresponsable » d'avoir tué, à coups de revolver, son père, lui aussi victime d'un cancer incurable : « Faut-il que votre fils vous tue quand vous serez vieux, malade, incurable ou gênant ? »

Nouvelle tension Est-Ouest

WASHINGTON ROMPRAIT cette semaine avec Sofia

(De notre envoyé spécial permanent Louis FOY.)

WASHINGTON, 20 février (par câble).

UNE rupture des relations diplomatiques entre les Etats-Unis et la Bulgarie paraît imminente. Le département d'Etat remettra, cette semaine, un ultimatum au ministre de Bulgarie à Washington, Peter Voulov, exigeant que le gouvernement de Sofia rétracte en quarante-huit heures sa note du 19 janvier dernier demandant le rappel du ministre des Etats-Unis à Sofia, Donald Heath.

Si le gouvernement bulgare ne donne pas immédiatement satisfaction aux Etats-Unis, le gouvernement américain remettra ses passeports au ministre de Bulgarie et rompra les relations diplomatiques avec Sofia.

Ce serait la première fois que les Etats-Unis rompent depuis la guerre les relations diplomatiques avec un Etat.

Dans la note du 19 janvier, Sofia déclarait que M. Donald Heath était désormais « persona non grata », alléguant qu'il était un espion, qu'il avait comploté contre la Bulgarie. Mêlant son nom à celui du vice-premier ministre Kostov qui fut, depuis, condamné à mort et exécuté.

Sofia s'offre le luxe de défier Washington

L'irritation des milieux diplomatiques américains est d'autant plus grande que le 20 janvier, le Département d'Etat demanda déjà à la Bulgarie de rétracter ses accusations. Sofia ignora la note américaine. Le Département d'Etat patienta un mois pour éviter une rupture qui le priverait d'un poste d'écoute important dans les Balkans.

UN PAQUEBOT DANOIS EN FEU

Les 200 passagers ont été recueillis par un navire sauveteur

COPENHAGUE, 20 février (A.P.-Reuter). — M. H.U. Garde, directeur de la Compagnie des Vapeurs Reunis, annonce que le paquebot danois « Kronprins-Olav », faisant route d'Oslo à Copenhague, est en feu à dix milles de la péninsule suédoise de Kullen, au bord de Helsingborg. La radio de Farsund, dans le sud de la Norvège, signale que deux cents passagers ont quitté le bateau dans des canots et tenté de gagner le rivage. Le paquebot suédois de la ligne Atlantique « Stockholm » est arrivé sur les lieux du sinistre et a pu recueillir tous les passagers, tous Scandinaves.

Après plusieurs heures d'efforts, le feu, dû à l'imprudence d'un fumeur, était circonscrit, mais les dégâts seraient considérables.

UNE CINQUANTAINE DE FRANÇAIS ENCORE PRISONNIERS A KIEV ?

VIENNE, 20 février (A.F.P.). — Le caporal Anto Schenk arrive aujourd'hui à Vienne avec 29 autres prisonniers italiens. Rapatriés de Russie, 23 nationalités ont été représentées à un moment donné dans un camp de prisonniers de guerre de Kiev.

Il resterait dans ce camp, à l'heure actuelle, une cinquantaine de Français, 400 Hollandais, 5 Grecs, 6 Norvégiens, 4 Finlandais, 3 Suisses, un Portugais et même un officier britannique de la Royal Air Force jadis abattu au-dessus de l'Allemagne.

UN MOYEN COMMODE DE TRANSPORT

LE JEUNE TERENCE WILLIAMS se fait parachuter au-dessus de sa maison

(De notre correspondant particulier Stéphane ROUSSEL)

LONDRES, 20 février. (Par téléphone). — « Où allez-vous comme cela ? demandaient au jeune Terence Williams plusieurs collègues qui travaillent, comme lui, aux studios cinématographiques de Denham, près de Londres.

Et Terence répondit :

— Je vais juste faire un saut chez moi pour déjeuner.

Il ne croyait pas si bien dire !

Terence Williams, qui a aujourd'hui 33 ans, était, pendant la guerre, parachutiste.

Il a exécuté les sauts les plus périlleux au-dessus de la France et de la Grèce.

C'est donc à ce moyen de transport rapide et direct qu'il pensa lorsqu'au bout d'une semaine de dix jours de travail aux studios on lui annonça qu'il n'aurait qu'une seule journée de repos chez lui.

Six heures de chemin de fer...

Or, Terence Williams n'habite pas loin de Denham, mais le voyage par chemin de fer est compliqué. Il prend deux heures et demie auxquelles viennent s'ajouter une demi-heure de marche à pied. Trois heures en tout ! Et six heures de voyage, aller et retour, pour une seule journée de repos, c'est beaucoup pour l'ancien parachutiste et il s'en alla trouver un ami qui fait partie d'un club d'aviateurs à Elstree.

Les deux hommes y louèrent un avion.

Williams avait obtenu, auparavant, une autorisation spéciale du ministère de l'Aviation civile lui permettant de sauter en parachute.

L'avion prit l'air à 12 h. 35, ayant à bord le pilote et le jeune Williams qui portait un habillement complet de parachutiste.

Vingt minutes plus tard, alors que l'avion se trouvait exactement dessus de la maison de Williams, dessus de la maison de Williams, l'ancien aviateur sauta d'une hauteur de trois cents mètres...

Il atterrit dans un champ à soixante mètres environ de chez lui.

Et à 13 heures, exactement, il était rendu, conformément à l'horaire qu'il avait prévu.

HOLD-UP A HANOVRE : 80 MILLIONS VOLES

HANOVRE, 20 février (A.F.P.). — Deux bandits masqués ont attaqué ce matin à Hanovre deux caissiers qui se rendaient de la banque centrale du Landstag à une banque privée et se sont emparés d'une somme de un million de D.M. (plus de 80 millions de francs).

lavés avec LUX, vos lainages restent neufs deux fois plus longtemps

Ce confortable chandail que votre mari aime tant, comment l'avez-vous conservé si mœlleux depuis plus d'un an ? En le lavant avec Lux, tout simplement. La mousse de Lux, abondante et douce, fait merveille pour les lainages, même les plus fragiles, et ne les feutre jamais. Toutes les fois que vous les lavez avec Lux, vous les retrouvez aussi souples, aussi doux qu'auparavant.

POUR TOUS VOS LAVAGES DÉLICATS

LX-13-117

C'EST UNE SPÉCIALITÉ LEVER

Sport Paris-presse partout l'intransigeant Sport Paris-presse partout

TOULOUSE n'est plus qu'à un point de LILLE

SAINT-ETIENNE-BORDEAUX (1-1). — Au cours de la seconde mi-temps du match Girondins-Saint-Etienne, les avants bordelais harcelèrent sans cesse la défense locale et Jacquin eut l'occasion, à diverses reprises de se mettre en vedette. Ici, il bloque la balle que convoitait (à droite) le redoutable Kargu, cependant que De Cecco s'interposait.

Reims en résistant au dauphin (match nul) a sauvegardé la position du leader... battu

D'UNE façon générale, on ne prévoyait pas que la 23e Journée du championnat de division nationale donnerait lieu à des sensations exceptionnelles et sauf pour le match Toulouse-Reims, on désignait assez facilement les vainqueurs.

C'était une erreur et des clubs comme Strasbourg, Sochaux et Rennes n'ont pris aucune réserve pour bousculer les prévisions les mieux établies.

Le coup de théâtre le plus sensationnel est à porter à l'actif de l'équipe de Strasbourg, qui a tout bonnement battu Lille et, de ce fait, singulièrement amélioré sa position, qui en avait bien besoin.

Un rouage grippé à Lille

Après la difficile victoire remportée jeudi à Lille sur Rennes, il faut bien convenir qu'il y a quelque chose qui ne « tourne pas rond » dans la formation lilloise qui, cependant, peut invoquer, comme raisons, la fatigue consécutive à une série de matches joués en peu de jours et l'absence dans son attaque des deux excellents ailiers Walter et Lechantre.

La fatigue a aussi causé ses effets dans le comportement de l'équipe de Bordeaux qui n'a pu faire mieux que match nul avec elle de Saint-Etienne. Celle-ci peut penser qu'elle a effacé la mauvaise impression laissée par sa défaite de jeudi devant Metz et Bordeaux prétendre qu'il a limité les dégâts tout en reprenant un point à Lille et en restant au contact de Toulouse. Tout va donc très bien !

Mais il en va moins bien pour Metz battu par Nice avec une netteté impressionnante, Lens vaincu chez lui par Marseille et le Stade Red Star qui abandonna deux points à Sète. Metz et Sète ne sont pas définitivement condamnés, mais leur position est bien périlleuse.

Celles de Lens, de Montpellier et du Stade Red Star ne sont guère meilleures et Montpellier a joué un match bien faible hier contre le Racing Club de Paris au Parc des Princes.

Le Racing, club tranquille

Le Racing fait partie du lot des clubs « tranquilles ». Il ne paraît plus avoir une chance au titre, encore que dans une compétition aussi fantaisiste que celle de cette saison, rien n'est impossible, et comme Nice qui partage la cinquième place avec lui, puis Roubaix, Sochaux et Marseille, le club « ciel et blanc » a toute quiétude en ce qui concerne sa fin de saison.

Reims est donc l'adversaire le plus à craindre du triumvirat qui dirige le vaisseau du football « pro », mais on accorde si peu de confiance à son attaque de plus en plus inefficace, que la cote du onze champenois ne s'élève pas et est plutôt en baisse.

Rennes a battu Nancy, heureusement, on dit les critiques assistant au match, et cela lui donne un peu d'air et d'aise, mais il faudra aux Rennais et aux Nancéiens continuer à combattre d'arrache-pied s'ils ne veulent se voir rejoindre par les clubs qui sont pour le moment derrière eux.

Nimes a totalisé

En seconde division, Nimes, leader indiscuté du groupe, n'a pas marchandé sa peine devant Troyes, qui a été copieusement rossé (9-1) et les Nimois, qui n'avaient pas besoin de cet avantage, ont appris avec satisfaction que Le Havre et Cannes — ses survivants — avaient été battus : le premier par Lyon, le second par Valenciennes.

Des autres résultats de 2e division, il faut retenir la victoire très nette du Mans sur Alès, qui n'est jamais un adversaire facile à réduire, et celle de Monaco sur Amiens, ainsi que le match nul de Rouen avec Nantes. Besançon — qui est en retard d'un match — s'est gentiment défait de Toulon et peut se croire virtuellement troisième, mais même dans ce cas, le club franc-comtois est loin du Havre (6 points d'écart).

Villard, Andrée Tournier, Charlet et Suzanne Costamagna se sont partagé les victoires à Chamonix

CHAMONIX. — Disputé sur un tracé comportant 48 portes le slalom du Grand Prix de Chamonix demandait de sérieuses qualités athlétiques. Pour les dames Andrée Tournier prit sa revanche, prenant 5" 6-10 pour le total des deux manches, à Suzanne Costamagna d'assez seconde. Cette dernière devrait remporter le combiné. Chez les hommes ce fut Gaston Villard, un coureur du Dauphiné, qui remporta l'épreuve, s'adjugeant en outre le combiné.

Angenier, vainqueur de la descente a été troisième au combiné. Le premier étranger, le Suisse Oscar Gerstch, de Wengen, se classe dixième.

● **Des révélations au Grand Prix des Jeunes.**

SAINT-GERVAIS. — Après avoir confirmé la classe de Simon de Cardaillac samedi dans l'épreuve de descente, le Grand Prix des Jeunes qui s'est poursuivi dimanche par le slalom a révélé un nouvel espoir susceptible de prendre rang dans quelques années au sein de l'équipe de France. C'est Emile Matel, vainqueur de l'épreuve du slalom, réalisant les meilleurs temps dans les deux manches.

Le jeune Mégevan René Sulpice, vainqueur dans la catégorie des minimes avec un temps excellent, est lui aussi un futur espoir dans quelques années seulement car le jeune coureur n'a actuellement que 15 ans et demi.

Quant aux Italiens ils firent impression dans la descente de samedi, mais ils se révélèrent médiocres en slalom. L'espoir Scelsione devant abandonner à la suite d'une chute et Palman, leur premier coureur classé, faisant septième.

DUCHESNEAU.

TOULOUSE et SÈTE veulent convertir PAU cet après-midi au football

PAU. — Le match Girondins-Lille, joué à Bordeaux, avait passionné le Sud-Ouest et fut une révélation pour beaucoup de spectateurs. Aussi, la rencontre Toulouse-Sète qui va se dérouler aujourd'hui, mardi gras, sur le stade de rugby de la Croix-des-Princes, s'annonce-t-il précis en tous points. Les bureaux de location fonctionnent à plein. Faudra-t-il jouer à guichets fermés ? C'est ce que redoute la société organisatrice, l'Association des Prisonniers de guerre.

Nous avons eu au bout du fil, Toulouse et Sète et ces clubs nous ont donné la composition de leur équipe.

Les Toulousains ne présenteront pas Mouynet et Lanfranchi, qui se sont blessés contre Reims. Ibrir touché également, est cependant du voyage. Marty, longtemps indisponible va essayer de se réadapter tandis que le jeune Albin aura droit à un repos mérité.

A Sète, Renko et Mihoubi seront au repos mais M'Sid et Gamperre formeront l'ultime défense.

La vedette restera incontestablement Bompierre. Pour lequel une escouade de Landais joue « d'abnégation » afin que le second ait du fil à retordre. Ces deux derniers jours du Stade de Mont-de-Marsan.

Les deux clubs nous ont affirmé leur désir de convertir au ballon ovoïde les Palois qui sont pourtant d'après de rugby. N'réussiront-ils ? La qualité de ces rien ne dépend et, en tous cas, la composition de leur équipe est une sûre garantie :

TOULOUSE F. C. — Ibrir (dossard n° 1) ; Frey (2), Aimar (3) ; Mercadier (4), Fortunel (5), Sbroglia (6) ; Thomas (7), Camarata (8), Poblome (9), Marty (10), Benedetti (11).

SETE. — Pons (1) ; M'Sid (2), Bompierre (3) ; Galibert (4), Foix (5), Momberta (6) ; Koranyi (7), Jelinek (8), Fontaine (9), Friederisch (10), Baucomort (11). — BRUNO.

TOULOUSE déplace sa meilleure équipe

TOULOUSE. — Les Toulousains se sont entraînés hier soir avec leur meilleure équipe. Il n'y aura donc aucune surprise dans la composition de l'équipe qui rencontrera Sète cet après-midi au stade Jean-Dauger. Il s'agit de la même que celle qui a battu Reims à Toulouse. Seul Albin, qui a été légèrement blessé à la cheville droite, ne figurera pas dans l'équipe. Il sera remplacé par Ibrir, ancien joueur du Stade Toulousain, qui a déjà joué avec Frey et Aimar.

Le public paraît en passer d'assister à une rencontre très intéressante, d'autant plus que les Sétois de leur côté présenteront quelques-uns de leurs meilleurs éléments. — A. TORT.

BORDEAUX-NIMES doit en « Coupe » à Toulouse réaliser 5 millions

TOULOUSE. — Le Stadium a reçu, hier, 15.000 spectateurs et fait 2 millions 500.000 francs de recettes, ce qui est un record. Pour la première fois, on avait installé des chaises le long de la touche et une sorte de « promenoir » sur la piste.

Mais, dimanche, on doublera ces chiffres pour le Derby du Sud-Ouest : Bordeaux-Nimes en huitième de finale de la Coupe de France. Des chaises seront installées dans tous les emplacements libres, la piste sera entièrement recouverte d'un plancher de bois.

— On fera 5 millions, ont annoncé les Toulousains avec fierté.

— Mais on annonce mieux pour Toulouse-Lille : la municipalité a ordonné la construction de praticables sur toute l'étendue de la piste, ce qui fera 35.000 spectateurs et 7 millions de recettes. — R. J.

Nos routiers préparent leur saison

A la Ronde du Carnaval à Aix-en-Provence

MOUJICA casse son pédalier et "Milo" CARRARA gagne devant Pernac et Piel

(De n. envoyé spéc. Robert JOURDAN)

AIX-EN-PROVENCE (par téléphone).

LE Carnaval d'Aix-en-Provence fait une large place au sport, chaque année, le lundi, avec la traditionnelle « Ronde de l'Amicale Vélo-Club Aixois ».

Aujourd'hui, le succès populaire est sans précédent.

Il faut dire que la vieille cité du roi René n'a jamais connu un tel engouement. Le soleil magnifique de dimanche a incité tous les Provençaux à venir fêter Carnaval à Aix. Beaucoup sont encore, aujourd'hui, sur place.

Moineau restera un mois à Sainte-Zacharie et participera au Derby de La Ciotat, au Critérium des Routiers de Cannes et au Catox.

Mais voici le début officiel de la Ronde. Sur le cours Mirabeau, les concurrents sont présentés au public qui les ovationne les uns après les autres. Mais les plus chauds applaudissements vont, certainement, à Coppi, à Schotte, à Moujica et à Bobet.

A Serse COPPI le premier sprint

A 14 h. 52, M. Boutière, président du comité des fêtes d'Aix-en-Provence donne le départ aux 50 coureurs pour les 79 tours d'un circuit de 1 km. 200, soit 84 km. à parcourir au total.

Le régional Canavèse mène les deux premiers tours et enlève les premières primes.

Mais la soudure ne tarde pas à se faire et au 12e tour, tout revient dans l'ordre. Seul Remy est decroché sur accident de chaîne. Puis, les régionaux Néri, Rosa et Canavèse contrôlent la course entre les 12e et 20e tours. A noter pourtant une tentative d'échappée de Bobet et Rosa et au 14e tour, mais cela dure peu. Au 16e tour, Remy a 1' 15" de retard.

Le peloton est toujours compact. Rosa et Canavèse tentent une nouvelle échappée à deux tours du second sprint, mais ils sont rejoints.

Et la deuxième série des sprints est disputée par tout le peloton, sauf Remy, et Moujica l'emporte devant Pernac.

Une prime de 20.000 francs sur huit tours, amorcée au 23e tour, amène enfin la bagarre, mais Fausto Coppi qui n'a pas l'intention de laisser partir les tenors, contrôle la course en Dupont accidenté est très attardé.

Au 32e tour, « Fach » compte sept secondes d'avance sur ses deux poursuivants, 15 secondes sur le peloton et 1' 45" sur Dupont.

Ce dernier est doublé au tour suivant.

Puis, au 33e tour Matteoli et Piot rejoignent Fachleitner. Dupont s'est joint à eux, mais avec un tour de retard.

Matteoli en tête à mi-course

A la mi-course au 35e tour, Matteoli est en tête devant Fachleitner et Piot. Ils ont 20 secondes d'avance sur le peloton.

Matteoli devant Fachleitner et Piot remporte la quatrième série des sprints.

Du peloton, Fautrier, Carrara, Moujica et Moineau prennent la direction de la chasse. L'écart se réduit peu à peu et au 41e tour, il n'est plus que de cinq secondes.

Au classement général, Moujica mène toujours avec 10 points devant Matteoli et Coppi 5 points.

Moujica et Carrara au 45e tour se sauvent mais seul Carrara réussit à rejoindre, Moujica tombant dans le virage de la Fontaine.

Entre temps, Matteoli enlève la prime de 5.000 francs, puis il crève au 46e tour et rejoint au 47e tour qui voit d'ailleurs le peloton absorber les fugitifs.

Piel s'échappe après les sprints et prend rapidement une confortable avance. Il enlève ainsi une prime de 50.000 francs au 56e tour mais il est rejoint au tour suivant et tout rendre une nouvelle fois dans l'ordre.

Mais, au 58e tour, l'échappée décisive se produit. Fausto Coppi, Piot et Moujica prennent la fuite.

Le sixième et avant-rednier sprint pour le classement est remporté par Moujica.

Au 65e tour, les trois hommes sont rejoints et Carrara s'échappe seul.

Moujica, qui semble avoir course gagnée, joue de malchance et à quatre tours de la fin casse son pédalier. Il prend un vélo de fortune pour essayer de rejoindre car le dernier sprint sera décisif, les points attribués comptant doubles.

Carrara a été rejoint dans les derniers tours.

Moujika, après avoir rattrapé la moitié de son retard, a cassé à nouveau sa chaîne.

La fin de course, qui a été splendidement menée par Moujica, Carrara et Fausto Coppi a malheureusement été gachée par les juges à l'arrivée. Ceux-ci n'ont pu s'y reconnaître avant confondu dans des classements precedents, Piot et Piel notamment. De plus, le règlement absurde qui donnait comme vainqueur le totalisateur du plus grand nombre de points après la série des sept sprints, interdisait à un concurrent accidenté dans les derniers tours le gain d'une victoire.

LE CLASSEMENT

1. CARRARA ;
2. Pernac ;
3. Piel.

"MOUJICA méritait la victoire" reconnait Carrara

Moujica était vraiment le plus fort et sans son accident qui lui a fait perdre un demi-tour, il gagnait facilement cette ronde d'Aix, reconnaît le vainqueur Milo Carrara.

J'ai été accidenté et ai dû m'employer pour revenir en roulant vraiment vite. Fausto Coppi était très sévèrement marqué. Néanmoins, quand il s'échappa en fin de course avec Moujica, il fit le trou.

Il fallait chasser très fort derrière eux pour arriver à faire la jonction. Ce n'est pas évidemment un genre de course pour lui, mais il a prouvé qu'il était déjà en forme pour Milan - San Remo.

COPPI *Pour terminer sa préparation avant Milan - San-Remo, Fausto Coppi courra quelques critériums et, peut-être, le 2 mars, le Grand Prix de l'U.C.L., à Paris.*

« Je pense être prêt à ce moment-là, pour cette épreuve que l'intéresse particulièrement, mais, dites bien que je crains les Français dans San Remo, car quelques-uns d'entre eux sont déjà en grande forme. Moujica et Carrara l'ont prouvé aujourd'hui. »

PIEL *Roger Piel, qui n'a pas encore digéré sa défaite du vélodrome de Marseille contre l'espoir allobroge Matteoli, en poursuite, déclare :*

« Depuis, je ne vécu plus que de revanche. Ce jour-là, j'avais mon matériel. En attendant, je vais participer à une épreuve cet Ancenon, organisé par Fabien Galateau. »

MOUJICA frustré de la victoire

Dernière minute

MERQUEY jouera centre LASAOSA défaillant DARRIEUSECQ et TERREAU sont convoqués

Le demi de mêlée Lasaosa, toujours blessé à l'œil connaître à la F. F. R. qu'il ne pourrait être présent pour France-Angleterre de rugby samedi à Colombes.

En conséquence la « Sélection » a convoqué le Montois Darrieusecq, au titre de remplaçant. Et du même coup elle a demandé à TERREAU d'être présent à l'entraînement de Colombes, afin de pallier toute défection possible.

Quant au Toulonnais MERQUEY il jouera au centre de la ligne de trois-quarts, avec LAUGA.

Reste le problème de l'arrière et de l'ouverture à résoudre. — G. V.

● Baour à Londres

LONDRES. — Le champion de France des poids légers, Roger Baour, qui a assisté hier, à Paris, au combat de Montané contre Des Garrod, est arrivé ce matin en compagnie de son manager Raymond Ferrier.

Baour rencontre demain Allen Tanner, qui a boxé à Paris devant Bonnardel, il y a trois semaines.

Gérardin étant Oran, Senfftleben sera épaulé par Robert Naeye pour ses débuts parisiens en américaine.

"Toto" GÉRARDIN : Une belle figure qui doit rester en dehors de l'aventure

Y A-T-IL eu une génération de vedettes qui, la trentaine largement passée, arrivent à crever régulièrement le plafond de ce que l'on pourrait appeler les possibilités athlétiques ? On pourrait croire, en effet, que ces hommes qui ont nom Boretra, Cochet, Gérardin, Leseur sont faits d'une autre matière que ceux qu'ils affrontent, et cela avec le gros handicap de l'âge.

Il n'en est rien. Ils ont eu et conservent encore ce que l'on peut dénommer la classe sans doute. Mais s'ils arrivent à garder la même souplesse, ou presque, qu'autrefois, le même afflux nerveux, la même virtuosité, ils le doivent surtout à l'organisation de leur vie, à leur sagesse à l'abri de tout excès, à leur moral hautement élevé, à la compréhension du rôle qu'ils ont à jouer au sommet de la hiérarchie sportive.

La façon dont Toto Gérardin se repêcha pour la finale du Grand Prix du Conseil municipal, sa place de second derrière l'invincible Reginald Harris, mais devant le Hollandais Derksen, dénotèrent en plus d'une grande intelligence de la course, un finish magnifique fait de souplesse et de vélocité extrême.

Avant cette finale, assis au bas du perchoir, Gérardin écoutait Georges Berretrot, toujours malin, lui tenir le raisonnement suivant :

— Toto, tu n'es pas fou ! Tu ne peux pas espérer battre à la régulière Harris et Derksen les plus vites ici. Tente donc ta chance : démarre dès le départ, « débine-toi, tes deux adversaires se regarderont dans les yeux, hésiteront deux ou trois secondes à courir après toi. La fortune réussit aux audacieux.

Gérardin écoutait ces paroles du rusé Berretrot, sans mot dire. Il partit, puis revint quelques minutes plus tard travaillé sans être convaincu par cette suggestion, qu'il considérait comme un peu diabolique.

Puis il répondit :

— Non, je me battrai à la loyale, tant pis si je suis battu. Mais éviter le sprint, cela me semblerait déserter un peu, ce ne serait pas digne de moi. En championnat du monde, où le titre seul compte, peut-être... Mais pas ici !

Tout Gérardin, beau champion à panache, si loyal et si sympathique, est là.

Mais, peu après, parlant de sa carrière, il semblait mûrir une arrière-pensée :

— Pourquoi n'ais-je fait que du sprint jusqu'ici ? Pourquoi ne pas avoir goûté plutôt aux joies et aux souffrances de l'effort prolongé ? Ce sera le regret de ma vie.

Et reprenant cette idée, il ajoutait :

— Je commence par les Six-Jours, puis les américaines, puis la route. Et que diriez-vous si je préparais Bordeaux-Paris ?...

Cela ressemblait à une galéjade, ce n'en était pas une...

Gérardin veut-il repartir vers une nouvelle carrière ? Il serait fou pour lui d'y songer : il ne faut pas que cette belle figure du cyclisme de vitesse se trouve un jour effacée par des échecs dans d'autres spécialités.

Qu'il s'amuse à tâter des Six-Jours pour divertir la galerie et sans trop y croire, entendu. Mais de là à se lancer vers d'autres aventures, il y a une marge que Gérardin ne franchira pas.

par Gaston BÉNAC

Les jeux sont faits pour le 5 mars, en championnat fédéral

PERPIGNAN - RACING
AV. BAYONNAIS-TOULOUSE

DEUX ÉVENTS des seizièmes de finale, en rugby...

Quatre matches de classement restaient à jouer en division fédérale du Championnat de France de rugby pour qu'on puisse constituer les seizièmes de finale (2e acte) qui seront joués PAR ELIMINATION DIRECTE le 5 mars prochain. Deux d'entre eux se sont terminés sur un résultat prévu : Limoges, en effet, chez lui, a réussi à battre Dax (25 à 3), et le Racing a eu raison du Creusot (9 à 6). Par contre, deux surprises sont intervenues. Tout d'abord, Lavelanet, sur son terrain, a eu raison de Périgueux (11-6).

Ensuite, le Stade Dilonnais — ô ironie du sort ! — qui n'avait jamais pu remporter une victoire depuis le 6 novembre dernier, a enregistré son premier succès au détriment de Vichy (13-11).

par Géo VILLETAN

Du jeu trop dur à Dijon

Mais, à Dijon, il y eut quelques accrocs. Si Lauga se montra brillant, par contre l'arrière Banet fut blessé et rendu indisponible. Enfin, en seconde mi-temps, le jeu devint à ce point heurté, que l'arbitre dut arrêter le match.

De sorte qu'au terme de ces dernières rencontres, le classement final des trente-deux qualifiés a pu être fixé noir sur blanc de la façon suivante :

1. Lourdes, 28 pts (+43) ; 2. Castres, 27 (+102) ; 3. Toulon, 27 (+67) ; 4. Vienne, 26 (+92) ; 5. St. Montois, 23 (+26) ; 6. Romans, 23 (+22) ; 7. Montauban, 23 (+21) ; 8. L.O.U., 22 (+30).

9. Montferrand, 23 pts (+38) ; 10. Pau, 23 (+31) ; 11. Limoges, 23 (+17) ; 12. Soustons, 23 (—6) ; 13. Perpignan, 22 (+26) ; 14. Cognac, 22 (+22) ; 15. Begles, 22 (+9) ; 16. Aviron Bayonnais, 22 (+9).

17. St. Toulousain, 23 pts (+11) ; 18. Béziers, 22 (+21) ; 19. Auch, 22 (—10) ; 20. Racing, 21 (+24) ; 21. Perigueux, 21 (+24) ; 22. Dax, 21 (0) ; 23. St. Rochelais, 21 (—9) ; 24. Brive, 19 (+8).

25. Narbonne, 21 pts (+23) ; 26. Mazamet, 21 (+23) ; 27. St. Tarbais 21 (+14) ; 28. Valence, 20 (+25) ; 29. Biarritz, 20 (—16) ; 30. Carmaux 19 (—5) ; 31. Vichy, 19 (—28) ; 32. Angoulême, 19 (—33).

Quelques modifications

Le classement des 32 clubs permit alors de constituer les seizièmes de finale (voir tableau ci-contre). Mais on constata alors que Lourdes tomberait sur Angoulême, que Castres devait affronter Vichy, que Limoges allait retrouver Dax et que Soustons aurait à se manifester à nouveau devant Périgueux. Matches qui précisément eurent lieu en poules de six. Quelques modifications furent alors apportées au programme et l'on obtint : Lourdes-Vichy, Castres-Angoulême, Limoges-Périgueux et Soustons-Dax.

Parmi les seize matches inscrits à la journée fédérale du 5 mars, certains ne manqueront pas d'intérêt. Le Racing affrontera en effet Perpignan pour sauvegarder le standing du rugby parisien, et l'Aviron Bayonnais se mesurera au Stade Toulousain. Ce qui en d'autres temps eût constitué une belle finale.

Montferrand-Brive, Bègles-Béziers, Vienne-Biarritz, par ailleurs, formeront de belles têtes d'affiche pour la petite « suite en do majeur » du championnat.

Pour ces seize matches les terrains seront désignés mercredi matin par le bureau de la F.F.R.

En excellence, Paris sera représenté en seizièmes de finale par le Stade Français, le C.A.S.G., le Métro et Poissy. Ce qui est un succès.

Voici les seizièmes de "Fédérale"

- Lourdes-Vichy.
- Castres-Angoulême.
- Toulon-Carmaux.
- Vienne-Biarritz.
- St. Montois-Valence.
- Romans-St. Tarbais.
- Montauban-Mazamet.
- Lyon Olympique-Narbonne.
- Montferrand-Brive.
- Pau-Stade Rochelais.
- Limoges-Perigueux.
- Soustons-Dax.
- Perpignan-Racing.
- Cognac-Auch.
- Bègles-Béziers.
- Avir. Bayonnais-St. Toulousain

...et les seizièmes d'Excellence

- Oloron-Stade Français.
- Metro-Poitiers.
- Roanne-Saint-Junien.
- Tulle-Hendaye.
- St. Bagnerais-Prades.
- Libourne-Ceret.
- Châteauvenard-C.A.S.G.
- Grenoble-St-Jean-de-Luz.
- Trignac-Gujan.
- Monteau-les Mines - Annecy.
- Mauleon-Moulins.
- Pamiers-Peyrehorade.
- La Mure-Decazeville.
- Lanmezan-Chambery.
- Tours-Espetaza.
- St. Ledonien-Poissy.

HUGUET (devant BORDEAUX) fut le meilleur homme de SAINT-ETIENNE

SAINT-ETIENNE. — **Le match Bordeaux-Saint-Etienne a été passionnant à suivre, non pas que la qualité du jeu présente ait été au-dessus d'une nette moyenne, mais parce qu'on s'est demandé longtemps si les locaux, bien qu'handicapés par la blessure de De Cecco, allaient pouvoir conserver jusqu'au bout la maigre avance due à un but de Castellani.**

Ce match a permis de constater la très grande forme de Huguet qui se laissa très rarement prendre en défaut par de Harder. Il est vrai que l'arrière international employa souvent de rudes moyens.

Dans le camp bordelais Swiateck a étalé lui aussi sa grande classe doublée d'un calme imperturbable. Trois autres Stephanois, Cuissard, Jacquin et Rémy ont droit à une mention, tandis que Kargu, Libar, Gallice ont beaucoup plu chez les Bordelais.

CAZON.

● Au Mans brillante attaque.

LE MANS. — Le penalty sifflé en sa faveur à la 75e minute, alors que les deux opposants étaient à égalité — 2 buts partout — est à l'origine du succès du Mans.

Se sont mis particulièrement en vedette : Lang, Pouillot, Zygmont et surtout le goal Thuau.

Il se trouve que pour avoir été sévèrement battu Alès se montra tout de même menaçant en plusieurs circonstances.

Mais ses avants de pointe et en particulier Alvarez II et Rochat nous ont paru insuffisamment soutenus par Blaha par exemple, qui loua trop volontiers en retrait.

Alès d'ailleurs se désunit dans le même temps où le Mans appuyait ses efforts.

GRASSIN.

● Nancy força Rennes à lutter.

RENNES. — La victoire des Rennais sur Nancy aurait pu être plus probante, mais les Nancéiens mirent tout en œuvre pour vaincre.

Ils firent plus que se défendre et le plus souvent dominèrent leurs adversaires. Les Rennais, une fois de plus, ne firent pas preuve de grande classe, leurs avants furent barrés et ils ne pouvaient mieux faire à la mi-temps que match nul.

Citons à Nancy en tout premier lieu le Lorrain Pleymelding qui fit une partie étourdissante de brio et Favre, qui, dans les buts de Nancy se révéla un défenseur émérite et aussi un capitaine remarquable.

A Rennes se distinguèrent Rousseel et surtout Taylor, qui fut l'animateur de la ligne d'avants. Grumelon fit son devoir et rien de plus.

J. MORIN.

PÉRIGUEUX, VICHY et DAX terminèrent en «victimes»

LAVELANET. — Lavelanet a pris une belle revanche sur Périgueux. La partie fut très agréable à suivre, correcte, aérée et rapide. Pilon, mal secondé par une ligne de trois-quarts timide et maladroite, préféra chaque fois qu'il en avait l'occasion taper soit en touche, soit par dessus les lignes arrière ariégeoises où Rubio se montra plein de décision.

Les meilleurs à Périgueux : Pilon, très précieux par ses coups de pied, Fenfrède et Buché ; à Lavelanet : Rubio, Villerouge et Basset.

● Vichy échoua...

DIJON. — En première mi-temps, le jeu est très ouvert des deux côtés. Le Stade mène par sa ligne d'avants et fait jeu égal à la touche avec Vichy.

Au cours de cette mi-temps, l'arrière de Vichy a été blessé. A la reprise, l'avantage est aux visiteurs.

Remarqué parmi les joueurs de Vichy, Lauga, qui a fait une très belle partie, ainsi que l'arrière Banet.

● Dax fut pris de vitesse.

LIMOGES. — Partie plaisante, au cours de laquelle les Limousins firent preuve d'une très nette supériorité.

Les Dacquois, privés de Lasoaso, concédèrent deux essais seulement avant le repos.

Vingt minutes de la fin, Rex, en marquant un essait splendide, se blessa grièvement à une jambe et dut être emporté hors du terrain.

Malgré leur facile succès, les Limousins souffrent de dissensions à l'intérieur de l'équipe, comme le prouva la tension Hirigoyen-Aymard.

Les meilleurs furent Rex, Dubarry, Bordeaux, Parlon, Brégéras, à Limoges : Dupin et Peymartin à Dax.

SOULIE.

● Le Racing fut supérieur

LE CREUSOT. — Le Racing fut supérieur en lignes arrière grâce à ses internationaux, notamment Porthault et Jeanjean, brillants attaquants. Declaux fut surtout précieux par ses coups de pied précis en touche.

Les troisième lignes ailes Bourrier et Candau firent un gros travail, se portant rapidement sur l'attaque adverse pour l'étouffer au départ. Le demi d'ouverture Dionnet remplaçant Dizabo, fit une partie excellente ainsi que l'arrière Rimel, très adroit sur la balle et sur l'homme.

Le pack creusotin bien que luttant à sept, domina. Mérée, Baukiewiez et Bellon firent un gros travail à la touche et se montrèrent de maître dans le corps-à-corps du jeu. Les demis Rousseau et Vailleau furent égaux à eux-mêmes. La ligne de trois-quarts composa une défense remarquable. L'ailier Pelletier, comme à l'ordinaire, fut le meilleur attaquant.

Quant à Sinet, arrière, blessé au début de la rencontre, il se retrouva en fin de partie.

M. HUBER, l'infirmier qui porta secours à Deportes lors de son accident mortel au Tour de Suisse, est convoqué à Bruxelles où, ce le sait, le procès sera jugé le 10 mars. On prétend que M. Huber pourrait certains renseignements propres à faire reconsidérer l'affaire.

GOUJON, au Pré-saint-Gervais, a battu Roland Watel, Montrez, Beltrame, Leduc, Ancourt, etc.

LES TOULOUSAINS ASSISTERONT A BORDEAUX-NIMES

Une sage résolution a été adoptée par les dirigeants toulousains.

En dehors de l'entraînement normal, aucun match amical n'aura lieu à l'occasion des 8e de finale de la Coupe de France et l'équipe toulousaine sera pour une fois fois au stade... en spectatrice de l'importante rencontre Girondins-Nimes, qui promet d'être la plus intéressante de la journée.

La location d'ailleurs fonctionne déjà et laisse prévoir une affluence record.

"Pas de pitié... au train !" criait REROLLE à HAMZA

mais ce fut Mimoun qui triompha

(De notre env. spéc. Ray. MARCILLAC)

GIEN (par téléphone).

ROGER REROLLE, le dynamique manager de l'A.S. Montferrandaise, devait être, hier, à Gien, après le Challenge de la Faiencerie, beaucoup plus fatigué que ses coureurs. Pendant l'épreuve, il n'arrêta pas. On le voyait partout à la fois et il accomplit bien, pour son compte, une douzaine de kilomètres, hurlant des conseils et des ordres :

— Allez, Hamza, pas de pitié, sonnée au train !

Puis, un peu plus loin, Claviller passait avec, dans sa foulée, un racingman.

— Je n'en veux pas de ce maillot bleu, Cla-Cla, s'égosillait Rerolle, il faut le lâcher.

Ce débordement d'enthousiasme eut deux résultats :

1° Hamza (troisième), légèrement fatigué par une grippe récente, força trop son talent au début et ne fut pas pour Mimoun l'adversaire redoutée, car le Racing était privé de Pujazon. Par ailleurs, le colonel Fredet, président de la section d'athlétisme des « bleu et blanc », nous a annoncé pour le « National » l'incorporation de Joly (ex-international) dans l'équipe qui se présenterait ainsi : Mimoun, Pujazon, Petitjean, Verfaillie, Joly et Badet.

Mimoun au-dessus du lot

Sur le plan individuel, Mimoun galopa au-dessus du lot. Jamais en difficulté, il se contenta d'un petit démarrage à 800 mètres du but, qui laissa Gerou (deuxième) sur place.

— Jamais, je n'ai trouvé l'allure vive, nous confia-t-il, j'ai simplement souffert à cause de mes chaussures à pointes, trop longues, sur ce sol dur, et qui m'ont blessé aux pieds.

Hamza, en possession de tous ses moyens, est-il capable de lâcher Mimoun au « train », seule possibilité de vaincre son adversaire ?

Nous en doutons, bien que le Marocain ait montré l'énormes qualités dans ce domaine.

Pour se débarrasser de Mimoun à l'heure actuelle, il faudrait un Zatopek, lâchant pied à un km. de l'arrivée.

2e Pas équipes, l'A.S. Montferrandaise survoltée, remporta un succès complet, classant sept hommes dans les seize premiers.

Cependant, il ne faut pas prendre trop à la lettre ce classement par pek en pleine forme, et encore il n'est pas démontré que le Tchécoslovaque puisse y parvenir.

Cerou se comporta magnifiquement. On peut prévoir qu'au cross des Nations, le 25 mars, sur le très difficile parcours de l'hippodrome de Boitsfort à Bruxelles, qui comportera 14 kilomètres, l'ancien berger d'Auvergne sera un de nos meilleurs représentants.

● Le Havre a connu sa plus lourde défaite

LYON. — Lorsque M. Vincenti siffla la fin du match, M. Félix Louot vint donner l'accolade à son capitaine, Heisserer.

Enfin, le onze lyonnais, après tant de revers, apportait une belle satisfaction à son président : il venait d'infliger aux Havrais leur plus lourde défaite en championnat.

La ligne d'avants lyonnaise, avait trouvé subitement son punch avec l'ailier Ferrier qui fut, le meilleur lyonnais, avec Deligny.

S'il fallait juger le Havre sur cette partie, on devrait se montrer sévère.

Pourtant Saunier fut neutralisé le plus régulièrement du monde par Deligny. Stricanne n'était pas en verve. Bersoulé et Ranzoni n'ont pas fait preuve de leur maîtrise habituelle et seuls, peut-être, Schirching et l'avant centre Christiansen rappelèrent, par instant, que le Havre était tout de même une belle équipe, deuxième de sa division.

P. M.

● Nantes a laissé échapper la victoire

ROUEN. — Faute d'avoir attaqué le ballon, les Rouennais en ont été privés par trop rapide, et dont les joueurs n'eurent qu'un souci : celui de s'en débarrasser au plus vite au profit d'un partenaire mieux placé.

A Rouen Leroux et Vecchies sont seuls à noter. Nantes présenta une équipe homogène d'où émergèrent une défense solide et décidée, le demi aile Staho et les inters Heil et Sculler. — Pierre LARDIERE.

8 ANS EN U.R.S.S.

par Ettore VANNI
(traduit de l'italien par J. P. CASTEL)

Alternative: coucher à Radio-Moscou ou ne pas manger

Résumé des vingt-quatre chapitres précédents. — Directeur du quotidien Verdad (Vérité), *Ettore Vanni quitte l'Espagne à la fin de la République, pour se réfugier en Russie. Il arrive à Leningrad à la fin mai 1939. Ettore Vanni voudrait s'arrêter à Moscou, mais il est envoyé d'abord en Ukraine, puis à Kuibicev comme éducateur dans une école pour enfants espagnols, où il fera un assez long séjour. Jusqu'à la guerre. La colonie est alors évacuée et transférée çà et là. Les enfants employés dès l'âge de treize ans, dans les usines ou aux champs, souffrent notamment de la faim et du froid. Plus tard, Ettore Vanni est envoyé comme ouvrier à l'usine Molotov, à Gorki, « quartier américain », et ensuite dans un sovkose (entreprise agricole d'Etat). Le N.K.V.D. lui a bientôt proposé de « travailler » à son service d'espionnage, et il a été contraint d'accepter. « Mais, dès lors, dit-il, je n'ai qu'une pensée : fuir. » L'auteur rapporte les conditions misérables de l'existence du peuple et même des profiteurs. Sur sa demande, Vanni est, un jour, renvoyé à la colonie d'enfants.*

En mars 1946, j'appris que la plupart des Italiens en Russie (ils n'étaient pas plus d'une dizaine) étaient retournés en Italie où se trouvaient sur le point d'y retourner. C'était le représentant d'alors du Parti Communiste Italien à Moscou, Paolo Robotti, qui s'occupait de leur rapatriement.

Je désirais ardemment quitter la Russie, mais toutes démarches que je pouvais faire d'Eupatoria ne pouvaient être qu'infructueuses. Je ne connaissais pas Paolo Robotti.

Les renseignements que me donnaient des personnes qui se trouvaient alors en Crimée ne m'incitaient guère à lui adresser ma requête. Ce que je devais faire tout d'abord, c'était me rendre à Moscou. Je savais avec certitude, qu'en 1943, Togliatti lui-même avait proposé inutilement ma candidature à Radio-Moscou. On n'avait pas pu résoudre le problème de mon logement. (C'est du moins ce que l'on me dit quatre ans plus tard, mais je suis fermement convaincu que la Blagoieva, éminence grise du Komintern, avait tout simplement saboté la proposition de Togliatti.) J'écrivis pourtant à Robotti, et, quelques jours après seulement, il me répondit en me réclamant une autobiographie complète : vie, faits accomplis, origines sociales, etc., etc... Le lendemain, je lui adressai ce document, et le 30 avril, on me remit un télégramme du vice-président du « Comité pour les transmissions radiophoniques près le Conseil des ministres ». Je devais me trouver à Moscou le 15 mai. Le premier pas vers mon retour en Italie était fait. Les autres devaient être moins faciles.

La sollicitude avec laquelle ma démarche avait été accueillie avait une explication : en ce temps-là, à la rédaction italienne de Radio-Moscou, travaillaient d'autres camarades qu'on devait renvoyer en Italie, et notamment l'un d'eux, à qui l'on s'intéressait plus particulièrement. Robotti, qui éprouvait de grosses difficultés pour obtenir des Russes son visa, pensa emporter la décision à partir du moment où il aurait un remplaçant à présenter.

Et pourtant, il s'était trop hâté en pensant que, de cette façon, l'affaire était réglée.

Un salaire mensuel pour une chambre meublée

Je commençai à travailler le 15 mai. Cette fois non plus, le problème de mon logement n'avait pas été résolu. Jusqu'au mois d'août, je fus obligé de dormir dans la rédaction même, ce qui était d'ailleurs le sort d'autres rédacteurs. Vers la fin août, une employée de la même radio me loua une chambre pour 800 roubles par mois. C'était tout mon salaire de rédacteur : exactement, je gagnais une cinquantaine de roubles de plus ; je dois pourtant dire que les articles et les traductions étaient payés à part, les premiers selon leur valeur, jusqu'à 80 et 100 roubles la page, et les traductions à 10 roubles la page.

Chaque page dactylographiée devait être de 30 lignes, et chaque ligne de 60 syllabes. Les premiers temps, les intervalles, les virgules et les points étaient comptés comme syllabes, puis s'établit un système de plus minutieuse économie. Pendant les premiers mois, je réussis à gagner jusqu'à 4.000 roubles, mais, vers la fin de l'année, les déboires commencèrent. Le terrible mot « économie » sema la tristesse partout. La transmission à la radio de travaux originaux fut réduite au minimum, et le chef de notre section eut même un avertissement du parti et se vit infliger une amende pour avoir dépensé trop d'argent, en payant les rédacteurs. L'ordre fut donné d'utiliser au maximum les extraits de presse et les bulletins de la radio.

En raison de l'absence d'une des traductrices, je dus m'adapter aux traductions. Mes gains baissèrent brusquement. Je touchais à peine plus de 1.000 roubles. Alors se posa le dilemme : ou continuer à payer la chambre, mais en renonçant aux repas, ou, si je voulais manger à ma faim, retourner coucher dans la rédaction.

La Radio avait un dortoir collectif tout près de ses locaux, sur la même place Puiskin, une des plus centrales de Moscou. Dans le dortoir, il y avait plusieurs places libres, mais c'est en vain que je demandai à l'administration de m'en attribuer une.

Où l'on travaille pour devoir de l'argent...

Un camarade de la rédaction espagnole m'indiqua la voie à suivre, celle dont il avait usé, et il s'offrit à m'aider. Un soir, nous parlâmes avec la fonctionnaire chargée des « maisons-habitations », et donc du dortoir collectif. Sans préambule, je lui demandai :

— Combien veux-tu pour me donner un lit ?

— Donne-moi ce qu'il m'a donné, répondit-elle en me montrant le camarade qui m'accompagnait.

Je lui donnai 500 roubles, et elle-même se chargea de toutes les formalités : visa de la milice sur le passeport et enregistrement au bureau de la radio qui chaque mois encaissait le loyer. On ne pouvait reprocher sa conduite à cette femme : elle avait deux enfants, elle était enceinte. Avec son salaire et celui de son mari réunis, elle ne recevait que 700 roubles par mois pour son foyer.

A la fin de janvier, je m'installai dans le dortoir collectif ; j'avais à payer 80 roubles par mois pour la lumière, le chauffage et l'entretien. Le dortoir était privé de radiateur : il y avait pour le chauffer un poêle à bois et charbon ; pendant tout l'hiver, il ne fut allumé que quatre fois. La lingerie — serviettes, draps et coussins — était changée une fois par mois : il arriva aussi qu'elle ne fut changée qu'après deux mois. Le nettoyage était du même style.

Nous étions six à habiter là : deux Espagnols, deux Italiens, un Roumain et un Polonais. Celui qui protestait sans arrêt parce qu'on n'éclairait pas le poêle et parce qu'on ne changeait pas le linge était un ex-cheminot de Florence, d'environ soixante ans. Depuis un an, il luttait pour retourner en Italie. Il était notamment citoyen soviétique et membre du parti russe, ce qui, pour un pauvre diable comme lui, compliquait singulièrement les choses. Il ne se lassait pas d'exposer au Comité du parti les conditions dans lesquelles était abandonné le dortoir, mais toujours sans succès. Tout ce qu'on put obtenir, fut que l'on affectât une femme à l'entretien. C'était une jeune paysanne des environs, venue chercher du travail à Moscou uniquement pour avoir la carte d'alimentation. Nous lui donnions souvent un peu de notre pain.

Souscription pour un cercueil

Je cherchais à obtenir des traductions auprès de quelque organisme de propagande, mais les rares Italiens demeurés à Moscou avaient fait de ce travail une espèce de monopole, et par tous les moyens empêchaient les nouveaux venus d'y toucher.

Chaque fois qu'on passait à la caisse — ce qui se produisait toujours avec dix, quinze ou vingt jours de retard — nous assistions à des scènes délicieuses. Ceux qui protestaient le plus étaient les traducteurs et les dactylos. La comptable leur payait inévitablement des sommes inférieures à celles qu'ils avaient prévues. Les salaires de ces humbles fonctionnaires étaient dérisoires. Il se produisait souvent que l'on devait faire des souscriptions pour secourir une dactylo malade ou une autre à qui on avait volé ses cartes d'alimentation.

Une fois on dut faire une souscription pour une speakerine qui avait perdu son enfant et qui n'avait pas d'argent pour acheter un cercueil. Une speakerine, suédoise me semble-t-il, qui gagnait une centaine de roubles par quinzaine, donna plusieurs fois sa démission en demandant de retourner dans son pays ; on ne l'autorisa pas. Elle écrivit alors à Molotov, de qui Radio-Moscou dépend directement ; elle n'obtint pas de réponse. On dit que Molotov avait appelé le président de la radio et que, désormais, les speakers seraient payés « plus que dans n'importe quel autre pays ». Mais le temps passa, et la Suédoise continua à maigrir.

Dans notre rédaction même, un juif, extrêmement cultivé, ne touchait souvent que 100 ou 150 roubles par quinzaine ; parfois rien, et il advint même qu'il se trouva débiteur. La chose arriva à beaucoup d'entre nous, surtout lorsque fut réduite la transmission des textes originaux. Ce qui semble absurde est très facilement explicable. Si quelqu'un, par exemple, avait gagné, l'année d'avant, une moyenne de 300 roubles par mois, il devait, l'année suivante, souscrire à l'emprunt pour 5.400 roubles (150 pour cent), qui étaient retenus sur ses appointements de rédacteur, mois par mois. Que l'on ajoute les autres charges, et l'on verra ce qu'on pouvait encaisser, si l'on n'avait pas la possibilité de trouver du travail en dehors.

Des personnes dans cette situation, ou dans une situation pire, il s'en trouvait dans toutes les rédactions, et surtout dans les divers bureaux rattachés à la radio. Seuls les dirigeants, le président et les vice-présidents, vivaient somptueusement. Outre leurs salaires élevés, ils jouissent d'avantages de toutes sortes : auto, vêtements, tabac, attributions spéciales de vivres, etc... Les petits chefs de service, par contre, sont à peine mieux traités que les rédacteurs. Mon chef de section encaissa une fois, en ma présence un rouble et 40 centimes : c'était tout son salaire, mais il est juste de préciser qu'on venait de lui retenir l'amende à laquelle j'ai fait allusion plus haut. Les seuls avantages qu'ont les chefs de service consistent à recevoir chaque mois des bons pour les cigarettes, du savon, et autres choses qu'ils revendent au marché noir pour arrondir leur gain.

Parmi les habitudes des grands chefs, celle-ci mérite d'être notée : s'ils rencontrent un rédacteur ou un employé dans les couloirs ou dans les escaliers, ils baissent la tête pour n'avoir pas à répondre au salut. Mis à part l'un d'eux, Filipov, le seul qui me soit paru correct et humain, tous les autres étaient d'une grossièreté orgueilleuse.

Au cours de l'hiver 1946-47, il fut question de réduction du personnel. En effet, le gouvernement avait donné des instructions pour que l'effectif des employés fût réduit de vingt pour cent. A Radio-Moscou, on aurait dû liquider environ 600 personnes ; on en vit partir une quinzaine environ.

(Copyright 1950 by « Paris-presse-l'intransigeant » and « Page internationale ».)

(Voir « Paris-presse-l'intransigeant » à partir du 24 janvier.)

Prochain article :

RENDEZ-VOUS AVEC LA BOGOMOLSKAIA

UN MANŒUVRE TUE UN CHIFFONNIER

NANTES, 20 février (dép. « Paris-presse-l'intransigeant »). — Un drame de mauvais voisinage a éclaté, hier soir, à Nantes, rue du Bois-Tordu. L'ancien hôtel du Petit-Saint-Nicolas, dévasté par les bombardements et abandonné par son propriétaire, est devenu un bâtisse sordide où, sous une toiture en partie crevée, s'abrite tout un monde étrange d'habitants en situation plus ou moins régulière.

Dans ce milieu, les bagarres sont fréquentes et déjà l'an dernier une d'elles se termina par un meurtre. Hier soir, comme le manœuvre Alfred Lemaneur, 53 ans, menait un train d'enfer avec sa maîtresse, la femme Marvin, un voisin, le chiffonnier Corentin Guerrier, dit Titin, 28 ans, voulut les faire taire. Mais le manœuvre le prit fort mal et se précipita sur Titin qu'il tua sauvagement en lui portant, dans la région du cœur, trois coups de tranchet de cordonnier. Le meurtrier a été arrêté.

Une fillette de 8 ans est morte

Le pharmacien avait livré une dose de salicylate concentré

Les juges de Louviers diront s'il est responsable

(DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER.)

EVREUX, 20 février.

Le tribunal correctionnel de Louviers va avoir à se prononcer mercredi sur une affaire assez compliquée d'homicide par imprudence.

Les laboratoires Clin, qui fabriquent du salicylate de soude, ont été obligés, en 1946, par suite de la pénurie de flacons, de modifier la présentation de leurs produits, et de vendre le salicylate en solution concentrée. Ils ont avisé les pharmaciens de cette modification, mais les médecins n'en ont pas été avertis.

Le 28 février 1946, le docteur Urbain était appelé par les époux Portois pour soigner leur fille, Monique, âgée de huit ans, atteinte de rhumatismes articulaires. Il prescrivit une solution de salicylate de soude de Clin, à prendre à raison d'une cuillerée à café toutes les trois heures. Le lendemain, la fillette était dans le coma. Transportée à l'hôpital de Louviers, elle y mourut rapidement.

Le docteur Blanchet, médecin-chef de l'hôpital, et M. Petit, pharmacien, membre du Conseil de l'Ordre des Pharmaciens, estimèrent que l'ordonnance avait été mal exécutée par le pharmacien de Louviers, M. Hermand.

M. Hermand, ingénieur chimiste, qui assiste Mme Hermand, pharmacienne, dans l'exercice de sa profession, ayant constaté que l'ordonnance mentionnait sans distinction des médicaments pour Mme Portois et des médicaments pour sa fille, demanda au jeune Portois qui apportait l'ordonnance :

— Pour qui est le salicylate ?

L'enfant aurait répondu :

— Pour ma mère.

Le jeune Portois assure maintenant qu'il n'aurait pas fait cette réponse.

Controverse d'experts

Quoi qu'il en soit, le pharmacien a livré la dose concentrée qui est mortelle pour un enfant, sans même se renseigner auprès du médecin comme il aurait dû le faire.

En ce qui concerne la maison Clin, sa responsabilité n'est pas en cause, car il appartient aux pharmaciens de préparer les doses conformément aux prescriptions du médecin et aussi aux doses maxima inscrites au Codex.

Les experts, après autopsie et analyse du sang et des urines, concluront que la dose était toxique, mais qu'il n'était pas établi qu'elle ait provoqué la néphrite et l'urémie auxquelles avait succombé la fillette. D'autres, par contre, estiment que le salicylate absorbé par Monique Portois a causé la mort de cette dernière.

Mercredi, les experts confronteront leurs opinions à la barre du tribunal de Louviers, qui entendra les plaidoiries de Me Lenglet, de Rouen, pour Mme et M. Hermand, inculpés, et de Me Chevalier, des Andelys, pour la famille Portois, partie civile.

Après son accident de ski

LE PRINCE ALI KHAN BOITERA PENDANT UN AN

SAANEN (Suisse), 20 février (U.P.) — Le prince Ali Khan, qui a été, hier, victime d'un accident de ski, se trouve actuellement à l'hôpital de Saanen, avec une fracture complexe de la jambe droite. Il ne pourra pas marcher sans canne ou sans boiter pendant un an, déclare-t-on dans les milieux proches du médecin qui le soigne.

LES AMOUREUX de St MARTIN

Les promeneurs de la rue de la Gaieté considéraient avec stupéfaction, samedi, des personnes courant en long, en large et en travers sans raison apparente. C'était tous ceux à qui nous avions remis, ELLE ou MOI, l'enveloppe du départ du rallye des amoureux et qui se précipitaient, d'étape en étape, vers le caribou qui les attendait.

M. Albert Jouan, 3, rue La Rochelle, un jeune homme du quartier, réussit à boucler le circuit en moins de cinq minutes, enlevant ainsi l'imperméable gratuit et quotidien de « Paris-presse-l'intransigeant ».

Pour tous ceux qui ne sont pas arrivés et qui n'ont franchi que les première étapes, voici quels étaient les magasins de vêtements correspondant aux énigmes : à l'enseigne dont les voyelles O O I I, c'était le « Domino noir », première étape.

A la deuxième étape, la « Coupole » correspondait la charade. La troisième étape était le magasin qui évoquait deux fêtes à souhaiter, c'est-à-dire « Rosée-Claude ».

Un objet insolite — un paquet de cigarettes — au milieu du vêtement signalait la quatrième étape : « Gaieté-Elégant-Tailleur ».

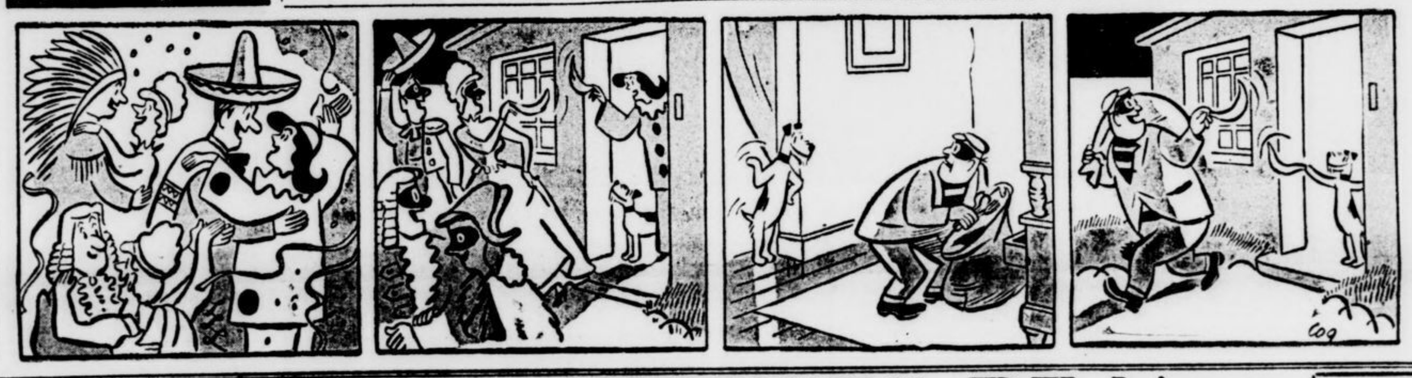
Enfin, l'arrivée était à la « Gaieté ».

Tout cela sous le signe de la gaieté, évidemment.

Hier, nous avons été stoppés quelque part, place de l'Etoile, par M. Henri Bars, 3, passage de Vanves, à Paris (14e arrondissement).

Aujourd'hui, c'est le premier des six jours des Amoureux de Saint-Martin, dans la rue de Rivoli. Nous serons donc rue de Rivoli à partir de 18 h. 30, quelque part entre la rue Saint-Paul et l'Hôtel de Ville, lisant le même « Paris-presse-l'intransigeant ».

MAM'ZELLE SOURIS par Coq



LES PETITES ANNONCES DE Paris-presse l'intransigeant

100, RUE RICHELIEU — 100, RUE RICHELIEU

NOS PETITES ANNONCES

sont reçues
100, rue de Richelieu
de 9 heures à 18 heures;
7, place Clichy : de 8 heures à 24 heures,
et 35, rue des Abbesses : de 8 heures à 20 heures
(sauf dimanches et fêtes)

Demandes d'emplois 75 fr.

J H. 16 a. prés. p. a. parents ch. place comm. ou industr. P.P. 526

Equipe qualif. charpente bois ch. trav. ch.-lie en déplacem. Fouilly, 2, r. Tilleul, Wattrelos (Nord).

Cé. 41 a. inspecteur maison commerce et succursales multiples A.O.F. pend 15 a. cherche place similaire où accorderait direction. Ecr. « Paris-presse » 517.

25 a. bon rendeur, conn. bien publicité pour. ayt dir. entr. ch. suppl. disp. hor. Paris, pourrait monter hor. vente ou publ. Prés. sérieux. 11, r. Chapon, Aubervilliers.

EMPLOIS DE BUREAU

J.F. lic. droit angl. dactylo réf. ch. tr. travaux divers ou ens. 2 ans. Ecr. M. Sarl 7a, ALE. 55-69 h. ouvr.

1 FILLE 20 ans, 1 an pratique sténodactylo cherche place. Ecr. « Paris-presse » 524.

J. Femme ménagr. compt. Elect. tr. expér. capable secrét. dem. emploi stable. Ecr. Mme Caulay 33 bis, rue Doudeauville (18e).

J H sténodact. compt. bilans corresp. exc. réf. financière ch. pl. stab. appoint. 25. *Paris-presse* 510

Sténodact. rap. ch. empl. demi-journ. ou quelques hour. par semaine. Ecrire PARIS-PRESSE n° 513

GENS DE MAISON

Jeune Fille 23 ans sachant cuisine cherche place bonne à Paris. Ecrire « Paris-presse » 525.

REPRESENTANTS

M. 26 a. introd. confis. pâtiss. boulang. épic. b. clientèle démarr. P.-de-C. Centre, ch. repré. sentation. Ecrire *Paris-presse* 520

Ing. chimiste introd. indust. rép. Lyonnaise ch.h. repré. *P.-p.* 521.

ALGERIE Repréc. métropolitain ch. carte sér. F.B. 8, r. Varenne.

Offres d'emplois 350 fr.

BUREAU

TENEUR DE LIVRES rech. par comptable agréé, sérieuses réf. et C.A.P. exig., libéré serv. milit. (ch. suite, max. 25 a. Se prés. G. Pradier, 261, fg St-Antoine, 10-20 h

Maison de distribution de Films cherche très bon comptable qualifié. Ecr. référ. et prétent. Service du Personnel M.G.M. 37, rue Condorcet, Paris (9e).

On dem. aide-compt. dactylo ex. pér. sér. réf. ex. Ecr. *P.-p.* 819

Dem. comptable capable H. ou D. un samedi ap.-m. p. mois. Lab. 74-80

Employe homme 25-35 ans bon TENEUR DE LIVRES sach. parf. calculer pr faire factures et relev. état stocks. Ecrire HAVAS 242.590, rue Vivienne, 17. Paris.

Rech. jeune fille secrét. sténodact. très capable présent. bien. RISCUITERIE A. et H. ADAM, 6, rue du Parc, SAINT-MANDE.

Comptable connaissant centralisation, célibataire, 25-30 ans, demandé urgent pour Congo. Ecrire C.F.E.B.C. 111, rue Raynouard PARIS (8e) en joignant copie intégrale références.

STENODACTYLO

pren. sténo angl. et franç. expér. sér. réf. lib. de ste. Se prés. lundi ou mardi apr.-midi, 23, rue Baizac

DACTYLO TELEPHONISTE. Urgent. Sofia, 71, av. Ternes, Paris (1er ét.)

Recherch. Secrétaire sténodactylo parfaite, connaissance anglais, allemand. Se présenter BRINTET, 10 bis, place Clichy 9e apr. 19 h.

COUT. MODES CONFECT.

Brod. Cornely tte points atelier. Ginisty, 11, r. Marché-St-Honoré.

GENS DE MAISON

Dem. b. à tt f. pr café-rest. Se prés. 136, bd V.-Hugo, St-Ouen.

Cherche très bonne cuisinière pour grande maison 20 km. Londres. S'adresser : Porto Carerro, 63, avenue Raymond-Poincaré, Paris.

INDUSTRIE

Demande Ajusteur pour prototype ou AJUSTEUR-OUTILLEUR. COROLLER et Cie, 25, rue du Surmelin, Paris (20e).

Dem. peintre au pistolet, sér. réf. Se prés. lundi 20 février, 13 h. à 17 h. 30 : Sté SEVITA, 116-120, r. de Neuilly, Puteaux (S.).

Dem. monteurs électriciens qualif. de 11 à 12 et 17-18 h. Massias, 15, rue Hégésippe-Moreau (18e).

Chefs plombiers pour Dakar capables mener chantiers importants sont recherchés, très hauts salaires. Ecr. référ. à Az. Barras Lyon n° 6955. Discrétion assurée

Offrons logement à ELECTRICIEN bon DEPANNEUR. Ets S.A.E., 77, Bld Jean-Jaurès, CLICHY.

Dem. PROJETEUR 1er échelon mach.-outils et outillage. PEROT, 5, av. de Villiers. WAG. 89-20.

Grande Entreprise Métallurgique région parisienne cherche :

CHEF D'ATELIER ou TECHNICIEN

expér. pr Atelier de Presses très import. Ecr. n° 67.061 Contentieux Publicité, 8, qu. Dordogne (17e). 3 fr.

AJUSTEURS-OUTILLEURS spécialisés outils à décour. Ecrire 110, Bd Saint-Denis, Courbevoie.

Sté CONSTR. MECANIQUES de Stains embauche de ste pr trav. équipe 44-48 h. (à 24-28 h. 30)
TOURNEURS FABRICATION P.2
FRAISEURS FABRICATION P.2
ALESEURS P.2
FRAISEURS OUTILLEURS P.2
Travail assuré. Cantine. Se prés. 11, rue 87, av. A.-Briand, Stains.

I SELLIER coun
I FERREUR toutes voitures
I PEINTRE et Amilcar Hotchkiss.
SOFIA, 71, av. Ternes (1er ét.).

DESSINATEURS Transport mantention
PROJETEURS 1er échelon ou étud. 2e échel.
Ecr. ét. Devz, 4, r. Caille-Se q. tr.

ON DEMANDE
TOURNEUR et **FRAISEUR**
de FABRICATION P.1 et P.2. Ecr. seulement avec références à pe15603 Publicité Sweeria, 36 ter r. de la Tour-d'Auvergne, Paris.

Recherchons
CHEFS D'EQUIPE TOURNEURS
Très sérieuses références exigées. Situat. stable. Cantine. Comptoir.
Ecr. av. références à MASON 366 46, rue de Lille, PARIS (7e).

LA REGIE NATIONALE DES USINES RENAULT
demande :
1°) DESSINATEURS
études ou projeteurs spécialistes en études d'outillage d'emboutissage et de découpage ;
2°) DESSINATEURS études ou projeteurs spécialistes en études d'outillage d'assemblage carrosserie
3°) Très bons DESSINATEURS d'études mécanique générale, débutant se spécialiser dans les calculs de résistance.
Se présenter avec références 10, avenue Emile-Zola, à BILLANCOURT.

Industrie Métallurgique Parisienne demande un bon TRACEUR **CHAUDRONNIER** et **CHARPENTE** pour le poste de **CONTREMAITRE** d'un atelier important.
Ecrire à ROYER n° 876 46, rue de Lille, Paris (7e) qui transmettra.

Cn AJUSTEUR Elect. court radio RADIAC, 206, r. Lafayette-10e.

DIVERS

Sté indép. rémunér. à dames bonne prés., capables affort de Sté tr. import. Se prés. 22, rue Le Peletier, 10 à 12 et 14 à 17 h.

Cher. J. Fem. secrét. pour voyag. France-Portugal. S'adress. Hôtel Bayard, r. du Conservatoire, chambre 118, mardi 17-20 h. R. réf.

On demande urgence COURTIERS PUBLICITE bien introduits. DUHAMEL, 92, rue Lafayette.

Rech. pour serv. comm. H. ine conn. import. export. colonies, sér. référ. exigées. Ecr. av. curr. vit. DELPLACE, 7, rue Scribe, Paris

Modèles payés cheveux blancs pr application teinture par spécialistes. Se présenter : Laborat. GARNIER, 6, pl. des Etats-Unis.

JNE HOMME célib. ou DAME pr représent. Province gr. gains, voy. payés. 43, r. MADAME le matin.

Tissus Marylaine, 10, av. V.-Hugo (16e) ch. excel. vendeuse conn. mét. sér. réf. exig. Se prés. 9 à 10 h. 30

Import. Bisculerie rech. personne bon. présent. et instruct. pr réorganis. serv. commercial Paris connaiss. bien client. *P.-presse* 516.

Gde Firme Parfum. demande Représentants exclusifs Paris. Bel situat. Sér. référ. exigées. Se prés. mardi 21 Février à 10 h. : L. G., 6, place des Etats-Unis, PARIS.

Courtiers-liéres prov. voy. payé. mise au court. gr. gaine imméd. Studio Turenne, 82, rue Turenne.

COURTIERS et COURTIERES publicité dem. pr Paris et banlieue G. imp. et imméd. - INV. 91-13.

DESSINATEURS COMPOSITEURS avec des idées modernes pour dessin impression sur tissus. Situation très intéressante dans Maison connue. Ecrire HAVAS 220.390 rue Vivienne, 17, PARIS

URGENT ENTREP. paton. rech q.q. COLLAB. cap. prendre atelier, direction pers. Paris ou province. Intr. gie. Se prés. le 21 de 9 h à 12 h. M. Eggimann, 8, r. J. Goujon

Importante Société rech. personne sérieux, situat. à envisager. S'adresser mardi 21 de 9 à 12 heures 51 rue de Clichy. Service 99.

Ch. **PINCEAUTIERES** (fins) à domic. et atel. pl. stable. Offres tr. détaillées av. référence. Ecr. seulem. N. U. PUBLIPRESS 31, Bd Bonne-Nouvelle qui transm.

Gardes d'enfants 200 fr.

Nourrice ch. enfant bas âge. Mlle Blin, Montceaux (Loiret).

Gérances 300 fr.

Cherch. gérant jeune qualifié pr imp. droguerie. Droguerles Chimiques Réunies, Rochefort-sur-Mer.

Travaux à façon 200 fr.

Mortais. façon ts trav. métx. Gouleste. 37, r. P.-Curie, Bagnolet.

Représentations 500 fr.

IMPORTANTE SOCIETE recherche pour Paris et province excel. Représentants à la comm. bien introduits clientèle droguerles, quincailleries, marchands couleurs parfumeries, grands magasins, coopératives pour lancement et vente puissant insecticide. Ecrire av. réf. LERCH, 8, r. J.-Mermoz. Se

Fabr. de boîtes pl. très bien placée cherche REPRESENTANT libre à la comm. av. voiture courant branche carton papier bien introduit. Industrie alimentation, produits chimiques.
Offres STRABOT 12048, 17, rue Vivienne, PARIS.

Op dem. Regta tr. intr. boulang. pât. p. vte cart Paris banl. *P.-p.* 819. réf.

Imp. fabriq. reliure feuill. mobiles rech. représentant Paris-Banl. Fr Letessier, 7, r. Ge-Lasalle-19e.

Fabriq. de Bonneterie p. enfants dem. Représentants ou tes ayant clientèles. Se présenter : MARDI 21, à partir 10 h. : 63, Bd JEAN-JAURÈS, CLICHY. Tél. PER. 13-29

Demande représentants matériel métallique de bureau Paris et Reine. Ecrire *Paris-presse* 518.

Imp. Soc. Emballage rech. Représentants Paris visites Libraires Usines, Particuliers, Gros tourcentage. S'adresser mardi 21 février, M. Bise, 6, r. St-Florentin 1er ét.

Ets Vintcole rech. Repr. commission très intr. restauration vte vins ord. et spéc. fût, bouteille. Ecr. Havas 227.590, r. Vivienne, 17

ACH CHER 4 à 12 CV, même à réviser. Prés. 1, Bd St-Marcel.

Vous serez mis au courant par un Représentant, qui ignorait tout de notre affaire il y a deux mois et qui gagne maintenant 30.000 par semaine. Vs en ferez autant si vs avez une voiture. Vente en culture NOUVEAUX PRODUITS.
Ecrire ou se présenter dès lundi au rendez-vous de 9 à 18 h. : SOLIROD PLACE GARE, PRESLES (S.-et-O.) Téléph. 81 et 82

Mson BEAUJOLAIS-MACONNAIS connue et réputée demande Représentants bien introduits clientèle Alimentation, Cafés, Restaurants pour PARIS et BANLIEUE. - Sérieuses références exigées. Ecrire Havas, n° 223 Villefranche Rhône

Autos, motos, vélos

ACHATS 450 fr.

ACH. ttes voit. Paiement suite. 131, bd Diderot, DID. 87-87

Ach. voitures récentes, paiement comptant. D.I.M., 7, r. J.-J.-Rousseau, Ivry-s.-Seine. Tél. ITA. 22-12

ACH CHER 4 à 12 CV, même à réviser. Prés. 1, Bd St-Marcel.

VENTES 450 fr.

Part. vend Hotchkiss 13 cv 1939 mot. neuf, tr. b. pneus. Vis. 4, r. Escudier, Boulogne-sur-Seine.

Occas. uniq. par partic. TALBOT 17 HP. 1939 conv. neuve, 5/6t mécan. et gén. garanti, 5 pneus neufs. Pr intér. Moulinet, Rte Nle, Pomponne (S.-et-M.). T. Lagny 375

D.M.A. 2 tonnes 1947 parf. état mécan. T. bons pneus. 290.000. RABOT, 2, r. Jean-Dandin (15e).

BREAK JUVA, MAI 48, transf. d'origine par Renault mot. à roder. Grussen, 79, Fbg St-Martin.

Vds Citroen C.6 F. parf. état. Virlen, 87, av. Kléber. MAI. 27-68

Part. vend CITROEN P.23 1946 très bon état. Visible 4, rue Escudier, Boulogne-sur-Seine.

Chiens 500 fr.

Berg. allem. boxers danois, loulous, canich. 184, av. Italie. GOB. 76-99

GRAND CHENIL de MONTREUIL 49, r. Alexis-Pesnon. AVR. 31-24.

Transactions immobilières

MEUBLES 450 fr.

Mr seul ch. bonne chambre tt cft éventuellem. cab. toil. de préf. quart Etoile à partir 1er mars. S.L.E.M., 1, r. Villaret-de-Joyeuse

NON MEUBLES 450 fr.

Ch. appt 2-3 p. av. repr. TRI. 10-13

BUREAUX.. 450 fr.

Bureaux Chps Elysées même ent. 2 p. Tél. Ball à cédez. ETO. 27-85

BOUTIQ. MAGASINS 450 fr.

Ar. F.-FAURE 1) bont. boucherie av. gd frigo électrique agencement moderne. 2) Boutique angle ; 3) Gde boutiq. fer. av. appt pr ts comm. Pr tr. ini.

COURTOIS 17, Bd Malesherbes 17 à 19 heures.

MIXT. et COMMERC. 450 fr.

MADELEINE Mixte 4 p.c. bains. Chauf. cent. 1.650.
MIXTE 4 p. bains, cuis. déb. tr. clair, rue Montmartre. Exclus. 1.000.
AGNUS PERE 14, r. Coquillière

VENT. ACH. (Appts) 450 fr.

Rentrant colonies désire acheter appt libre 2 ou 3 p. Martinetti, 18, rue du Mont-Cenis, Paris-18e.

Ach. à part. 2-3 p. cft. ETO. 27-85

GARE DU NORD bel appt 4 p. cuis. bel. exposit. 3e étage. 1.900. A.E., 14, r. Pépinière. LAB. 09-97

URGENT DIRECT

Vds tte prop. app. 5 p. c.: 875. LINGLIN, 26, r. Gréneta. Cen. 46-69

LISTE gratis APPARTEMENTS 2-3-4-5 pièces.
LA MAISON LIBRES. 1, r. du Louvre

RANELAGH
A vendre libre charmant appt 2 p. bain, tt conf. au midi. AUT. 1MM. PARIS 34 Bis Malesherbes.

PROPRIET. TERR. 450 fr.

Vds chalet bois ss/sol maçonn. 3 p. cuis. E.G.E.I. ch. cent. jard. 207 m2 au Perreux etre loct 2 p. cuis. Paris préf. 20e. Ecr. Montjean, 55, r. Verdun, Le Perreux

Retour colonies achet. comptant pavillon Paris-Banlieue. Ecrire : DECOUX, 16, r. Dalayrac (2e).

Monig-con. Pav. libre 5 p. conf. garage, jard. fruit. 2.200.000. Neron, 19, St-Saëns, SUF. 54-48

UNIQUE Part. vd magnif. Villa Maisons-Alfort, style moderne état et peinture nf. bel. constr. 4 p. ples. cuis. américaine luxueuse, s. d. b. vaste s/sol tr. clair garage pr 2 voit. bel dépend. ecrire, 450 m2, chf. cent. tél. force 2 lavab. et chbre froide 8 m3. Tissot, 118, r. Temple-3e. ABC. 11-46

LISTE GRATIS 1.000 VILLAS PAVILLONS-PROPRIETES LIBRES.
LA MAISON 1, rue du Louvre

NEGOS profess. demandés bonnes référence. **ERIC**
19, passage Choiseul (2e).

LISTE GRATUITE + de 500 PAVILLONS VILLAS APPARTS LIBRES.
DANTIN 33, Ch. Antin. Tri. 68-62

IMMEUBLES 450 fr.

Mais. 14 asses M. à r. Vitry-le-François. Lacaze, 3, r. Buhan, Bordeaux

BEL IMMEUBLE 1912 (Bagnolet) Cse. Appte 2 p.c. w.c. Px 1.500.
FEAU 132, Hausmann. LAB. 69-34

Proposit. commerc. 550 fr.

ALIMENTATION en gros Paris spécialité import. chiff. bénéfice substant. à céder intégral ou partiell. Pourr. être dirig. par acheteur, vendeur restant associé. Ecrire Havas 210.539, r. Vivienne, 17.

Cherch. conturière av. client. pr tenir en participation magasin Fbg Saint-Honoré. Ecr. : Vincent, 76, rue des Plantes, Paris (14e).

Fonds de commerce

DIVERS 450 fr.

TABAC-CAFE 2 salles 20 km Tec. 12 a. 8.000 p. Px P. 8.000. 8 Millions Tabac. Px 2.800.000. 110, Rivoli.
MAYEUR

Cse divorce cède Café Bar 2 sall. Foot Neuilly loyt 3 p. 2.500 p.p. Prix 1.200.000 avec comptant. 700.000
MAYEUR

Gare du Nord, Cave Pure, Vins Fins, T. 15 à 18 caves, 21 tonneaux, etc... Loyt 3 p. 60.000 tous les jours. Prix 3.800.000
MAYEUR

18e Café-Epicerie-Salaison. Bretagne, b. loyt 2.500. 2 p. à l'essai Prix 1.500.000 avec 1.000.000 comptant.
MAYEUR

Librairie-Papeterie-Journaux, bien logé, jolie boutique 15.000 p. p. Prix : 2.800.000.
MAYEUR
110, rue de Rivoli.

ALIMentation produits Damoy, 20.000 par jour, 3 ans âgé, malade, av. 600.000
DEREY

BAR Superbe affaire d'angle, 3 pièces, 6.000 par jour, mieux à faire avec 700.
DEREY
29, rue Etienne-Marcel.

HOTEL près gare sur boulevard Rapport 3 millions, beau logem. 8 p.
DEREY
29, rue Etienne-Marcel.

LIBRairie 300 Js près écoles, malade, cède 1.450.000.
DEREY
29, rue Etienne-Marcel.

DROGUerie Alp.-Maritime. Aff. en pleine extension réalise tr. cotée. Conditions intéress. Avec 2 Mill.
CAILLIOT & BOULONGNE
3, rue du Havre, PARIS (8e).

DOMICILIATION
au bureau du journal
75 fr. pour courrier pris à nos bureaux et 150 fr. pour réexpédition du courrier.

Bean magasin s/v. appt tout confrt à céder 15e. Tél. TRU. 42-14.

HOTEL Bur. 816. 40 No tt cft t. b. près Le Ball. Parc du métier. Prix

Paris-presse l'intransigeant

LA VÉRITÉ SUR ROOSEVELT RÉVÉLÉE

par les carnets secrets de Harry HOPKINS, son confident

Comment vivait F.-D. R. à la Maison-Blanche

Tableau de famille : voici F.-D. R. avec sa mère, sa femme, ses enfants et ses petits-enfants.

JE l'ai déjà dit, Hopkins ne tentait nullement d'imposer des directives politiques à Roosevelt en le convainquant de leur excellence. Il était bien trop intelligent, il avait trop de respect pour son patron, pour jouer à l'esprit supérieur. Il s'était assigné la tâche d'être comme un écho sonore pour examiner les meilleurs moyens d'atteindre les buts auxquels visait le Président. Roosevelt aimait à penser tout haut, mais le plus difficile pour lui était de trouver un auditeur à la fois compréhensif et digne d'une entière confiance. Hopkins fut celui-là.

Une somme prodigieuse de travail

Rosenman et moi nous fûmes à maintes reprises assister à leur travail à l'occasion des discours et messages par lesquels Roosevelt faisait connaître sa pensée à la nation et au monde. Leur élaboration exigeait une somme prodigieuse de travail, car leur auteur, avec son sens aigu de l'Histoire savait que l'ensemble de ces textes constituerait l'essentiel de ce qu'il léguerait à la postérité, et que le jugement définitif qui serait porté sur lui dépendrait de la façon dont il aurait su concilier ses paroles et ses actes. Aussi attachait-il une extrême importance aux paroles qu'il devait prononcer en public et apportait-il le soin le plus minutieux à leur préparation. Il fallut parfois une semaine ou plus de dur labeur, et un travail considérable de mise au point avant que commençât la rédaction proprement dite d'un discours important. J'ignore quel fut le record du nombre des canevas différents exigés pour un seul discours mais il en fallait bien une douzaine en moyenne et dans la rédaction finale, il ne restait peut-être pas une seule phrase du premier jet. En de nombreuses circonstances il s'agissait de textes en quelque sorte rituels — par exemple pour des cérémonies — auxquels on n'eût pas attaché grande importance si ce n'avait été le temps de guerre. Roosevelt savait que même en pareil cas, son auditoire réel était mondial et que tout ce qu'il disait pouvait servir à alimenter la propagande qui envahissait les ondes.

Sous la dictée de Roosevelt

Pour un discours important prononcé dans un but déterminé, que ce soit ou non dans une occasion spéciale, Roosevelt discutait d'abord avec Hopkins Rosenman, et moi, précisant les points sur lesquels il entendait mettre l'accent, quel genre de public il voulait d'abord atteindre et pendant combien de temps il souhaitait de parler (il était en général trop modeste dans ses estimations). Il nous dictait des pages et des pages sur son thème principal, tantôt l'attaquant de front, très brutalement, tantôt s'en écartant tellement qu'il ne pouvait s'y retrouver (et alors il nous disait : « Enfin, quelque chose dans ce goût-là, vous m'arrangerez cela, vous autres. »). Je pense qu'il se plaisait beaucoup à ces séances où il se sentait pleine liberté de dire tout ce qu'il lui plaisait, abreuvant d'injures ses adversaires, certain qu'il était de n'en retrouver plus trace dans la version finale.

Quand il cessait de dicter — soit qu'il eût quelque rendez-vous, soit que l'heure fût venue d'aller se coucher — nous nous installions dans la salle du Conseil pour y relire tous les matériaux réunis. Il existait un dossier spécial aux discours dans lequel le Président glissait des coupures de journaux annotées de sa main, soit pour approuver l'article, soit pour s'indigner des mensonges publiés — soit pour une autre raison que lui-même avait oubliée. Ce dossier contenait aussi des lettres de toutes sortes de gens connus ou inconnus, conseillant de parler de ceci ou de cela. Et puis, il y avait également des bribes de phrases dictées, des idées venues tout à coup au cours des jours et des semaines précédentes et que Roosevelt avait notées parce qu'il les jugeait capables de servir à l'occasion. Tous ces matériaux étaient examinés éventuellement découpés, collés et intercalés dans le texte avec quelques phrases servant de tradition. Et l'on finissait par obtenir une construction ayant l'apparence d'un discours cohérent. Restait à le mettre au net : il était généralement deux ou trois fois trop long.

Dès que le Président pouvait nous recevoir, nous lui soumettions cette première version. Il regardait immédiatement le numéro de la dernière page et déclarait qu'il allait falloir couper les neuf dixièmes du texte.

La chute de Mussolini oblige à recommencer le discours

Mais, quand il avait fini de dicter ce qu'il jugeait indispensable de rajouter, le discours était naturellement beaucoup plus long et bien moins près d'avoir pris une forme satisfaisante. Nous retournions encore dans la salle du Conseil pour commencer une nouvelle rédaction, et ainsi de suite, nuit et jour. Parfois survenait un événement important : ainsi, certain dimanche de juillet 1943 que nous avions été à Shangri-la pour mettre la dernière main à un discours consacré surtout à la politique intérieure (stabilisation des prix, rationnement, main-d'œuvre, etc.), la nouvelle de la chute de Mussolini vint nous contraindre à tout recommencer — ce qui, on s'en doute, nous fit en l'occurrence plaisir à tous.

Cocktail rituel et dîner

Roosevelt travaillait à ses discours la plupart du temps le soir. Nous nous retrouvions un peu après sept heures dans le cabinet ovale pour le rituel cocktail. Le Président était assis à son bureau, le plateau devant lui, procédant aux mélanges avec la gravité d'un alchimiste, mais non sans quelque fantaisie, car il ne cessait, tout en opérant, de poursuivre la conversation. Son « vieux-temps », cocktail au bourbon (c'est-à-dire à l'eau-de-vie de maïs) était fameux, mais, quant à moi, je ne goûtais guère ses martini, pour lesquels il mélangeait deux vermouth différents (quand il y en avait) et, parfois un soupçon d'absinthe. De temps en temps, Hopkins lui faisait faire des « sours » au whisky (jus de citron au whisky), bien qu'à vrai dire il ne les aimât pas beaucoup. On servait les éternels toasts au fromage blanc ou au beurre d'anchois et aussi du maïs grillé. Le Président, lui, buvait fort peu. Il ne prenait jamais de vin aux repas, sauf aux dîners d'apparat, et je ne me souviens pas l'avoir jamais vu boire d'alcool, ni de liqueurs, ni de « highball » : il aimait l'heure du cocktail et les conversations à bâtons rompus qui l'accompagnaient.

Le dîner était généralement servi dans le cabinet même, peu avant 8 heures. Il sied mal à un invité de le dire, mais la cuisine de la Maison-Blanche n'avait pas très bonne réputation. La chère y était abondante et — quand elle était simple — assez bonne. Mais s'il s'agissait de composer des salades, le chef était pris d'une manière de délire.

Son plat favori évoquait ce qu'on trouve dans les salons de thé les plus prétentieux : c'était une montagne de mayonnaise, garnie de tranches d'ananas en conserve, de radis découpés, etc. Cela revenait souvent au menu et à chaque fois le Président se contentait de hocher la tête en y jetant un coup d'œil et de murmurer tristement : « Non, merci. » Un jour, Sam Rosenman se prit à rire et lui dit : « Monsieur le Président, voilà huit ans que vous êtes dans cette maison et tout porte à croire que vous y resterez encore huit ans, mais votre chef ne désespérera jamais de réussir à vous faire un jour goûter à sa salade ! »

La soirée

Après le dîner, il s'installait sur le divan placé à gauche de la cheminée, les pieds sur un tabouret fabriqué spécialement à son usage et se plongeait dans la lecture de notre dernière version. Grace Tully s'asseyait près de lui, écrivant sous sa dictée jusqu'à ce que vint la relever Dorothy Brady ou Toinette Bachelder. Parfois Roosevelt lisait à haute voix le discours pour en essayer les effets, car chaque phrase était jugée, non sur ce qu'elle donnait sur la copie, mais sur l'impression qu'elle pouvait faire à la radio. Vers 10 heures, on apportait un plateau de rafraîchissements et le Président prenait parfois un verre de bière, mais la plupart du temps de la limonade au zeste de citron. Après quoi il se mettait à bâiller, ne s'intéressait plus guère à la conversation et d'ordinaire il était couché avant 11 heures.

Il était bien rare que le téléphone sonnât au cours de la soirée. Parfois on apportait une dépêche, dont Roosevelt, impassible et sans mot dire, prenait connaissance, puis qu'il passait à Hopkins.

Quand nous quittions le cabinet Ovale, c'était donc pour passer une bonne partie de la nuit dans la salle du Conseil à rédiger une nouvelle version qui serait présentée au patron en même temps que son petit déjeuner. Parfois nous appelions au secours Archibald Mc Leish, bibliothécaire du Congrès, qui arrivait tard dans la nuit pour nous aider à mettre au point un discours exagérément diffus. Avant que Pearl-Harbour ait imposé le black-out aux fenêtres de la Maison-Blanche, il arriva plus d'une fois que Mme Roosevelt, voyant briller de la lumière dans la salle du Conseil à 3 heures du matin, téléphona pour nous gronder de trop travailler et nous envoyer coucher. Elle aussi, bien sûr, travaillait à cette heure-là.

Dans son fauteuil roulant

Après son petit déjeuner, le Président se rendait à son bureau. Rosenman et moi, nous allions attendre ses ordres dans la salle du Conseil. Des sonneries avertissaient de son approche et nous nous tenions près des portes-fenêtres donnant sur la colonnade pour le voir passer dans son fauteuil roulant, si peu confortable, sans appuie-bras ni coussins, poussé par son valet de chambre noir, le premier-maître de marine Arthur Prettyman. Autour de lui, un essaim de policiers dont certains portaient de grandes corbeilles métalliques débordant des papiers auxquels il avait travaillé la veille et des dépêches qui venaient d'arriver. Quand le chien Fala se trouvait à la hauteur du fauteuil roulant, Roosevelt se penchait pour lui gratter le cou. Et c'était un spectacle bien fait pour frapper l'imagination la plus paresseuse que de voir cet infirme se rendre à son travail quotidien : cette brève apparition mettait sous les yeux l'image du Roosevelt que les gens imaginaient avec son menton levé, son fume-cigarette penché « avec désinvolture » et cet air d'être sûr de pouvoir résoudre toutes les difficultés qu'il aurait à affronter dans la journée. Cette conviction-là pouvait bien n'être pas toujours justifiée, elle n'en était pas moins éminemment rassurante.

Quand le matin je voyais ainsi passer le Président, je songeais qu'aucun de ceux qui travaillaient pour lui n'avait le droit de se sentir fatigué, et cette impression-là, tout le personnel gouvernemental à Washington, pendant la guerre, l'a ressentie ; elle s'étendait à toutes sortes de gens, dont certains n'approuvaient pas sa politique et qui, pour la plupart, ne l'avaient jamais vu. Ce fut, je crois, Henry Pringle, alors employé dans un organisme gouvernemental, qui, peu après Pearl-Harbour, proposa qu'on affichât aux murs de tous les bureaux cette devise « Etre exténué ne suffit pas ».

Divers ministères et organismes — et d'abord l'Armée et la Marine — devaient revoir et contrôler les discours, qui revenaient souvent du département de la Guerre avec des corrections et des suggestions au crayon de la main du général Marshall. Il appartenait aux soi-disant « nègres » de vérifier minutieusement faits et chiffres.

"Ne gaspillez pas les virgules"

Pendant les deux derniers jours précédant un discours, Roosevelt s'attelait sérieusement à l'ouvrage. Alors, ce qui n'avait pu paraître qu'un fouillis informe de mots commençait à trouver ses contours bien dessinés et son ton aigu. L'orateur tenait compte de l'effet que devait produire chaque allégation dans les divers milieux du pays, comme auprès des alliés, des ennemis et des neutres. Non par souci de correction grammaticale, mais dans la mesure où elle pouvait lui faciliter ou lui compliquer la lecture, il accordait la plus grande importance à la ponctuation.

Grace Tully s'acharnait à ajouter de nombreuses virgules, que le Président se plaisait à supprimer : « Grace, lui dit-il un jour, combien de fois faudra-t-il vous dire de ne pas gaspiller les virgules du contribuable ? » Par contre, il aimait les tirets, qui étaient pour lui comme autant de points de repère visuels, mais il détestait le point, la virgule et la parenthèse.

Cent mots à la minute

Arrivé au texte définitif, il fallait le calibrer, et Roosevelt décidait en dernier ressort du nombre exact de mots qu'il lui serait possible de prononcer en l'espace de trente minutes. Il possédait un sens phénoménal du chronométrage. Son débit normal était de cent mots à la minute, mais il était capable de dire : « Il y a, dans ce discours, quelques paragraphes que je lirai vite, je peux donc me permettre un total de 3.150 mots » — et cela ne voulait pas dire 3.162. — Certains passages lui paraissaient exiger une certaine lenteur de débit et il fallait alors réduire le texte à 2.800 mots. Les coupures étaient bien la partie la plus délicate du travail, car, à la neuvième ou dixième version, nous pouvions être certains qu'il ne restait plus une syllabe à supprimer. Dans son minutage, Roosevelt se trompait rarement de plus d'une fraction de seconde sur la durée de ses discours à la radio. Il était évidemment plus difficile de calibrer les discours prononcés en public, car les réactions de la foule sont imprévisibles, mais, même dans ce cas, il tombait généralement juste.

Le traitement des sinus

Le texte étant achevé, vers six heures du soir, on roulait le président jusqu'au cabinet du docteur Mc Intyre pour le traitement des sinus qui était au programme régulier de la journée. Puis, on montait au premier étage pour les cocktails et le dîner. Ensuite, Roosevelt bavardait et travaillait à sa correspondance — ou à ses albums de timbres — sans paraître attacher beaucoup d'importance à la copie définitive de son discours, dactylographié sur un papier spécial très souple, pour éviter le bruissement des feuilles quand il tournerait les pages, et rangé dans une reliure mobile de cuir noir.

Mais quand il commençait son émission, il semblait connaître son texte par cœur, et s'il jetait un coup d'œil sur les feuillets, ce n'était généralement pas sur les mots qu'il prononçait, mais sur le paragraphe suivant, pour décider de ses temps de repos et faire son choix dans son vaste registre d'inflexions.

Les facéties du Président

Souvent Hopkins, Rosenman et moi nous unissions nos efforts pendant la phase préparatoire pour dissuader le Président d'insérer dans son texte certains passages, généralement d'un tor facétieux. Nous pensions qu'il était de notre devoir de ne pas jouer aux « béni-oui-oui » et ne cessions donc pas de le harceler jusqu'à ce que fût supprimée la phrase litigieuse. Mais s'il y tenait vraiment, il la gardait dans un coin de sa mémoire, puis la rajoutait et, après coup, se répandait en excuses sur son « regrettable lapsus ». Presque toujours il acceptait avec beaucoup de bonne humeur les arguments que nous lui opposions. Il aimait à se plaindre d'être persécuté, à affirmer « qu'on ne voulait rien lui laisser dire de personnel dans ses propres discours ». Pourtant, à certains moments, las et irrité pour d'autres raisons, il pouvait devenir bourru avec nous, simplement parce que nous étions les seules cibles à sa portée, mais nous avions remarqué que le mieux était, en ce cas, de se taire pour revenir à la charge un peu plus tard lorsque, reposé, il se sentait mieux. Me référant encore à mon expérience du théâtre, je puis affirmer que Roosevelt eut le tempérament le mieux équilibré que j'ale jamais connu. Et c'est une des raisons pour lesquelles il dormait si bien la nuit.

Bien qu'il s'acharnât à proscrire toute emphase, et en dépit de l'enjouement auquel il s'abandonnait dans la conversation courante entre intimes, Roosevelt savait que, pour le reste du monde, sa voix était celle de l'Amérique. Aux plus sombres des jours qui précédèrent et suivirent Pearl Harbour, il exprima toute l'espérance de l'humanité civilisée. Par la bouche de Churchill parlait le guerrier invincible, mais, par celle de Roosevelt, c'était le libérateur, affirmant le primat de la dignité de l'homme. Son allant, son courage, sa confiance rendaient l'espoir à ceux qui craignaient de l'avoir perdu à jamais. Roosevelt pouvait sembler prendre ses discours à la légère, mais nul n'avait conscience, plus que lui, de parler pour l'Histoire quand il se trouvait devant le micro.

(Copyright 1950 Opera Mundi and « Paris-presse ».)

(Voir « Paris-presse-l'intransigeant » depuis le 14 février.)

La chute de Mussolini oblige à recommencer le discours

Mais, quand il avait fini de dicter ce qu'il jugeait indispensable de rajouter, le discours était naturellement beaucoup plus long et bien moins près d'avoir pris une forme satisfaisante. Nous retournions encore dans la salle du Conseil pour commencer une nouvelle rédaction, et ainsi de suite, nuit et jour. Parfois survenait un événement important : ainsi, certain dimanche de juillet 1943 que nous avions été à Shangri-la pour mettre la dernière main à un discours consacré surtout à la politique intérieure (stabilisation des prix, rationnement, main-d'œuvre, etc.), la nouvelle de la chute de Mussolini vint nous contraindre à tout recommencer — ce qui, on s'en doute, nous fit en l'occurrence plaisir à tous.

Cocktail rituel et dîner

Roosevelt travaillait à ses discours la plupart du temps le soir. Nous nous retrouvions un peu après sept heures dans le cabinet ovale pour le rituel cocktail. Le Président était assis à son bureau, le plateau devant lui, procédant aux mélanges avec la gravité d'un alchimiste, mais non sans quelque fantaisie, car il ne cessait, tout en opérant, de poursuivre la conversation. Son « vieux-temps », cocktail au bourbon (c'est-à-dire à l'eau-de-vie de maïs) était fameux, mais, quant à moi, je ne goûtais guère ses martini, pour lesquels il mélangeait deux vermouth différents (quand il y en avait) et, parfois un soupçon d'absinthe. De temps en temps, Hopkins lui faisait faire des « sours » au whisky (jus de citron au whisky), bien qu'à vrai dire il ne les aimât pas beaucoup. On servait les éternels toasts au fromage blanc ou au beurre d'anchois et aussi du maïs grillé. Le Président, lui, buvait fort peu. Il ne prenait jamais de vin aux repas, sauf aux dîners d'apparat, et je ne me souviens pas l'avoir jamais vu boire d'alcool, ni de liqueurs, ni de « highball » : il aimait l'heure du cocktail et les conversations à bâtons rompus qui l'accompagnaient.

Le dîner était généralement servi dans le cabinet même, peu avant 8 heures. Il sied mal à un invité de le dire, mais la cuisine de la Maison-Blanche n'avait pas très bonne réputation. La chère y était abondante et — quand elle était simple — assez bonne. Mais s'il s'agissait de composer des salades, le chef était pris d'une manière de délire.

Son plat favori évoquait ce qu'on trouve dans les salons de thé les plus prétentieux : c'était une montagne de mayonnaise, garnie de tranches d'ananas en conserve, de radis découpés, etc. Cela revenait souvent au menu et à chaque fois le Président se contentait de hocher la tête en y jetant un coup d'œil et de murmurer tristement : « Non, merci. » Un jour, Sam Rosenman se prit à rire et lui dit : « Monsieur le Président, voilà huit ans que vous êtes dans cette maison et tout porte à croire que vous y resterez encore huit ans, mais votre chef ne désespérera jamais de réussir à vous faire un jour goûter à sa salade ! »

La soirée

Après le dîner, il s'installait sur le divan placé à gauche de la cheminée, les pieds sur un tabouret fabriqué spécialement à son usage et se plongeait dans la lecture de notre dernière version. Grace Tully s'asseyait près de lui, écrivant sous sa dictée jusqu'à ce que vint la relever Dorothy Brady ou Toinette Bachelder. Parfois Roosevelt lisait à haute voix le discours pour en essayer les effets, car chaque phrase était jugée, non sur ce qu'elle donnait sur la copie, mais sur l'impression qu'elle pouvait faire à la radio. Vers 10 heures, on apportait un plateau de rafraîchissements et le Président prenait parfois un verre de bière, mais la plupart du temps de la limonade au zeste de citron. Après quoi il se mettait à bâiller, ne s'intéressait plus guère à la conversation et d'ordinaire il était couché avant 11 heures.

Il était bien rare que le téléphone sonnât au cours de la soirée. Parfois on apportait une dépêche, dont Roosevelt, impassible et sans mot dire, prenait connaissance, puis qu'il passait à Hopkins.

Quand nous quittions le cabinet Ovale, c'était donc pour passer une bonne partie de la nuit dans la salle du Conseil à rédiger une nouvelle version qui serait présentée au patron en même temps que son petit déjeuner. Parfois nous appelions au secours Archibald Mc Leish, bibliothécaire du Congrès, qui arrivait tard dans la nuit pour nous aider à mettre au point un discours exagérément diffus. Avant que Pearl-Harbour ait imposé le black-out aux fenêtres de la Maison-Blanche, il arriva plus d'une fois que Mme Roosevelt, voyant briller de la lumière dans la salle du Conseil à 3 heures du matin, téléphona pour nous gronder de trop travailler et nous envoyer coucher. Elle aussi, bien sûr, travaillait à cette heure-là.

Dans son fauteuil roulant

Après son petit déjeuner, le Président se rendait à son bureau. Rosenman et moi, nous allions attendre ses ordres dans la salle du Conseil. Des sonneries avertissaient de son approche et nous nous tenions près des portes-fenêtres donnant sur la colonnade pour le voir passer dans son fauteuil roulant, si peu confortable, sans appuie-bras ni coussins, poussé par son valet de chambre noir, le premier-maître de marine Arthur Prettyman. Autour de lui, un essaim de policiers dont certains portaient de grandes corbeilles métalliques débordant des papiers auxquels il avait travaillé la veille et des dépêches qui venaient d'arriver. Quand le chien Fala se trouvait à la hauteur du fauteuil roulant, Roosevelt se penchait pour lui gratter le cou. Et c'était un spectacle bien fait pour frapper l'imagination la plus paresseuse que de voir cet infirme se rendre à son travail quotidien : cette brève apparition mettait sous les yeux l'image du Roosevelt que les gens imaginaient avec son menton levé, son fume-cigarette penché « avec désinvolture » et cet air d'être sûr de pouvoir résoudre toutes les difficultés qu'il aurait à affronter dans la journée. Cette conviction-là pouvait bien n'être pas toujours justifiée, elle n'en était pas moins éminemment rassurante.

Quand le matin je voyais ainsi passer le Président, je songeais qu'aucun de ceux qui travaillaient pour lui n'avait le droit de se sentir fatigué, et cette impression-là, tout le personnel gouvernemental à Washington, pendant la guerre, l'a ressentie ; elle s'étendait à toutes sortes de gens, dont certains n'approuvaient pas sa politique et qui, pour la plupart, ne l'avaient jamais vu. Ce fut, je crois, Henry Pringle, alors employé dans un organisme gouvernemental, qui, peu après Pearl-Harbour, proposa qu'on affichât aux murs de tous les bureaux cette devise « Etre exténué ne suffit pas ».

Divers ministères et organismes — et d'abord l'Armée et la Marine — devaient revoir et contrôler les discours, qui revenaient souvent du département de la Guerre avec des corrections et des suggestions au crayon de la main du général Marshall. Il appartenait aux soi-disant « nègres » de vérifier minutieusement faits et chiffres.

"Ne gaspillez pas les virgules"

Pendant les deux derniers jours précédant un discours, Roosevelt s'attelait sérieusement à l'ouvrage. Alors, ce qui n'avait pu paraître qu'un fouillis informe de mots commençait à trouver ses contours bien dessinés et son ton aigu. L'orateur tenait compte de l'effet que devait produire chaque allégation dans les divers milieux du pays, comme auprès des alliés, des ennemis et des neutres. Non par souci de correction grammaticale, mais dans la mesure où elle pouvait lui faciliter ou lui compliquer la lecture, il accordait la plus grande importance à la ponctuation.

Grace Tully s'acharnait à ajouter de nombreuses virgules, que le Président se plaisait à supprimer : « Grace, lui dit-il un jour, combien de fois faudra-t-il vous dire de ne pas gaspiller les virgules du contribuable ? » Par contre, il aimait les tirets, qui étaient pour lui comme autant de points de repère visuels, mais il détestait le point, la virgule et la parenthèse.

Cent mots à la minute

Arrivé au texte définitif, il fallait le calibrer, et Roosevelt décidait en dernier ressort du nombre exact de mots qu'il lui serait possible de prononcer en l'espace de trente minutes. Il possédait un sens phénoménal du chronométrage. Son débit normal était de cent mots à la minute, mais il était capable de dire : « Il y a, dans ce discours, quelques paragraphes que je lirai vite, je peux donc me permettre un total de 3.150 mots » — et cela ne voulait pas dire 3.162. — Certains passages lui paraissaient exiger une certaine lenteur de débit et il fallait alors réduire le texte à 2.800 mots. Les coupures étaient bien la partie la plus délicate du travail, car, à la neuvième ou dixième version, nous pouvions être certains qu'il ne restait plus une syllabe à supprimer. Dans son minutage, Roosevelt se trompait rarement de plus d'une fraction de seconde sur la durée de ses discours à la radio. Il était évidemment plus difficile de calibrer les discours prononcés en public, car les réactions de la foule sont imprévisibles, mais, même dans ce cas, il tombait généralement juste.

Le traitement des sinus

Le texte étant achevé, vers six heures du soir, on roulait le président jusqu'au cabinet du docteur Mc Intyre pour le traitement des sinus qui était au programme régulier de la journée. Puis, on montait au premier étage pour les cocktails et le dîner. Ensuite, Roosevelt bavardait et travaillait à sa correspondance — ou à ses albums de timbres — sans paraître attacher beaucoup d'importance à la copie définitive de son discours, dactylographié sur un papier spécial très souple, pour éviter le bruissement des feuilles quand il tournerait les pages, et rangé dans une reliure mobile de cuir noir.

Mais quand il commençait son émission, il semblait connaître son texte par cœur, et s'il jetait un coup d'œil sur les feuillets, ce n'était généralement pas sur les mots qu'il prononçait, mais sur le paragraphe suivant, pour décider de ses temps de repos et faire son choix dans son vaste registre d'inflexions.

Les facéties du Président

Souvent Hopkins, Rosenman et moi nous unissions nos efforts pendant la phase préparatoire pour dissuader le Président d'insérer dans son texte certains passages, généralement d'un tor facétieux. Nous pensions qu'il était de notre devoir de ne pas jouer aux « béni-oui-oui » et ne cessions donc pas de le harceler jusqu'à ce que fût supprimée la phrase litigieuse. Mais s'il y tenait vraiment, il la gardait dans un coin de sa mémoire, puis la rajoutait et, après coup, se répandait en excuses sur son « regrettable lapsus ». Presque toujours il acceptait avec beaucoup de bonne humeur les arguments que nous lui opposions. Il aimait à se plaindre d'être persécuté, à affirmer « qu'on ne voulait rien lui laisser dire de personnel dans ses propres discours ». Pourtant, à certains moments, las et irrité pour d'autres raisons, il pouvait devenir bourru avec nous, simplement parce que nous étions les seules cibles à sa portée, mais nous avions remarqué que le mieux était, en ce cas, de se taire pour revenir à la charge un peu plus tard lorsque, reposé, il se sentait mieux. Me référant encore à mon expérience du théâtre, je puis affirmer que Roosevelt eut le tempérament le mieux équilibré que j'ale jamais connu. Et c'est une des raisons pour lesquelles il dormait si bien la nuit.

Bien qu'il s'acharnât à proscrire toute emphase, et en dépit de l'enjouement auquel il s'abandonnait dans la conversation courante entre intimes, Roosevelt savait que, pour le reste du monde, sa voix était celle de l'Amérique. Aux plus sombres des jours qui précédèrent et suivirent Pearl Harbour, il exprima toute l'espérance de l'humanité civilisée. Par la bouche de Churchill parlait le guerrier invincible, mais, par celle de Roosevelt, c'était le libérateur, affirmant le primat de la dignité de l'homme. Son allant, son courage, sa confiance rendaient l'espoir à ceux qui craignaient de l'avoir perdu à jamais. Roosevelt pouvait sembler prendre ses discours à la légère, mais nul n'avait conscience, plus que lui, de parler pour l'Histoire quand il se trouvait devant le micro.

(Copyright 1950 Opera Mundi and « Paris-presse ».)

(Voir « Paris-presse-l'intransigeant » depuis le 14 février.)

F. D. R. *adorait les cacahuètes*

Roosevelt recevait toujours avec plaisir ce que ses amis lui envoyaient pour corser ses menus, en particulier le gibier, mais je ne l'ai jamais entendu se plaindre de la nourriture ni du service, alors qu'il se plaignait et fort amèrement des contrôles de la police sur tous les comestibles qui lui étaient offerts.

« J'adore les cacahuètes grillées, disait-il un jour, mais si quelqu'un s'avisait de m'en envoyer un sac, les services secrets se croiraient obligés de les passer aux rayons X, le ministère de l'Agriculture ferait ouvrir chaque coque et vérifierait chaque amande pour s'assurer qu'il n'y a ni poison ni explosif à grande puissance. Alors, pour tout simplifier, ils jetteraient le sac et je n'entendrais jamais parler de rien. »

Apitoyés, deux de ses collaborateurs allèrent jusqu'au coin de l'avenue de Pennsylvanie et de la Quinzième Rue acheter un gros sac de cacahuètes qu'ils rapportèrent en cachette au Président. Il le dissimula sous son veston et en mangea tout le contenu.

Le dîner

Le dîner était généralement servi dans le cabinet même, peu avant 8 heures. Il sied mal à un invité de le dire, mais la cuisine de la Maison-Blanche n'avait pas très bonne réputation. La chère y était abondante et — quand elle était simple — assez bonne. Mais s'il s'agissait de composer des salades, le chef était pris d'une manière de délire.

Son plat favori évoquait ce qu'on trouve dans les salons de thé les plus prétentieux : c'était une montagne de mayonnaise, garnie de tranches d'ananas en conserve, de radis découpés, etc. Cela revenait souvent au menu et à chaque fois le Président se contentait de hocher la tête en y jetant un coup d'œil et de murmurer tristement : « Non, merci. » Un jour, Sam Rosenman se prit à rire et lui dit : « Monsieur le Président, voilà huit ans que vous êtes dans cette maison et tout porte à croire que vous y resterez encore huit ans, mais votre chef ne désespérera jamais de réussir à vous faire un jour goûter à sa salade ! »

La soirée

Après le dîner, il s'installait sur le divan placé à gauche de la cheminée, les pieds sur un tabouret fabriqué spécialement à son usage et se plongeait dans la lecture de notre dernière version. Grace Tully s'asseyait près de lui, écrivant sous sa dictée jusqu'à ce que vint la relever Dorothy Brady ou Toinette Bachelder. Parfois Roosevelt lisait à haute voix le discours pour en essayer les effets, car chaque phrase était jugée, non sur ce qu'elle donnait sur la copie, mais sur l'impression qu'elle pouvait faire à la radio. Vers 10 heures, on apportait un plateau de rafraîchissements et le Président prenait parfois un verre de bière, mais la plupart du temps de la limonade au zeste de citron. Après quoi il se mettait à bâiller, ne s'intéressait plus guère à la conversation et d'ordinaire il était couché avant 11 heures.

Il était bien rare que le téléphone sonnât au cours de la soirée. Parfois on apportait une dépêche, dont Roosevelt, impassible et sans mot dire, prenait connaissance, puis qu'il passait à Hopkins.

Quand nous quittions le cabinet Ovale, c'était donc pour passer une bonne partie de la nuit dans la salle du Conseil à rédiger une nouvelle version qui serait présentée au patron en même temps que son petit déjeuner. Parfois nous appelions au secours Archibald Mc Leish, bibliothécaire du Congrès, qui arrivait tard dans la nuit pour nous aider à mettre au point un discours exagérément diffus. Avant que Pearl-Harbour ait imposé le black-out aux fenêtres de la Maison-Blanche, il arriva plus d'une fois que Mme Roosevelt, voyant briller de la lumière dans la salle du Conseil à 3 heures du matin, téléphona pour nous gronder de trop travailler et nous envoyer coucher. Elle aussi, bien sûr, travaillait à cette heure-là.

Dans son fauteuil roulant

Après son petit déjeuner, le Président se rendait à son bureau. Rosenman et moi, nous allions attendre ses ordres dans la salle du Conseil. Des sonneries avertissaient de son approche et nous nous tenions près des portes-fenêtres donnant sur la colonnade pour le voir passer dans son fauteuil roulant, si peu confortable, sans appuie-bras ni coussins, poussé par son valet de chambre noir, le premier-maître de marine Arthur Prettyman. Autour de lui, un essaim de policiers dont certains portaient de grandes corbeilles métalliques débordant des papiers auxquels il avait travaillé la veille et des dépêches qui venaient d'arriver. Quand le chien Fala se trouvait à la hauteur du fauteuil roulant, Roosevelt se penchait pour lui gratter le cou. Et c'était un spectacle bien fait pour frapper l'imagination la plus paresseuse que de voir cet infirme se rendre à son travail quotidien : cette brève apparition mettait sous les yeux l'image du Roosevelt que les gens imaginaient avec son menton levé, son fume-cigarette penché « avec désinvolture » et cet air d'être sûr de pouvoir résoudre toutes les difficultés qu'il aurait à affronter dans la journée. Cette conviction-là pouvait bien n'être pas toujours justifiée, elle n'en était pas moins éminemment rassurante.

Quand le matin je voyais ainsi passer le Président, je songeais qu'aucun de ceux qui travaillaient pour lui n'avait le droit de se sentir fatigué, et cette impression-là, tout le personnel gouvernemental à Washington, pendant la guerre, l'a ressentie ; elle s'étendait à toutes sortes de gens, dont certains n'approuvaient pas sa politique et qui, pour la plupart, ne l'avaient jamais vu. Ce fut, je crois, Henry Pringle, alors employé dans un organisme gouvernemental, qui, peu après Pearl-Harbour, proposa qu'on affichât aux murs de tous les bureaux cette devise « Etre exténué ne suffit pas ».

Divers ministères et organismes — et d'abord l'Armée et la Marine — devaient revoir et contrôler les discours, qui revenaient souvent du département de la Guerre avec des corrections et des suggestions au crayon de la main du général Marshall. Il appartenait aux soi-disant « nègres » de vérifier minutieusement faits et chiffres.

"Ne gaspillez pas les virgules"

Pendant les deux derniers jours précédant un discours, Roosevelt s'attelait sérieusement à l'ouvrage. Alors, ce qui n'avait pu paraître qu'un fouillis informe de mots commençait à trouver ses contours bien dessinés et son ton aigu. L'orateur tenait compte de l'effet que devait produire chaque allégation dans les divers milieux du pays, comme auprès des alliés, des ennemis et des neutres. Non par souci de correction grammaticale, mais dans la mesure où elle pouvait lui faciliter ou lui compliquer la lecture, il accordait la plus grande importance à la ponctuation.

Grace Tully s'acharnait à ajouter de nombreuses virgules, que le Président se plaisait à supprimer : « Grace, lui dit-il un jour, combien de fois faudra-t-il vous dire de ne pas gaspiller les virgules du contribuable ? » Par contre, il aimait les tirets, qui étaient pour lui comme autant de points de repère visuels, mais il détestait le point, la virgule et la parenthèse.

Cent mots à la minute

Arrivé au texte définitif, il fallait le calibrer, et Roosevelt décidait en dernier ressort du nombre exact de mots qu'il lui serait possible de prononcer en l'espace de trente minutes. Il possédait un sens phénoménal du chronométrage. Son débit normal était de cent mots à la minute, mais il était capable de dire : « Il y a, dans ce discours, quelques paragraphes que je lirai vite, je peux donc me permettre un total de 3.150 mots » — et cela ne voulait pas dire 3.162. — Certains passages lui paraissaient exiger une certaine lenteur de débit et il fallait alors réduire le texte à 2.800 mots. Les coupures étaient bien la partie la plus délicate du travail, car, à la neuvième ou dixième version, nous pouvions être certains qu'il ne restait plus une syllabe à supprimer. Dans son minutage, Roosevelt se trompait rarement de plus d'une fraction de seconde sur la durée de ses discours à la radio. Il était évidemment plus difficile de calibrer les discours prononcés en public, car les réactions de la foule sont imprévisibles, mais, même dans ce cas, il tombait généralement juste.

Le traitement des sinus

Le texte étant achevé, vers six heures du soir, on roulait le président jusqu'au cabinet du docteur Mc Intyre pour le traitement des sinus qui était au programme régulier de la journée. Puis, on montait au premier étage pour les cocktails et le dîner. Ensuite, Roosevelt bavardait et travaillait à sa correspondance — ou à ses albums de timbres — sans paraître attacher beaucoup d'importance à la copie définitive de son discours, dactylographié sur un papier spécial très souple, pour éviter le bruissement des feuilles quand il tournerait les pages, et rangé dans une reliure mobile de cuir noir.

Mais quand il commençait son émission, il semblait connaître son texte par cœur, et s'il jetait un coup d'œil sur les feuillets, ce n'était généralement pas sur les mots qu'il prononçait, mais sur le paragraphe suivant, pour décider de ses temps de repos et faire son choix dans son vaste registre d'inflexions.

Les facéties du Président

Souvent Hopkins, Rosenman et moi nous unissions nos efforts pendant la phase préparatoire pour dissuader le Président d'insérer dans son texte certains passages, généralement d'un tor facétieux. Nous pensions qu'il était de notre devoir de ne pas jouer aux « béni-oui-oui » et ne cessions donc pas de le harceler jusqu'à ce que fût supprimée la phrase litigieuse. Mais s'il y tenait vraiment, il la gardait dans un coin de sa mémoire, puis la rajoutait et, après coup, se répandait en excuses sur son « regrettable lapsus ». Presque toujours il acceptait avec beaucoup de bonne humeur les arguments que nous lui opposions. Il aimait à se plaindre d'être persécuté, à affirmer « qu'on ne voulait rien lui laisser dire de personnel dans ses propres discours ». Pourtant